This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

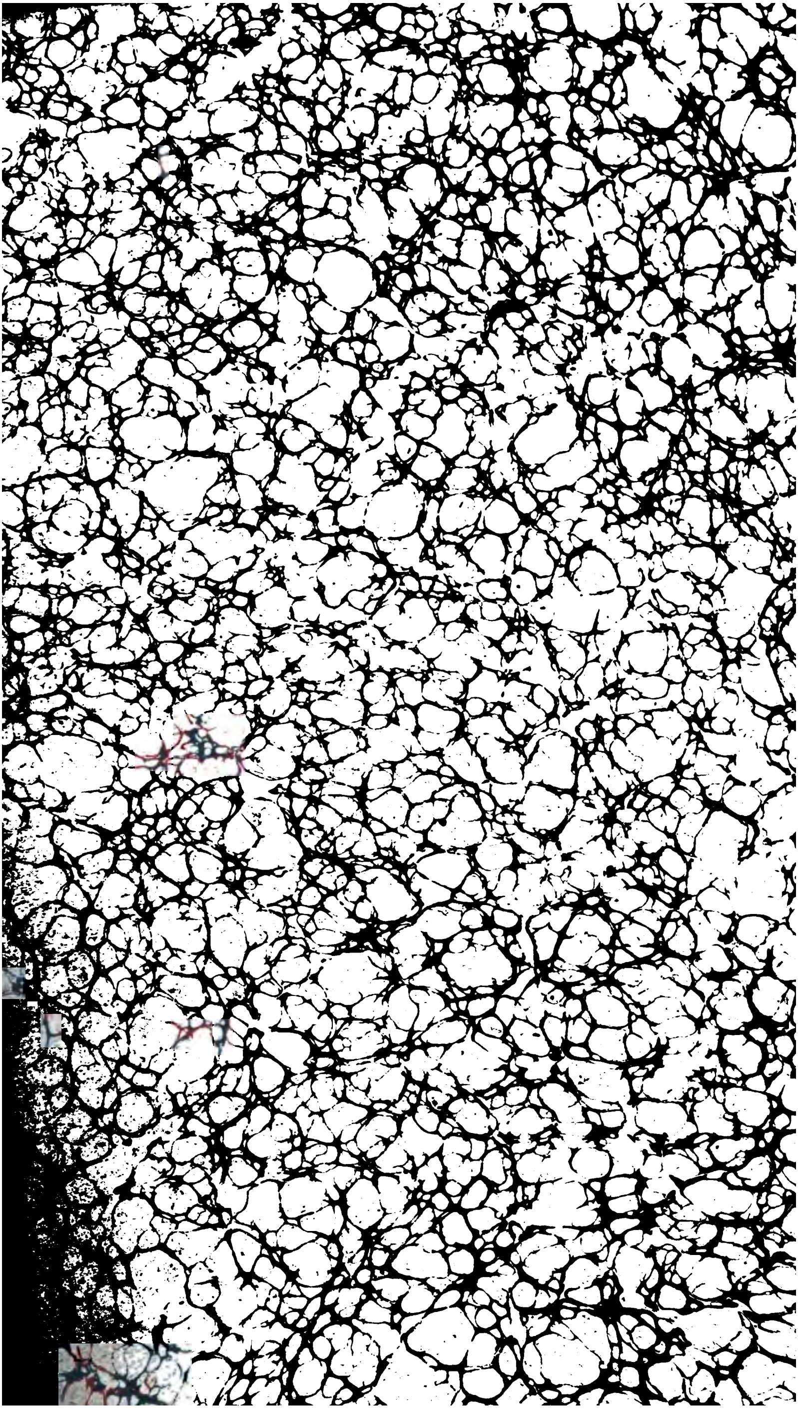
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 144

OXFORD
1992



By l'abbé Louis BARTHÉLEMY

MÉMOIRES SECRETS

DE M^DE. DE TENCIN,

Ses tendres liaisons avec Ganganelli,

OU

L'HEUREUSE DÉCOUVERTE LITTÉRAIRE,

Pour servir de suite aux ouvrages de cette femme estimable.

PAR M. L'ABBÉ ***, DE GRENOBLE.

La vérité sera toujours mon idole.

PREMIERE PARTIE.

1790.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OXFORD

PRÉFACE.

Les lettres sont un trésor où l'on puise tous les jours de nouvelles richesses ; c'est la poule aux œufs d'or ; & le Pactole lui-même n'en présenta jamais de plus précieuses. Mais qu'il est fâcheux que la plupart de nos écrivains, aujourd'hui, cherchent encore à en tarir la source, tantôt par une basse adulation du vice, tantôt par la sombre envie de ternir l'éclat des plus hautes vertus.

Je n'ai connu que deux hommes qui aient dit la vérité, Jean-Jacques & le véhément Raynal ; encore ne l'ont-ils pas toujours dite toute entiere. Pour moi, je présenterai cette déesse

toute nue ; les ornements lui ſont ſuperflus. D'ailleurs, comment pourrois-je voiler la nature, puiſque je n'ai pas reçu du ciel le talent de l'orner ?

MÉMOIRES SECRETS

DE Mde. DE TENCIN,

OU

L'HEUREUSE DÉCOUVERTE LITTÉRAIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES talents ! pour les mettre en valeur, qu'il en coûte de peines, Monſieur, me diſoit un jour Mad. la marquiſe de Montauban (1), & puis l'incertitude de réuſſir ! La malignité

(1) Illuſtre parente de Mad. de Tencin, morte à Grenoble en 1785, ſous le couteau anatomique. La gaieté, la franchiſe & la douceur étoient le caractere de cette femme charmante. Qu'on me permette de conſacrer cette courte note à ſa mémoire que je révere.

des circonſtances, un choix indiſcret, un rien, peuvent vous faire échouer dans votre entrepriſe. Je ſuppoſe votre travail heureuſement achevé, aura-t-il la réputation que vous en attendez, & qu'il mérite ? Si vous avez ce bonheur, cette douce jouiſſance, c'eſt une tâche pénible & difficile qui vous eſt impoſée pour l'avenir. Après un ſuccès la chûte n'eſt que plus cruelle; c'eſt un affront de reſter au deſſous de ſon premier eſſai. La renommée eſt ordinairement le but que ſe propoſent les hommes à talents : manquer ſon but, fût-il des plus vains & des plus puériles, c'eſt toujours un malheur affreux. Après ce diſcours, qui devroit être, ſi j'oſe le dire, la méditation de preſque tous ceux qui deſirent parcourir la carriere des lettres, je gardai long-temps un profond ſilence. Enfin, ſorti de ma rêverie, voici qu'elle fut ma réponſe à cette femme eſtimable, qui joignoit aux charmes de la beauté, les graces de l'eſprit le plus ſéduiſant. « Madame, les vérités que vous venez de prononcer ont vivement pénétré mon ame. Penſer à la célébrité, il eſt vrai, eſt une chimere; vouloir ſuivre un nom fameux, eſt une folie. C'eſt un but trop remarquable qui attire les traits de l'envie & de la ſatire. Si l'on ne travaille ſans ceſſe à

entretenir ſa renommée, on la perd tout-à-fait.
Le temps lui-même mine ſans relâche & démolit la gloire comme tout le reſte, ſi l'on n'a ſoin d'en réparer à chaque inſtant les ruines par des travaux infinis. Eſt-on aſſez heureux pour la conſerver ſans atteinte ? Elle a encore ſes maux naturels & moraux. La renommée eſt une maîtreſſe dont tous les hommes ſont amoureux. Celui qui en jouit, a preſque autant de rivaux qu'il y a d'hommes, & ſouvent autant d'ennemis que de rivaux. . . . » Mais qu'il eſt doux à un auteur, ſeul, auprès de ſa lampe nocturne, contemplant ſon ouvrage; qu'il lui eſt doux de s'écrier avec tranſport, ſaiſi d'une joie ſoudaine : « Me voilà enfin au bout de mes travaux, le prix en eſt ſous ma main ; encore un mois & le comble eſt à ma félicité. Cette douce eſpérance fait le charme de ſa vie. Et où gît le bonheur, Madame ? n'eſt-il pas tout entier dans la peinture flatteuſe que nous nous en faiſons pour l'avenir ? Il eſt peu d'hommes qui puiſſent dire : j'ai été heureux, aucun n'a dit : je le ſuis ; mais preſque tous diſent : je le ſerai. Pour moi je trouve ma félicité dans les lettres, & jamais je ne ſacrifierai la vérité au menſonge ; elle eſt mon idole, & je la dirai toujours toute entiere. Il n'eſt qu'un écri-

vain vil adulateur qui puisse la taire, & des ames doubles & faussement politiques qui répugnent de l'entendre. Si j'éprouve l'adversité, Madame, ce sera du moins une école où j'apprendrai la sagesse : pour nous instruire, tous les traités de morale ne valent pas un malheur. » Mais, Monsieur, que signifie cette sagesse qui ne donne point le bonheur & que la peine accompagne? Si nous savions, Madame, à quoi se réduit la félicité des autres, nous serions bien éloignés du desir de la prospérité. Elle rend l'homme indisciplinable, elle augmente la force des passions, & affoiblit celle de la raison. L'imagination se remplit de chimeres; alors la volonté ingouvernable & sans frein s'abandonne à sa fougue déréglée, & parcourt à grands pas la carriere du vice. Supposons même qu'aucun revers n'interrompe le cours des plus heureux succès; il est une certaine langueur qui accompagne toujours la plénitude de la prospérité. Quand le cœur est rassasié & ne desire plus, il se flétrit sur les biens qu'il possede, & l'énergie de l'ame se dissipe comme une flamme qui ne trouve plus d'aliment à dévorer; c'est quelque chose de pouvoir dire avec le poëte latin : « J'ai peu de bien, mais le peu que je possede est à moi. » Et c'est

dans la république des lettres qu'il faut porter l'ambition de Céſar, qui aimoit mieux être le premier d'un village que le ſecond dans Rome. La fortune d'ailleurs n'a point de revers dont le noble plaiſir de produire & d'écrire ne conſole .... & la plume eſt la baguette d'Armide qui féconde un aride déſert & le change tout-à-coup en une plaine enchantée, couverte de fruits & de fleurs.....

Je vais vous révéler, Madame, quelques ſecrets littéraires; le mélange en eſt trop curieux pour le vouer à un éternel oubli. L'intérêt de rivalité articulera peut-être contre mon jugement; mais de telles plaintes ne paſſeront pas les bornes des petits cercles où elles peuvent naître & où elles doivent expirer. Mon but eſt d'inſtruire & de corriger s'il eſt poſſible; tout ce que je dirai ſera animé par ce deſir & dirigé vers cet objet. Le dépit pourra entaſſer libelles ſur libelles; la haine & la vengeance pourront ouvrir toutes les bouches au menſonge; mais elles ne fermeront jamais la mienne à la vérité, & j'abandonnerai toujours les triomphes de la perfidie, pour me réſerver ceux de la générosité.

Le premier portrait que je vais retracer à vos yeux, Madame, renferme l'hiſtoire du cœur

de l'homme; c'eſt celui d'un des plus grands écrivains à qui la France ait donné le jour. Sa naiſſance & ſa vie juſqu'à préſent ont été ignorées. Pour oſer le peindre, il faudroit une autre touche que la mienne. Mais la force des traits & la vivacité des couleurs qui forment le caractere diſtinctif de ſes paſſions, portent avec elles la lumiere propre à vous le dévoiler. Les autres tableaux ne ſeront pas d'une juſteſſe moins frappante : à la premiere lecture, vous en reconnoîtrez la vérité, Madame, dans le témoignage de votre propre expérience. J'aurois dû commencer par le portrait de celle qui lui a donné le jour : mais pour l'enchaînement de ces mémoires, la marche que j'ai gardée, je l'ai trouvée plus analogue, plus facile & plus commode.

PREMIER PORTRAIT.

ALEMBERT, (*Jean* LE ROND D') ſecrétaire perpétuel de l'académie françoiſe, &c. &c.

Quel intérêt ont eu nos écrivains en nous cachant la naiſſance de ce grand géometre ? Ils l'ignoroient ſans doute, ou ils ont voulu l'ignorer. Pourquoi craindre de nous dire que le charmant auteur des *malheurs de l'amour*, *du ſiege de Calais*, *du comte de Comminges*, &c. lui avoit donné la lumiere ? Avoient-ils à redouter les foudres du Vatican, parce que ſa maman étoit chérie du pontife qui les lançoit alors ? Ils ſont paiſibles aujourd'hui ces foudres, ou pour mieux dire impuiſſants, depuis le regne des Henri. On baiſe bien la mule en ce jour, mais rarement celle du pape.... Encore un coup, il ne falloit pas taire la naiſſance de *Jean* le Rond, un de ces hommes dont la réputation n'eſt pas auſſi étendue qu'elle devroit l'être (parce que la multitude n'eſt pas à portée d'apprécier leur mérite), quoique privé des ſuffrages du vulgaire, & formé par un nœud illégitime, n'en avoit pas moins de droits à la reconnoiſſance publique. La naiſſance eſt l'effet du hazard, & elle ne ſera jamais un

titre d'exemption qui puiſſe diſpenſer du mérite, quoiqu'en diſent quelques nobles. L'homme que ſa nobleſſe a vraiment anobli, eſt celui qui mépriſe ſa naiſſance comme un titre d'orgueil, & ne l'eſtime que comme un encouragement à la vertu. On n'hérite pas de la gloire; c'eſt une moiſſon qui n'eſt recueillie que par les mains dont les travaux l'ont ſemée. Mais laiſſons cette digreſſion, & ſuivons pas-à-pas notre phénomene littéraire.

M. d'Alembert naquit à St. Egreve (petit village diſtant de Grenoble d'une lieue & demie) le 2 janvier 1717, de *Claudine - Alexandrine* Guerin de Tencin, ſœur du cardinal de ce nom. M. de Bouquéron dont on voit encore le château heureuſement ſitué près le joli couvent de Mont-Fleuri (1), étoit le pere de

(1) Ce charmant monaſtere à qui l'on pourroit donner le nom de maiſon de plaiſance, eſt à une petite lieue de Grenoble, & renferme dans ſon ſein l'élite des demoiſelles de nobleſſe. Il eſt bien fâcheux que ce monaſtere n'ait pas joui plutôt de la liberté qu'il reſpire aujourd'hui. Lorſque Jean-Jacques vint à Grenoble, chez M. Bouvier, il aimoit éperdument une jeune religieuſe que ſes parents avoient ſacrifiée. Il n'a jamais pu parvenir à un doux entretien avec cette jolie femme, qui auroit peut-être auſſi donné le jour à un grand homme.

ce grand homme. On ſait que ce même M. de Bouquéron avoit la manie du fils du poëte *la Freſnaye*. Cet homme ſingulier dans ſes mœurs, s'habilloit ſouvent en berger, & dans cet équipage, la houlette à la main, la panetiere au côté, le chapeau de paille ſur la tête, accompagné de deux ou trois jeunes bergeres les plus jolies du hameau, il faiſoit retentir de ſes chants les échos du *grave* monaſtere. Nous donnerons ailleurs des détails plus particuliers de la vie de M. de Bouquéron. Une de ces jolies bergeres prit ſoin des jeunes ans de M. d'Alembert. Le pere Bougeant, jéſuite qui vivoit alors, & qui craignoit peu de ſortir des bornes preſcrites à la gravité de ſon état, fit un jour dans la ſociété de M. de Bouquéron le portrait de la nourrice du petit *Jean*. On ſera bien aiſe de le trouver ici. « La taille de cette jeune » bergere, dit l'*innocent* jéſuite, étoit celle d'une » déeſſe ; ſes cheveux effaçoient le noir de » l'ébene, ſa peau étoit plus blanche que l'ivoire, » deux ſourcils hardiment ceintrés couronnoient » ſes yeux étincelants ; ſon cou étoit plus éclatant & plus blanc que l'albâtre ; deux fraiſes » du plus beau vermeil brûloient ſur deux tas » de neige ; ſon ſouris étoit tendre ; tantôt à » un air piquant de nonchalance ſuccédoit la

» négligence la plus aimable ; tantôt c'étoit » un ton délicieux de sensibilité qui tempéroit » l'éclat du plus charmant visage; cette nouvelle » Hélene, ajoute le *patelin* enfant d'Ignace, » auroit allumé dans le cœur le plus endurci » tous les sentiments de la volupté (1). » C'est bien ici le cas de faire tenir au pere Bougeant le langage de Moliere dans son *Tartufe* : « *L'étoffe de la jeune bergere m'auroit paru bien* » *moëlleuse.* »

Jean le Rond annonça dès l'âge le plus tendre les plus heureuses dispositions pour la géométrie. A l'âge de 17 mois le petit fripon mésuroit déja de ses doigts les contours arrondis de la gorge de sa nourrice. Quelle jouissance pour madame de Tencin ! à trois ans le jeune géometre habita le château (2) de son papa. La maison de M. de Bouquéron (quoique homme singulier dans ses mœurs, comme nous

(1) Ce portrait qui décele la plume du pere Bougeant, un de nos célebres écrivains n'a pas craint de se l'approprier. Ce *pieux* jésuite est l'auteur de *la femme docteur*, du *saint déniché*, des *Quakers françois*, trois comédies où l'on remarque un sel & une gaieté très-propres à faire sentir le ridicule des travers qu'il attaque.

(2) Il est à quelque distance de Mont-Fleuri.

l'avons observé) étoit celle de la bienfaisance & de l'hospitalité. Il y recueilloit alors un enfant de pauvre habitant qui trouvoit en lui un second pere. Elle étoit encore ouverte à l'affluence de ses amis & de ses voisins. Le jour que le jeune d'Alembert y fut transporté, M. de Bouquéron les invita au festin, où se trouva la sœur du cardinal avec toutes ses bonnes amies. La table étoit dressée sous une longue tonnelle de jasmins, toute chargée de fleurs. Elle laissoit voir aux convives les beautés de son jardin ; c'étoient des bosquets d'orangers, avec leurs pommes d'or ; des cascades qui se répandoient dans un bassin à l'extrémité des parterres ; & dans le fond de la perspective, quatre grands tilleuls ; les branches projetées en parasol, & couverte d'un feuillage touffu, représentoient un lustre en pyramide. Le festin fut terminé par plusieurs ballets dont, quelques-uns peignoient les périodes de l'amour.... Là, une troupe de jeunes bergeres battoient des mains en les approchant de leur visage. Ici, d'autres se courbant & dansant autour du poupon, remuoient les hanches avec une agilité surprenante ; & il y en avoit qui tournoient avec tant de rapidité sur elles-mêmes, qu'au bout de quelques minutes elles étoient trem-

pées de ſueur. Quatre negres (1) à figure groteſque, battoient ſur des tambours & faiſoient des éclats de rire à la vue des attitudes comiques des danſeuſes du hameau. La jeune nourrice, ſous un ſimple corſet de bure, la tête penchée, les yeux baiſſés contre terre, agitoit doucement ſes pieds, & ſourioit à peine aux agaceries de ſes compagnes. . . .

Quels ſentiments délicieux éprouvoit alors Mad. de Tencin ! Son front étoit ſerein ; on voyoit la joie briller dans ſes yeux ; les plus tendres affections s'éveilloient dans ſon cœur ; mais elles ne pouvoient éclater comme celles d'une mere ; elles étoient le fruit d'un nœud illégitime. Quelle violence pour une ame ſenſible ! O pudeur ! vertu factice qui ne dois ton exiſtence qu'à la connoiſſance du vice, pourquoi faut-il qu'en nous apprenant que nous ſommes coupables, tu ne ſois qu'un nouveau piege pour celui qui cherche à te vaincre, &

(1) M. de Bouquéron avoit à ſon ſervice quatre ou cinq domeſtiques negres, qu'il traita toujours avec la plus grande douceur. C'étoit le meilleur des hommes que j'aie connus, dit le pere Bougeant. J'ai vu ſouvent les enfants du hameau le ſuivre en foule à la promenade avec des acclamations de joie, & ſauter autour de lui avec l'air du bonheur.

pour

pour celle qui eſt déja vaincue ! . . . .

La pluie vint finir le bal (1). A minuit, le ciel devenu ſerein, M. de Bouquéron (il étoit alors conſeiller au parlement de Grenoble) donna un grand feu d'artifice préparé par les mains du fameux Nobilibus, jéſuite; (alors cette canaille logeoit, mangeoit, nichoit par-tout.) Alexandrine eut un moment favorable pour ſortir de la foule; elle alla arroſer des larmes de tendreſſe le poupon qui étoit mollement couché ſur un lit de roſes. La ſanté brillante dont il jouiſſoit engagea Alexandrine à faire les vers ſuivants ſur ce bien ſi précieux, & que nous cherchons tous les jours à perdre par nos excès.

O charmante ſanté,
Que ta préſence aimable
Eſt un bien déſirable !
Quelle félicité
De t'avoir pour partage,
En tout temps, à tout âge !

(1) Nous connoiſſons les effets ſinguliers du tonnerre. Le jour de ce brillant feſtin, il éclata ſur le couvent de Mont-Fleuri, paſſa par la cheminée, & priva chaque religieuſe du tendre pigeon que la ſœur Théreſe venoit de préparer. C'eſt là tout le mal qu'il fit. Pour moi, je penſe que ce fut une vive affliction pour elles. Il leur fallut ſe réſoudre à ſouper avec des viandes groſſieres, & comme on ſait, l'eſtomac d'une nonne n'y eſt guere accoutumé.

Eſt-il d'autre bonheur
Dans le cours de la vie
Qui doive faire envie
Et chatouiller un cœur ?
Le luxe, l'abondance,
Le ſavoir, l'éloquence,
Les amours, les grandeurs
Et les faveurs des princes,
Sont des préſents bien minces.
Un monceau de tréſors,
Une grande lignée
Et la beauté du corps
D'une femme bien née,
Sont-ils des biens ſans toi?
Quand ce feroit un roi,
Si la douleur l'accable,
Je le tiens miſérable.
Tous les bienfaits divers
Qu'accorde à la nature
L'auteur de l'univers;
La charmante verdure
Qui renaît tous les ans
Au retour du printemps,
Ce qu'il produit de rare
Pour récréer nos ſens,
Tout ce qui les répare
Quand ils ſont languiſſants,
Et ce que ſa largeſſe
Répand ſur nous ſans ceſſe,
Peut-il être compté
Comme un bien deſirable,
Sans ta préſence aimable
O charmante ſanté!

M. N** qui a publié en 1769 un recueil de poéſies fugitives, a ſans doute voulu faire ſa cour aux manes de Mad. Deshoulieres, en nous diſant que cette piece (qui ne ſe trouve point dans le recueil de ſes poéſies) appartenoit cependant à cette femme eſtimable. M. N**, qui eſt né à la Rochelle en 1742, auroit-il hérité du porte-feuille de Mad. Deshoulieres, qui eſt morte à Paris en 1694 ? C'eſt un peu difficile à croire. Laiſſons M. N** jouir à ſon aiſe du fruit de ſon erreur. Avancer qu'une piece eſt de Mad. de Tencin, pour dire qu'elle eſt de Mad. Deshoulieres, ou qu'elle eſt de madame Deshoulieres pour dire qu'elle eſt de madame de Tencin ; l'anachroniſme eſt pardonnable à l'auteur du *Tableau mouvant de Paris*. Pour nous, qui avons vu à Mont-Fleuri les quatre premiers de ces vers gravés (an 1688) ſur le ſeuil de la porte d'une jeune religieuſe que ſes parents ont forcée depuis peu à embraſſer la vie monaſtique (1). Nous nous contenterons de

(1) Nous nous écrierons ici avec M. de la Harpe, en parlant du ſentiment de l'égliſe ſur la profeſſion religieuſe :

Mais elle veut toujours qu'on ſoit libre en ſon choix,
Elle veut, quand du cloître on embraſſe les loix,
Que le ciel, le ſalut ſoient nos motifs auguſtes.
Mais les erreurs du ſiecle, & les projets injuſtes ;

dire que Mad. de Tencin les fit, n'étant âgée encore que de huit ans.

Le lendemain du bal, le petit peuple nonnain, la guimpe volant au gré des zéphirs (1) sur

---

Mais d'un foible enfant se rendre l'oppresseur !
Lui commander des vœux qui lui sont en horreur,
Que l'avarice attend, & que la crainte souille;
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille;
Faire entre deux enfants qu'on a reçu des cieux,
De l'amour, de la haine un partage odieux :
Grand Dieu ! que de l'orgueil, cet horrible édifice
S'écroule & disparoisse aux yeux de ta justice.

(1) Autrefois les religieuses n'avoient point le désagrément de voir les plus beaux trésors de la nature ensevelis sous la guimpe. Ce n'est que depuis le commencement du siecle de Louis XIV, par une bulle singuliere d'un pape fanatique, qu'elles ont été condamnées à avoir la gorge couverte d'un voile très-blanc, qu'elles ont soin de coller voluptueusement sur elle, pour réveiller encore plus en nous l'aiguillon du plaisir. Aussi mademoiselle de St. Andi **, sortie depuis trois ou quatre années du couvent de Mont-Fleuri, a-t-elle dit avec un poëte agréable de nos jours, en parlant de ces deux jolis *ronds-ton-ton*, qui font pendant la nuit nos plus cheres délices

Soit qu'à peine encor naissants
Votre pudeur ingénue,
Esclave du cœur, des sens,
Attire ou trompe ma vue :
Soit qu'arrondis pleinement
Par l'amour & la jeunesse

un ſein qui auroit fait honte à l'albâtre, vînt à ſon tour prodiguer au poupon tous les baiſers & toutes les careſſes inouïes de la mere la plus tendre.

L'inſtrument de Cérès étoit prêt à faire tomber les épis. Le jeune d'Alembert repoſoit ſur un lit de jonc fraîchement amaſſé à quelque diſtance d'une claire fontaine qu'on voit encore aujourd'hui dans le clos du couvent. Trois grands chênes ombrageoient la ſource que le reflet du feuillage teignoit d'un verd ſombre, quoiqu'elle fût auſſi pure que le criſtal. A ſes côtés étoit Alexandrine déguiſée en bergere, ſous un ſimple habit de bure, & couronnée d'un chapeau de roſes. O ſommeil! que j'aurois envié de jouir du calme heureux où tu plongeois alors le jeune

---

Vous repouſſiez fiérement
L'humble lacet qui vous preſſe ;
Beaux tréſors de la nature !
Tant que le ſoleil nous luit,
Vous en êtes la parure.
Mais au milieu de la nuit,
Au ſein d'une alcove obſcure,
Oui, l'amant ſeul qui vous preſſe,
(Ah !... je l'éprouve ſans ceſſe,
Les êtres ſont confondus)
Oublie, au ſein de l'ivreſſe,
Tout l'univers qui n'eſt plus.

géometre ! Sa main, dans un délire charmant cherchoit & s'égaroit sur le sein de sa mere : cette douce rêverie sembloit unir l'ame d'Alexandrine aux tendres erreurs de ses songes.

Une jolie religieuse, inspirée par l'amour à ce spectacle enchanteur, bien digne de réveiller dans un jeune cœur tous les sentiments de la plus vive tendresse, accompagna ces vers (1) des doux accents de sa voix :

(*En s'adressant à Alexandrine.*)

Viens, hymen, viens donner l'essor
Aux jeux dont la foule t'appelle !
Descends sur un nuage d'or,
Ceint d'une guirlande immortelle !

Guérin est la fleur du matin
Qu'aucun zéphir n'a caressée,
Et qui va dans son jeune sein
Recevoir la fraîche rosée.

Mais elle tarde à s'éveiller,
Et le jour dore les montagnes !
Les feux de l'hymen vont briller.
Ouvre la porte à tes compagnes !

(*En prenant la main d'Alexandrine qu'elle vouloit unir à celle de M. de Bouquéron.*)

Avance-toi, voici l'époux ;
Flambeaux, cachez votre lumiere !

---

(1) Un de nos poëtes n'a pas dédaigné de les imiter dans un roman pastoral.

Couple amoureux, enlacez-vous
Comme les branches du lierre !

La pudeur arrête tes pas ;
Je vois déja couler tes larmes.
Oh ! que ces timides combats
Pour ton amant auront de charmes !

O douce nuit, hâte ton cours ;
Lit brûlant, trône de délices,
Que tu feras naître d'amours !
Que tu verras de ſacrifices !

Quel tableau, quand ce jeune enfant
Penché ſur le ſein de ſa mere,
Avec un ſourire innocent,
Etendra ſes mains vers ſon pere !

Vivez long-temps, vivez heureux ;
Moiſſonnez les fleurs du bel âge,
Et puiſſent vos derniers neveux
Rappeller encor votre image !

A ces vers charmants, Alexandrine s'éveilla. C'étoit une beauté céleſte, c'étoit l'amour, c'étoit l'innocence avec tous ſes charmes. Elle marchoit accompagnée de la nourrice du jeune d'Alembert. La foule, nous dit un auteur agréable, ſe porta dans le bois voiſin (1) où

(1) Ce bois eſt à une centaine de pas du château de M. de Bouquéron, hardiment bâti ſur un pic, pour ainſi dire. L'un & l'autre offrent un ſéjour délicieux.

M. de Bouquéron avoit fait préparer un banquet fous des berceaux de myrte. Tout y refpira la joie ; tous les cœurs étoient contents. L'abondance du repas, la beauté des fleurs & des fruits qui décoroient la table, le rire innocent qui couroit fur toutes les bouches des religieufes, & l'appareil de ces convives animés d'une douce ivreffe, offroient le tableau le plus raviffant. M. de Bouquéron étoit enchanté. Affis près d'Alexandrine fur un lit de pampres nouveaux, & le front ceint d'une couronne d'aneth, il tenoit une coupe de vin, & à mefure qu'il buvoit, le fouvenir de fes grandeurs paffées fuyoit de fon efprit comme un fonge de la veille. Livré à la gaieté du feftin, il jouiffoit d'une félicité qu'il n'avoit point connue au milieu de fes courtifans. « Vous voyez, » difoit-il aux jeunes nonnes, vous voyez ici » une image de notre vie ; elle s'écoule dans » un bonheur toujours égal. On dit qu'il fut » un temps où des ruiffeaux de lait baignoient » les plaines : que ces peintures ne foient pas » nées de la brillante imagination des poëtes, » & qu'il y ait eu fur la terre un âge d'or, » que nous importe ? nous réalifons le fiecle » d'Atrée ; nous retrouverons fes biens dans la » modération de nos defirs. Ici, les jeux de la

» fortune ne rendent point un jour différent
» d'un autre; aucun changement n'arrive dans
» le cours du plus grand âge; chacun vit comme
» il eſt né, comme il mourra. » La fête paſſée dans le ſein des plaiſirs, le cortege nonnain ſe retira, & s'en alla chanter gaiement l'office (1).

Quelques ſemaines après cette brillante fête, le jeune d'Alembert fut dévoré par une fievre brûlante; (c'étoit la petite vérole qui ſe déclaroit ſous le maſque le plus ſiniſtre.) On craignoit pour ſes jours, & l'on avoit raiſon; il eſt bien rare qu'un homme même le plus vigoureux, entre les mains d'une religieuſe, tôt ou tard ne meure pas ſucré. L'eſtomac du poupon étoit cruellement fatigué par les bonbons dont il étoit ſurchargé. Alexandrine fit venir le

(1) De tous les couvents de religieuſes de la France, Mont-Fleuri eſt certainement celui où l'on donne aux demoiſelles de nobleſſe l'éducation la plus brillante, qui n'eſt ſouvent qu'un ſecond orgueil qu'on leur inſpire. C'eſt auſſi un monaſtere où l'on trouve cet air de liberté & d'aiſance qu'on ne puiſe qu'à la cour; & lorſqu'une demoiſelle en ſort à la fin de ſon éducation, on peut dire qu'elle en ſort formée de toutes les manieres... Les religieuſes y ſont d'une gaieté qu'on ne trouve point ailleurs. A la vérité, tout invite aux plaiſirs dans ce ſéjour enchanteur, & je donnerois tous les bénéfices de France, pour y terminer ma carriere.

médecin de la Montagne (1) ; les soins de tous les autres disciples d'Hypocrate avoient été inutiles. Le nombre en étoit même multiplié ; on avoit donné au jeune d'Alembert quarante médecins ; il est étonnant qu'avec cette multiplicité de freres ignorantins (pour la plupart), il ne soit pas mort martyr ; car il n'en faut pas un si grand nombre pour envoyer un malade aux limbes ; un de ces messieurs-là, est quelquefois plus que suffisant. Enfin, par les soins inouis du célebre médecin de la Montagne, après une maladie qui dura une année, d'Alembert jouit d'une santé brillante. M. de Bouqueron, pour donner à son fils un tempérament plus vigoureux encore, se décida au 21 mai 1724, à lui faire respirer l'air salubre de la Suisse. La simple chaumiere d'un gros Germain transporté chez le corps Helvétique, & qui habitoit aux environs de Vevay (2), près du lac de Geneve, fut destinée au jeune d'Alembert. Du pain noir, une couche dure pendant quelque temps, firent verser bien des larmes ameres au poupon qui sortoit du sein des religieuses : & la mollesse, comme on sait, ne se concilie

---

(1) Le prédécesseur de Michel Schupack célebre médecin suisse, aussi nommé *le médecin de la Montagne*.

(2) Jolie petite ville de Suisse à 3 lieues de Lausanne.

guere avec l'auſtérité. Cependant après un eſpace de trois mois, il fut accoutumé à ce genre de vie. Une année à peine écoulée, la charmante Alexandrine, & le bon M. de Bouquéron eurent la jouiſſance inexprimable de voir à leur fils l'embonpoint de ces Suiſſes tout ronds de panſe. On ne l'appella plus que du nom de *Jean le Rond*, qui lui eſt reſté (1). La vie champêtre avoit des charmes invincibles pour d'Alembert. Qu'il aimoit à ſe repréſenter, dit Mad. de Tencin, cette troupe de jeunes Suiſſes, danſant au ſon du hautbois, ſur ces rives fortunées! & lorſqu'il entendoit de loin dans les campagnes le chant d'une romance, l'émotion le gagnoit inſenſiblement; il rêvoit, il s'oublioit, & la nuit le trouvoit encore occupé de cette mélodie ruſtique. Et moi, une mélancolie délicieuſe me ramenoit dans les plaiſirs de ma tendre jeuneſſe. Aux airs de certaines contre-danſes qui venoient quelquefois me frapper l'oreille, mon cœur ſe reportoit ſur des ſouvenirs attendriſſants, & les larmes tomboient de mes yeux.... Quelquefois je ſoupirois en penſant à celui qui s'étoit rendu

---

(1) Celui de *d'Alembert* lui vient d'une terre de ce nom, ſituée près de Mont-Fleuri, appartenante autrefois à M. de Bouquéron, & aujourd'hui à M. de Lamouroux, receveur général des finances à Grenoble.

maître de mon ame. Apprenois - je son arrivée, ou le voyois - je loin de moi, je courois me cacher en palpitant; je tremblois que l'altération de mon visage ne décelât l'état de mon cœur ; je voulois au moins avoir le temps de me remettre de mon trouble, avant de paroître aux yeux de mon vainqueur. Dans ma petite *boîte à glace*, il falloit d'ailleurs consulter ma figure, pour ne rien perdre de mes avantages, rajuster ma coëffure, orner mes cheveux de fleurs, rendre une boucle plus flottante, & un ruban plus bouffant, rattacher un pli de ma robe qui pouvoit nuire à la rondeur de ma taille, donner à la gaze légere qui paroit mon sein plutôt qu'elle ne le couvroit, cette négligence étudiée qui favorise les regards d'un amant, sans donner atteinte à la décence. Alors l'amour conduisoit lui - même cette main que l'émotion rendoit tremblante, sans lui rien faire perdre de son adresse.. & tout ce qu'il dicte. L'amour n'est-il pas exécuté par les graces ? c'est lui seul qui embellit son ouvrage.... Parée ainsi par l'amour même, belle par les dons de la nature, j'ose le dire, mais plus belle mille fois encore par le plaisir de l'être, & le desir de plaire à ce que j'aimois ; après avoir hésité quelque temps, emportée par l'amour, & retenue par la crainte,

je me déterminois enfin, ou plutôt j'étois entraînée vers mon amant. A sa vue, l'embarras, la honte, l'émotion s'emparoient de tous mes sens ; je chancelois, je tremblois, je rougissois, & n'osois lever les yeux sur le seul que je voyois. Si je lui adressois la parole, je n'avois pas la force de lui répondre, ou ne lui répondois que par des mots mal articulés ; mon trouble étoit trop grand pour que je pusse goûter le plaisir de le voir ; & je ne sais par quelle fatalité je ne jouissois de sa présence que lorsque je ne le voyois plus. La crainte de m'en voir bientôt séparée ajoutoit encore à mon agitation. Partoit-il enfin, mon cœur le suivoit, mes yeux parcouroient avec avidité les traces de ses pas. Mais bientôt je le rappellois, le son de ma voix frappoit ses oreilles & pénétroit jusqu'à son cœur : il s'approchoit de moi ; une nouvelle émotion s'emparoit de tous mes sens, mon cœur palpitoit, mon ame sembloit s'exhaler, l'excès de mes desirs m'en ôtoit presque le sentiment : alors tout mon être étoit subjugué ; je ne voyois plus, je ne pensois plus, & n'existois plus que pour sentir..... Alexandrine avoit toujours soin de ne point témoigner à M. de Bouquéron ces excès d'amour en présence du jeune d'Alembert. Les enfants sont communément ce

que font les parents, nous dit un homme ſenſé. Les peres & meres ſont des modeles que le reſpect & l'habitude diſpoſent naturellement à imiter : c'eſt une puiſſante leçon que leur exemple ; & on ne sauroit croire combien la diviſion entre époux, l'emportement font impreſſion ſur de jeunes enfants, qui remarquent les choſes bien plus qu'on ne penſe. Leur eſprit peu riche en idées, ſe garnit de tout ce qu'il voit ; les excès dont ils ſont témoins, laiſſent en eux des traces profondes, qui ſe renouvellent lorſqu'ils ſont enſuite en même occaſion. En général, les hommes ſeroient meilleurs, ſi ceux qui leur ont donné la lumiere s'aimoient davantage & étoient plus ſages. Ce n'eſt point le commerce du monde qui peut corrompre un jeune enfant ; tous les travers qui y regnent ne prendront ſur lui, qu'autant qu'un pere ou une mere diſſipée les adoptera en ſa préſence. La ſimple approbation des vices à la mode ſuffit même pour les faire paſſer aux enfants, toujours portés à eſtimer ce qu'ils voient eſtimer par leurs parents. Le goût qu'avoit Fauſtine pour les gladiateurs, fit de l'empereur Commode, ſon fils, un vil gladiateur.

Une mere ſpirituelle & ſage, bien éloignée d'inſpirer à ſes enfants les différentes folies courantes, ſait les éloigner ſans violence de tout

ce qui n'eſt pas d'accord avec la ſageſſe & la raiſon ; elle leur fait voir le monde avec profit, leur en fait remarquer les excès pour les leur faire éviter, & leur offre dans ſa conduite une regle ſûre de celle qu'ils doivent tenir. Nous pouvons dire que Mad. de Tencin, auprès de ſon fils, fut un modele de vertus, & qu'il n'eut jamais à ſoupçonner l'auteur de ſes jours de la paſſion qu'elle avoit pour M. de Bouquéron.

D'Alembert fut obligé d'abandonner le ſéjour aimable de la Suiſſe qu'il chériſſoit, au 24 juillet 1722. Il avoit alors près de cinq ans. Son génie commençoit à ſe déployer. Alexandrine conçut pour ſon fils le projet de l'éducation la plus brillante ; le jeune littérateur fut ramené au château de ſon papa. Mad. de Tencin ne craignit point que les ſoins les plus pénibles pour former l'eſprit & le cœur du géometre, nuiſiſſent à ſes charmes ; elle étoit trop perſuadée que les impreſſions qu'on reçoit dans un âge tendre ne s'effacent jamais, & que rien ne peut juſtifier une mere même adoptive du ſyſtême d'indifférence à cet égard. Elle ne s'en rapporta jamais, ſur un objet auſſi eſſentiel, à des domeſtiques ordinairement inattentifs, preſque toujours groſſiers, & ſouvent vicieux. En effet, il n'eſt qu'un amour-propre exceſſif qui puiſſe

fermer les yeux sur les suites d'une aussi indiscrette confiance.

Quelque tendres que soient les sentiments d'un pere pour ses enfants, ajoute le même écrivain, ils trouvent encore dans le sein d'une mere des témoignages d'une plus vive tendresse; l'expérience le confirme tous les jours. Le cœur d'une femme, lorsqu'il n'est point livré à l'erreur des passions, porte toute son affection sur une famille dont elle fait les délices; & il n'est point dans la nature de liens comparables à ceux qui unissent une mere tendre à des enfants qui la paient de retour.

Ce doux empire cimenté par les bienfaits & par la reconnoissance, fait toute la gloire & la félicité d'une femme sage. Voilà ma parure & mes bijoux, disoit l'illustre mere des Graches, en montrant ses enfants qu'elle instruisoit elle-même. De tels ornements destinés à relever & à servir utilement la société, jettent plus d'éclat sur une femme que ne feroient toutes les pierreries de l'Orient. Mad. de Tencin sacrifia son repos, ses veilles pour l'éducation de son fils, qui, bien jeune encore, lui témoignoit sans cesse les marques les plus vives de respect, de reconnoissance & d'amour. Que j'aurois aimé à l'entendre répéter à Alexandrine ces paroles inspirées

pirées par l'amitié la plus tendre. « Bonne ma-
» man, c'eſt toi qui m'as porté dans ton ſein ;
» avant de naître, je t'avois déja cauſé des dou-
» leurs ; en naiſſant, je pouvois te donner la
» mort. Combien de peines & de ſoins t'a coûté
» ma premiere enfance ! Le cri de tes entrailles
» te réveilloit dans le ſilence des nuits, & pré-
» venoit la voix de mes beſoins. Chaque inſtant
» de ma fragile exiſtence a fatigué ta ſenſibilité ;
» chacun de mes dangers ajoutoit à ton amour.
» Aujourd'hui encore à tout moment, je retrouve
» ta vigilance & ta tendreſſe dans ces beſoins
» du cœur que l'ame maternelle ſeule ſait de-
» viner. Au milieu des ſouffrances particulieres à
» ton ſexe, ces ſoins te charment & te conſolent.
» Exclue des nobles travaux & des fréquents
» plaiſirs accordés à la force & à l'indépendance
» de l'homme, tu t'occupes à aimer, tu jouis
» dans ce que tu aimes, & tu n'aimes rien
» comme ton enfant. Oh ! comment pourrois-
» je donc te payer de cet excès d'amour que toi
» ſeul peux m'accorder ? Que mon papa me de-
» mande ma ſoumiſſion, ma confiance, le ſa-
» crifice de ma fortune, de ma vie, je ſuis à
» lui, comme il fut à moi, & mon bonheur ne
» ſe ſéparera pas de mon devoir ; il me ſera doux
» de lui tout rendre, de lui tout donner ; mais

» je réſerve pour toi ce qui peut davantage te » toucher, ce qui t'eſt plus néceſſaire, tout ce » qu'il y a de plus ſenſible, de plus délicat dans » les égards, dans les prévenances, dans les » épanchements, dans les conſolations, & pour » les bien connoître, toujours, oui toujours, » j'irai les chercher, les étudier dans ton cœur... » Quelle ſenſibilité impétueuſe entraînoit dans ces heureux moments le cœur du jeune d'Alembert (1)! On n'en ſera pas étonné pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la précocité de ſon génie; car à peine eut-il atteint ſa dixieme année, que ſon maître de penſion déclara qu'il n'avoit plus rien à lui apprendre.

Mad. de Tencin n'eut pas grand'peine de perſuader à ſon fils que le travail eſt une loi de la nature, dont l'obſervation fait la gloire de l'eſpece humaine. A l'âge de cinq ans, il ſavoit déja que la qualité, la fortune, aucune raiſon n'en pouvoit diſpenſer; & que rien n'eſt plus digne de mépris que cette langueur de l'ame qui porte à s'y ſouſtraire. Ne rien faire, diſoit-il ſans ceſſe, c'eſt, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, rentrer dans l'inexiſtence; (paroles dignes d'être dans la bouche de nos plus grands philoſophes.)

---

(1) Il n'avoit alors que ſix ans.

La néceſſité du travail, ajoutoit - il, eſt le plus beau don que Dieu ait fait à l'homme. Ce qui exaltoit encore dans ſon ame cette importante vérité, c'étoient les pénibles ſillons que traçoient les laboureurs dont il chériſſoit la ſociété. « *Je n'exiſterois pas ſans vos travaux, mes bons amis,* » *leur diſoit - il ; oh ! il viendra bien le temps où* » *j'aurai la force de faire comme vous !* »

Une pénétration ſinguliere & l'ardeur la plus opiniâtre pour l'étude entraînerent de bonne heure d'Alembert à tous les genres du ſavoir. La phyſique, la morale, l'hiſtoire l'occuperent tour - à - tour. A dix ans il entra en ſeconde au college Mazarin, où il acheva ſes études avec la plus grande diſtinction ; mais ce fut en philoſophie qu'il fit connoître un goût décidé pour les mathématiques, qui, depuis, fixerent principalement ſon application. Ses connoiſſances profondes le firent accueillir de bonne heure dans les ſociétés les plus brillantes (1). A ſept ans ce jeune prodige parloit pluſieurs langues. Son caractere étoit celui

(1) Le génie de d'Alembert fut auſſi précoce que celui de Beauchâteau.... Que j'aime à l'entendre répéter à Alexandrine ces paroles inſpirées par une grandeur d'ame peu ordinaire : « Ma bonne maman, qu'il eſt doux » de faire des heureux. » Le jeune d'Alembert voyoit alors Mad. de Tencin ſoulager l'indigent.

des Corneille, des la Fontaine; il paroissoit insipide; sa bonhommie même contribuoit à le faire juger tel.....; mais on ne savoit pas le juger. Et comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste, sans pouvoir l'y reconnoître; on sent que, trop heureux d'échapper aux mépris des sociétés particulieres, le grand homme, sur-tout s'il est modeste, doit renoncer à *l'estime sentie* de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du plaisir de leur plaire; il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouveroit que l'analogie de ses idées avec les leurs; que cette analogie seroit souvent peu flatteuse, & que l'estime publique est la seule digne d'envie, la seule desirable, puisqu'elle est un don de la reconnoissance publique, & par conséquent la preuve d'un mérite réel. C'est pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts nécessaires pour plaire aux sociétés particulieres, trouve tout possible pour mériter l'estime générale.

Les ennemis de d'Alembert l'appelloient *le*

Mazarin de la littérature, & ce juste titre, le géometre dauphinois le méritoit à tous égards.... L'amour de la vérité, le zele pour les progrès des sciences & pour la défense des droits des hommes, formoient, d'un autre côté, le fonds de son caractere. Une probité exacte, un désintéressement noble & sans faste, une bienfaisance éclairée furent ses principales vertus. Plusieurs jeunes gens qui annonçoient des talents pour les sciences & pour les lettres, trouverent en lui un appui & un guide ; & l'ingratitude de quelques-uns ne put l'empêcher de se livrer à son caractere officieux. Si le grand homme est toujours le plus indulgent, s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse ; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir ; c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & sur les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général, s'il en considere les défauts ; ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie, mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproque-

Quelques essais historiques exercerent aussi la plume de d'Alembert ; ses réflexions sur la création, imitées de Bossuet, présentent des tableaux qui éclairent, annoncent la vérité, confondent l'orgueil, apprécient les grandeurs, & ne dissimulent point les foiblesses. L'éloquence qui y regne est mâle, abondante & naturelle. On les lira ici avec plaisir.

Le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, le plus sage des législateurs (Moïse), nous assure que le monde fut créé en six jours (1) : un témoignage aussi authentique est irrécusable. Cependant, nous dit un célebre historien, on auroit tort de s'imaginer, & que ce temps eût été nécessaire à Dieu, & qu'il n'eût pu le créer tout à la fois ; mais on a seulement voulu marquer par-là la solemnité de ses ouvrages. Le mot de *jour*, dans presque toute la Genese, ne doit point se prendre pour ce que nous appellons *jour artificiel* ; mais seulement pour un certain espace de temps : ce qui est encore à observer en d'autres

---

(1) Selon quelques historiens, la création est quatre mille cinquante-deux ans avant la naissance de Jesus-Christ ; & selon M. Bossuet, quatre mille quatre seulement.

endroits de l'écriture, où les noms *d'année*, *de semaine*, *de jours*, ne doivent point être reçus au pied de la lettre. Ce qui peut donner du poids à ce sentiment, c'est que Moïse, après avoir fait séparément l'énumération des choses qui furent créées en six jours divers, il les réduit ensuite à une seule journée, ou plutôt à un instant fixe. En ce jour là, dit-il, Dieu fit le ciel & la terre & l'herbe des champs. Quoi qu'il en soit, cette dispute ne faisant rien au fond de la religion, chacun peut indifféremment embrasser le parti pour lequel il aura le plus de propension.

En examinant avec un esprit philosophique les différentes opinions de la *création* momentanée ou de la successive, celle de la *création* dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan, du temps & de la matiere pour perfectionner un ouvrage : il n'a qu'à dire que la lumiere se fasse, & la lumiere est faite. C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée, que se manifeste la puissance du créateur.

Le langage de l'écriture sur la création de l'univers est frappant ; mais la peinture sublime qu'elle fait de la création de l'homme est bien

plus digne de notre admiration : jufqu'alors, tout avoit été fait par le Créateur en commandant : *que la lumiere foit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux fe retirent ; que la terre foit découverte , & qu'elle germe ; qu'il y ait de grands luminaires qui partagent le jour & la nuit ; que les oifeaux & les poiffons fortent du fein des eaux ; que la terre produife les animaux felon leurs efpeces différentes.* Mais quand il s'agit de produire l'homme , Moïfe lui fait tenir un autre langage : *faifons l'homme*, dit-il, *à notre image & reffemblance.* (Genefe, chap. I.)

« Ce n'eft plus cette parole impérieufe & » dominante, dit M. Boffuet; c'eft une parole » plus douce, quoique non noins efficace. Dieu » tient confeil en lui-même , Dieu s'excite » en lui - même, comme pour nous faire voir » que l'ouvrage qu'il va entreprendre furpaffe » tous les ouvrages qu'il avoit fait jufqu'alors. » Pour la ftructure d'un fi bel ouvrage il » prend de la terre; & cette terre arrangée » fous une telle main reçoit la plus belle » figure qui eût encore paru dans le monde. » L'homme a la taille droite , la tête élevée , » les regards tournés vers le ciel ; & cette » conformation qui lui eft particuliere , lui » montre fon origine & le lieu où il doit » tendre.

» La maniere dont il produit l'ame est beau-
» coup plus merveilleuse ; il ne la tire point
» de la matiere : il l'inspire d'en haut. C'est
» un souffle de vie qui vient de lui-même. »
Ne croyons pas, comme l'ont rêvé quelques philosophes, que cette substance spirituelle soit un air subtil, ni une vapeur déliée, ni même une portion de l'Etre suprême. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Notre ame est seulement une chose faite à l'image & à la ressemblance de la nature divine.

Voilà donc l'homme formé. Mais le Créateur veut donner à ce même homme une compagne; il la forme de lui : l'un & l'autre sont mis dans un jardin délicieux (1) ; que ce charmant sé-

(1) Quant à la désignation générale du *paradis terrestre*, les écrivains conviennent qu'il étoit situé en Asie. Mais dès qu'il s'agit de déterminer en quelle partie de l'Asie, nouveau partage d'opinions. Il seroit trop long de rapporter ici celles de tous les historiens qui ont traité cette matiere ; nous nous arrêterons seulement au sentiment de MM. Huet, Hopkinson & Bochart : ces trois historiens dont les ouvrages abondent en une érudition qui étonne l'esprit & suppose l'étude la plus longue, la plus immense & la plus réfléchie, placent le paradis terrestre entre le confluent de l'Euphrate & du Tigre, & à l'endroit de leur séparation, parce que ces deux fleuves arrosoient le jardin d'Eden.

jour lui offroit de beautés diverſes ! la nature y verſoit richement ſes plus douces influences ; l'agréable & l'utile y étoient prodigués avec la même profuſion ; les prés émaillés des plus belles couleurs donnoient toutes ſortes de fleurs & de fruits. . . . Saiſi d'une joie ſoudaine , Adam parloit ainſi à ſa compagne chérie : « Toi ſeule en qui mon ame trouve un repos parfait , ſource de ma gloire , modele de ma perfection , que ta préſence a pour moi de charmes ! continuons d'éprouver les mêmes tranſports ; que mes bras dans les tiens enlacés augmentent l'attrait qui aiguiſe nos plaiſirs ! que la volupté regne ſeule ſur toutes nos facultés ! qu'elle écarte les maux qui peuvent nuire à notre bonheur ou en altérer la jouiſſance , & que le plus doux lien nous uniſſe à jamais ! »

L'amour leur fourniſſoit des expreſſions toujours nouvelles : un plaiſir ſecret d'agir de concert & ſelon leurs propres penſées les aveugloit : ils goûtoient l'un & l'autre , avec le fruit défendu , la pernicieuſe douceur de contenter leur eſprit : les ſens mêloient leur attrait à ce nouveau charme : ils les ſuivoient , ils s'y ſoumettoient : . . . mais ils en deviennent les captifs , eux qui peu auparavant en étoient les

maîtres. A l'inſtant tout change pour eux ; la terre ne leur préſente plus qu'un aſyle triſte ; le ciel n'a plus cet air ſerein ; le créateur qui avoit tout fait pour leur bonheur, leur tourne en un moment tout en ſupplice. Ils ſont condamnés à fournir une carriere ſemée de ronces & d'épines ; à gemir au milieu des angoiſſes les plus cruelles, des ſoucis les plus noirs, des chagrins les plus dévorants ; & l'immortalité leur eſt ôtée.

Il eſt impoſſible de concevoir un état plus favorable que le leur, avant l'inobſervance du précepte ; la ſérénité étoit peinte ſur leur front ; la joie brilloit dans leurs yeux ; une douce ſatisfaction s'emparoit ſans ceſſe de leur ame par les ſentiments délicieux qu'ils éprouvoient dans leur état d'innocence ; d'un œil reſpectueux & attendri ils parcouroient les beautés que leur offroit la nature : par-tout ils trouvoient cet être bienfaiſant que leur cœur adoroit ; ils le trouvoient dans tous les objets qui fixoient leurs regards ; par-tout ils voyoient des marques particulieres de ſa bonté & de ſa puiſſance ; partout ils reconnoiſſoient ſa préſence ; ils le voyoient dans l'aſtre brillant dont les rayons fertiliſent la terre, dans le développement des germes précieux qui la couvrent de biens, dans

les couleurs riantes qui varient à chaque inſtant le ſpectacle touchant de la nature ; ils le voyoient dans la multitude infinie d'animaux de toute eſpece qui ſe réjouiſſoient de leur exiſtence. . . . Pénétrés de reſpect, d'admiration, de reconnoiſſance & d'amour, leurs penſées s'élançoient dans l'immenſité de toutes les perfections poſſibles ; ils connoiſſoient Dieu, & toutes les vertus naiſſoient dans leur cœur ; mais à peine ont-ils violé le précepte, qu'on lit dans leur regard la triſteſſe, la confuſion & la haine ; ils fuient la préſence de celui qui avoit fait leur félicité, & ils entendent une voix qui leur crie : Allez, mortels, aimez le péché qui vous a perdus, même avant que vous fuſſiez nés.

Ecoutons un moment le célebre Pope ſur l'élégante peinture qu'il nous fait des deux états de l'homme dans le paradis terreſtre.

Peinture du premier état.

L'amour-propre régnoit, mais ſoumis & tranquille,
Du bonheur naturel il étoit le mobile.
Avec les animaux l'homme d'intelligence,
A l'ombre des forêts vivoit en aſſurance.
On ne le voyoit point enſanglanter ſa main
Pour défendre ſon corps du froid & de la faim.
La terre ſans travaux, ſans ſoin & ſans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture.

Dégradation de cet état.

Mais, combien différent & de goûts & de mœurs,
L'homme dégénéra de ses premiers auteurs !
Aux cris de la nature il devint insensible :
Le sang n'effraya plus son courage inflexible.
Cruel aux animaux, injuste pour les siens,
Avec son innocence il perdit tous ses biens.
De ce luxe effréné l'affreuse tyrannie,
Par un juste retour fut aussi-tôt punie.
La fievre, la douleur, une foule de maux,
Sortirent à l'envi du sang des animaux.
De ce sang étranger, la fougue impétueuse
Mit dans ses passions une ardeur furieuse.

Etrange & déplorable calamité ! la chûte de nos premiers peres semble ouvrir la terre à tous les crimes ! Caïn, premier fils d'Adam & d'Eve, par la sombre jalousie de voir que l'offrande de son frere Abel est plus agréable aux yeux du Seigneur que la sienne, conçoit le plus noir des attentats. Ce monstre, à qui l'on répugne de donner le nom d'homme, & pour le châtiment duquel on seroit même tenté d'ajouter aux feux éternels dans l'autre vie, plonge un poignard dans le sein du plus tendre frere. A la vue de son crime, le fratricide recule épouvanté. Où fuir ? il va porter en tout lieu son supplice. Naïs, petite contrée de

l'Idumée dans la Paleſtine, eſt le ſeul endroit où il puiſſe trouver un aſyle. Il y bâtit Enochée (1). Les courſes vagabondes qui rempliſſoient les loiſirs qu'il ne pouvoit donner à la débauche, les infames voluptés auxquelles il ſe livra, & ſon crime qui apprêtoit la divinité à la vengeance, ne demeurerent pas long-temps impunis. Egaré un jour dans une forêt qui eſt à quelque diſtance de Naïs, il eſt tué par les mains de Lamech ſon petit-fils, qui le prend pour une bête farouche : ainſi le meurtre d'un frere fut vengé par un parricide.

Adam & Eve, le cœur flétri à la vue de tant de crimes, fermerent les yeux à la lumiere, après avoir paſſé une longue vieilleſſe dans les chagrins les plus cuiſants, par le cruel ſouvenir des forfaits de Caïn, toujours renaiſſants dans leur cœur. Adam mourut à Naïs, âgé de 930 ans, & Eve, dans la même contrée, âgée de 140.

Jubal (fils de Lamech) à qui nous devons l'invention des inſtruments à corde, tels que le luth, le théorbe, la guitare, la harpe, &c. & Tubal-Caïn ſon frere, qui inventa l'art de

(1) Premiere ville qui ait exiſté, que Caïn appella *Enochée*, du nom de ſon fils *Enoch*.

battre & de forger le fer & l'airain, moururent aussi à Naïs, après une extrême vieillesse.

On demandera peut-être ici, pourquoi la vie des premiers hommes étoit beaucoup plus longue que la nôtre; pourquoi ils vivoient neuf cents, neuf cents trente & jusqu'à neuf cents soixante & neuf ans? Nous répondrons, avec M. de Buffon, que les productions de la terre dont ils faisoient leur nourriture, étoient alors d'une nature différente; la surface du globe étoit beaucoup moins solide & moins compacte dans les premiers temps après la création, qu'elle ne l'est aujourd'hui, parce que la gravité n'agissant que depuis peu de temps, les matieres terrestres n'avoient pu acquérir en aussi peu d'années la consistance & la solidité qu'elles ont eues depuis; les productions de la terre devoient être analogues à cet état, la surface de la terre étant moins compacte, moins seche, tout ce qu'elle produisoit devoit être plus ductile, plus souple, plus susceptible d'extension; il se pouvoit donc que l'accroissement de toutes les productions de la nature, & même celui du corps de l'homme ne se fît pas en aussi peu de temps qu'il se fait aujourd'hui: les os, les muscles, &c. conservoient peut-

être plus long-temps leur ductilité & leur mollesse, parce que toutes les nourritures étoient elles-mêmes plus molles & plus ductiles; dès-lors toutes les parties du corps n'arrivoient à leur développement entier qu'après un grand nombre d'années; la génération ne pouvoit s'opérer par conséquent qu'après cet accroissement pris en entier ou presque en entier, c'est-à-dire, à cent vingt ou cent trente ans, & la durée de la vie étoit proportionnelle à celle du temps de l'accroissement, comme elle l'est encore aujourd'hui: car en supposant que l'âge de puberté des premiers hommes, l'âge auquel ils commençoient à pouvoir engendrer, fût celui de cent trente ans; l'âge auquel on peut engendrer aujourd'hui étant celui de quatorze ans, il se trouvera que le nombre des années de la vie des premiers hommes & de ceux d'aujourd'hui, sera dans la même proportion, puisqu'en multipliant chacun de ces deux nombres par le même nombre: par exemple, par *sept*, on verra que la vie des hommes d'aujourd'hui étant de quatre-vingt-dix-huit ans, celle des hommes d'alors devoit être de neuf cents dix ans; il se peut donc que la durée de la vie de l'homme ait diminué peu-à-peu, à mesure que la surface de la terre a pris plus

de ſolidité par l'action continuelle de la peſanteur, & que les ſiecles qui ſe ſont écoulés depuis la création juſqu'à celui de David, ayant ſuffi pour faire prendre aux matieres terreſtres toute la ſolidité qu'elles peuvent acquérir par la preſſion de la gravité, la ſurface de la terre ſoit depuis ce temps-là demeurée dans le même état, qu'elle ait acquis alors toute la conſiſtance qu'elle devoit avoir pour toujours, & que tous les termes de l'accroiſſement & de ſes productions aient été fixés auſſi bien que celui de la durée de la vie.

S'il y a aujourd'hui quelque différence tant ſoi peu remarquable dans la durée de la vie, il ſemble qu'on doit l'attribuer à la qualité de l'air : on a obſervé que dans les pays élevés, il ſe trouve communément plus de vieillards que dans les lieux bas. Les montagnes d'Ecoſſe, de Galles, de Suiſſe, d'Auvergne, ont fourni plus d'exemples de vieilleſſes extrêmes, que les plaines de Hollande, de Flandre, de Pologne & d'Allemagne. Mais à prendre le genre humain en général, il n'y a pour ainſi dire aucune différence dans la durée de la vie; l'homme qui ne meurt pas de maladie accidentelle, vit par-tout quatre-vingt-dix ou cent ans : nos ancêtres n'ont pas vécu davantage; & de-

puis le ſiecle de David, ce terme n'a point du tout varié. Au reſte, après une carriere ordinaire, la mort eſt auſſi naturelle que la vie ; il ne faut pas la craindre, ſi l'on a aſſez bien vécu pour n'en pas redouter les ſuites. Mais n'y auroit-il qu'elle ſeule qui pût arrêter les excès du pécheur obſtiné ? Quelques foudres vengereſſes ſont ſouvent d'autres mobiles réſervés à la divinité ; ſouvent auſſi, la divinité trouve plus digne d'elle de faire ſervir ſes créatures d'inſtrument à ſa vengeance. Le déluge univerſel (1), dont la mémoire ne ſera jamais éteinte dans le cœur des hommes, eſt le tableau le plus frappant de cette vérité.

Les hommes, malgré les ſages leçons de Noë qui leur annonçoit, tous les jours, la punition que Dieu réſervoit à leurs crimes, continuoient de ſe livrer aux plus infames débauches. Le Créateur irrité, réſolut enfin la perte de ſon ouvrage. Il appelle les eaux pour ravager l'univers entier. A l'inſtant les rivieres ſe débordent, la mer rompt ſes bornes, la

---

(1) Le déluge univerſel eſt fixé par les hiſtoriens, l'an du monde 1656, deux mille trois cents quarante huit ans avant la naiſſance de Jeſûs-Chriſt.

terre ouvre ſes entrailles, enfante des abymes d'eau & s'en couvre entiérement, ne voulant pas même ſervir de ſépulture au genre humain. Il ſeroit difficile de s'exprimer avec plus d'énergie. D'Alembert n'avoit que quatorze ans lorſque ce trait eſt ſorti de ſa plume.

Mais liſons ſon tableau inimitable de l'ambition. Tous nos écrivains l'ont attribué à l'auteur du *Traité de l'amitié*; ils ſe ſont trompés; c'eſt un vol qui a été fait au géometre. Nous ne pouvons garantir cette aſſertion que par les *Mémoires Secrets* de Mad. de Tencin, qui nous ont été communiqués, & dans leſquels nous avons trouvé ce chef-d'œuvre de morale.

DE L'AMBITION.

L'AMBITIEUX ſe croit l'homme le plus loin de la dépendance & de la ſervitude, & il n'eſt point d'homme auſſi eſclave que lui. Il aſpire à dominer ſur les autres; & c'eſt préciſément ce qui le ſoumet à eux. . . . Peut-il nous paroître heureux, vu ſur le trône même de ſa puiſſance, exerçant ce pouvoir dont il eſt ſi jaloux, diſtribuant les honneurs & les graces à cette foule d'hommes avides, qui, les yeux tendus ſur lui, lui ouvrent une bouche affamée, ſemblables à une famille de

jeunes oiseaux qui s'agitent & crient après la pâture suspendue au bec de leur mere ? Il n'a pas de quoi les assouvir tous : pour peu qu'il ait d'humanité, qu'il doit être touché de se voir environné de visages pâles & desséchés par l'ardeur du desir, de malheureux dont les regards retracent leurs peines secretes, de cœurs navrés, tremblants dans la crainte de ne rien obtenir, désespérés de n'avoir rien obtenu, & qui, le quittant la rage dans le cœur, vont troubler la paix de leurs familles & propager les malheurs au-delà de ce qu'il en pourra connoître, & peut-être au-delà de ce qu'il en peut concevoir ; ou s'il est aujourd'hui insensible à des peines qu'il éprouva comme eux, c'est lui qui mérite notre pitié ! . . . . Ambitieux héros tant célébrés, qui n'êtes connus que par vos crimes, & que la cruauté seule a rendu fameux, que le Tout-puissant a créés dans sa colere, & qui n'êtes dans sa main que le fléau vengeur dont il se sert pour punir ses coupables créatures ! tigres altérés de sang, vils esclaves de la passion la plus honteuse, dont le nom ne devroit être prononcé qu'en frémissant ! illustres assassins, brigands célebres, dont aucun châtiment ne peut égaler l'énormité des crimes, rentrez dans la poussiere où votre cruauté a

tenté de replonger notre globe ; que le néant de vos grandeurs ſoit la ſeule idée qui nous reſte de vos victoires ſanguinaires ; que le Léthé enſeveliſſe pour jamais ſous ſes ondes les traces mêmes de vos barbares exploits, & efface du ſouvenir des hommes juſqu'au nom de conquérant ! Cruelle ambition, paſſion injuſte ! ſans toi tous les habitants de la terre contents des bienfaits que la nature, aidée du travail, leur fournit, en jouiroient ſans trouble & ne s'envieroient point réciproquement leur ſuperflu : chacun cultiveroit le champ auprès duquel le haſard ou le choix le fait habiter ; la bonté du terrein, la force ou l'induſtrie du cultivateur, ne lui procureroient d'autre avantage que celui d'être utile à ſes voiſins moins heureux ou moins habiles que lui ! Le ſentiment dicté par la nature entre des êtres faits pour ſe ſoulager, fortifié par la reconnoiſſance & par l'eſtime due aux talents, établiroit parmi les hommes une concorde univerſelle. Le vol & les injuſtices ſeroient inconnues, parce que chaque individu ſeroit ſûr de ne jamais manquer du néceſſaire, & ſans nos paſſions, nos deſirs n'iroient pas plus loin ; mais ces paſſions & l'ambition ſurtout les ont étendus au-delà même du poſſible.

. . . .

. . . .

« Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux, » nous dit M. de Voltaire. Diſons plutôt que ce fut le fléau de ſes ſemblables, le plus malheureux des mortels, homme inquiet, mécontent de lui-même, qui, déchiré par une guerre inteſtine, crut charmer ſes maux & appaiſer la ſoif dont il étoit altéré, en portant chez ſes voiſins le trouble & la diſcorde dont ſon cœur étoit le triſte théâtre. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

L'amour s'éteint par la jouiſſance, ou faute d'aliment : il n'en eſt pas de même de l'ambition ; les ſuccès, l'âge, le temps même deſtructeur univerſel, ne ſervent qu'à l'accroître ; & la mort eſt le ſeul terme qu'un ambitieux met à ſes projets.

Arrêtons-nous un moment, & conſidérons de ſang-froid, s'il eſt poſſible, les effets prodigieux d'une paſſion dont le genre humain eſt la triſte victime. Non contente de ſouiller la terre de crimes & d'enſanglanter l'univers, elle corrompt les cœurs & anéantit la vertu. Par elle les hommes ſont avilis, & rampent ſervilement ſous la puiſſance d'un uſurpateur injuſte, qui,

violant tous les droits de la nature, ne laisse aux malheureux qu'il a asservis, d'autre choix que celui de la mort ou de l'esclavage. . . La mort! la mort n'est rien; nous ne naissons que pour nous y soumettre; & le même instant qui nous donna le jour, n'est que le précurseur de celui qui doit nous le ravir. Nous arracher la vie, n'est donc qu'accélérer de quelques moments l'exécution d'un arrêt porté contre tout ce qui respire; c'est souvent même nous soustraire aux injustices des méchants, à la colomnie, à la trahison, à l'inconstance de ce qui nous est cher, aux regrets de la perte de ce que nous aimons, aux douleurs & aux infirmités qui accompagnent la vieillesse, au malheur de porter dans un corps débile, & qui ne fait plus que végéter, des sens engourdis par les glaces de la caducité; & dont les foibles étincelles ne servent qu'à nous faire regretter leur vigueur; à la honte bien supérieure à tous ces maux, de se survivre à soi-même. Mais m'enlever ma liberté, m'ôter le seul bien réel que j'ai reçu de la nature, m'obliger pour conserver mes jours, ou pour les rendre moins pénibles, de renoncer à la vertu, seul avantage d'être envié, c'est une tyrannie intolérable, & qui surpasse toutes les autres. L'ambition est

contagieuſe plus qu'aucune autre paſſion, parce qu'elle devient preſque indiſpenſable, lorſque des circonſtances malheureuſes nous ont rendus dépendants d'un uſurpateur. L'eſclavage & la ſervitude étant contre nature, tout être raiſonnable qui s'y trouve aſſujetti, doit deſirer d'en ſortir, & faire tous ſes efforts pour ſe mettre dans l'ordre établi par le Créateur. La vertu ſeule & l'exercice de ſes devoirs ne ſuffiſant pas pour le tirer de cet état d'aviliſſement, ſi la force lui manque pour ſecouer ſans danger le joug qu'on lui impoſe, il ne lui reſte que des moyens honteux à employer pour captiver la faveur de l'injuſte conquérant qui l'a ſoumis. Il faut qu'il contracte l'habitude de tous les vices, s'il veut plaire à un être mépriſable, dont tout le mérite eſt dans la force, & qui n'a acquis d'empire ſur les autres hommes, que parce qu'il eſt le plus vicieux. Il faut qu'il flatte ſes paſſions, qu'il lui applaniſſe les voies du crime, qu'il encenſe ſes foibleſſes, qu'il devienne ambitieux & tyran comme ſon maître, bas courtiſan enfin, & par conſéquent le plus vil de tous les hommes.

Les grands crimes ſuppoſent de la vertu ; car il eſt rare que les illuſtres ſcélérats ne ſoient pas doués de courage & d'intrépidité dans les

dangers, de conſtance & de fermeté dans les revers ; mais ces vertus ſi eſtimables en elles-mêmes, quand le principe les anoblit, ne ſervent qu'à rendre plus criminel celui qui les avilit par le coupable uſage qu'il en fait.

Cromwel, ce fameux uſurpateur, l'étonnement de tous les ſiecles à venir, & la honte d'un peuple auſſi féroce qu'indomptable, qui enivré d'une liberté imaginaire, mais eſclave en effet des paſſions les plus odieuſes, reçut des fers qu'il avoit forgés lui-même, & rampa ſous la tyrannie de ſon prétendu libérateur, qui en fit le vil inſtrument du plus grand des crimes.

Olivier Cromwel, fils d'un marchand de Londres, naquit avec tous les talents, tous les vices & toutes les vertus. Il fit ſes études à Cambridge avec les plus grands ſuccès. Il s'appliqua particuliérement à la connoiſſance de l'hiſtoire & de la politique, étude plus conforme que tout autre à ſon génie ambitieux, & négligea celle de la juriſprudence, la regardant, comme une ſcience futile. Elle étoit inutile en effet à un homme qui devoit violer toutes les loix, & ne reconnoître que celles que lui dicteroit l'ambition la plus odieuſe & la plus effrénée. Il crut ſans doute trouver les

moyens de la ſatisfaire en prenant le parti du ſervice ; car il n'eut point d'autre but toute ſa vie , & nul ſentiment d'honneur n'entra jamais dans ſon ame. Mais ne pouvant probablement ſupporter le joug que cet état impoſe , il le quitta bientôt. En effet , un eſprit auſſi altier & auſſi impérieux que le ſien , devoit ſouffrir impatiemment toute eſpece de diſcipline. Libre alors , il embraſſa l'état eccléſiaſtique , dans l'eſpérance de s'élever par cette voie. Il prit dans cet état des connoiſſances de théologie , & des idées de controverſe , qui contribuerent dans la ſuite à la faveur qu'il accorda aux preſbytériens , & même à l'établiſſement de cette ſecte en Angleterre. Mais voyant qu'il ne pouvoit parvenir aſſez-tôt par cette route, au gré de ſon impatience , ſon eſprit inquiet & turbulent lui fit quitter un parti que les ſeules idées de la fortune lui avoient fait prendre , & l'engagea pour la ſeconde fois dans celui des armes. Il alla ſervir en Irlande ſous les ordres du comte Straffort. A ſon retour il fut nommé membre de la chambre des communes , au parti de laquelle il s'attacha contre Charles I. Ce malheureux prince étoit alors en guerre avec ſes ſujets. Cromwel ſaiſit cette occaſion avec joie pour ſe révolter contre ſon roi ; ſa vanité &

son ambition furent flattées de faire trembler son maître. Il s'arma contre lui, se jeta dans la ville d'Urst qu'il assiégeoit, & traversa pour s'y rendre, toute l'armée royale, accompagné seulement de douze cavaliers. Il fit des prodiges de valeur dans cette expédition, sauva la ville, & contraignit le roi à lever le siege. Quelle ardeur les passions ne donnent-elles pas, quand elles sont animées par l'espoir d'une récompense accordée & méritée par le vice, mais qu'on ne rougit pas d'accepter quand on a secoué le joug de la vertu!

Les exploits & le courage de Cromwel lui firent obtenir le titre de colonel après la délivrance d'Urst. Ce nouveau grade enfla son orgueil, en lui donnant les plus flatteuses espérances. Animé par ses succès, il fit les plus grandes actions, sans craindre les périls auxquels il s'exposoit sans ménagement; car sa vie fut plus d'une fois en danger dans le cours de cette cruelle guerre, que l'infortuné Charles eut à soutenir contre sa propre nation, & dont il fut enfin la triste victime. Envoyé à Oxfort & à Cambridge pour soumettre ces deux villes, il y exerça la plus grande tyrannie, sans avoir égard à la reconnoissance qu'il devoit à l'université de Cambridge, dont il étoit docteur, &

où l'on avoit cultivé avec tant de ſoin les talents éminents qu'il avoit reçus de la nature, dont il faiſoit un ſi criminel uſage. Mais quel empire peut avoir la reconnoiſſance ſur un cœur corrompu par le venin de l'ambition ! Sa cruauté & ſon ingratitude furent récompenſées par les rebelles mêmes qu'il devoit bientôt ſubjuguer; il fut fait lieutenant général; il s'acquit dans ce nouveau grade la plus haute réputation de prudence & d'intrépidité. Plus il s'élevoit, plus ſa paſſion prenoit d'empire ſur lui & le portoit à tout riſquer pour parvenir à ſon but. Quoique bleſſé dangereuſement dans un combat où l'armée du parlement fut miſe en déroute, il ne voulut jamais ſouffrir qu'on bandât ſa plaie; le temps étoit trop précieux à ſon ambition fougueuſe, pour vouloir en ſacrifier la moindre portion à la conſervation même de ſa vie : il vole au Général, ranime ſon courage abattu, le force de revenir ſur ſes pas, ramene les fuyards, les raſſure, remet la confiance dans les eſprits, & donne le lendemain une ſeconde bataille où l'armée du roi fut entiérement défaite. Enivré par ce ſuccès, il ne met plus de bornes à ſes projets. Il entreprend d'enlever ce monarque qui s'étoit ſauvé à Naſeby après la déroute de ſes troupes : mais l'attachement

d'un des gens de ce malheureux prince, le ſauva du piege que ſon cruel ennemi lui tendoit. Il mit lui-même le feu au château : la confuſion & le déſordre inſéparables d'un pareil événement, donnerent au roi le moyen d'échapper au barbare qui le pourſuivoit. Cromwel enflammé de fureur de voir ſon deſſein échoué, tailla en pieces les reſtes de l'armée royale échappés au carnage des révoltés ; & l'infortuné Charles fut contraint, pour ſe ſauver, de ſe remettre entre les mains des Ecoſſois. Hélas ! c'étoit ſe livrer à ſes plus mortels ennemis ! car Cromwel, l'année ſuivante, ayant eu l'audace d'aller lui-même au parlement demander qu'on ôtat la ſouveraineté au roi, ce peuple perfide eut la lâcheté de le livrer aux Anglois pour deux millions ſterlings. C'eſt alors que Cromwel, ayant obtenu le grade de général par l'abdication de Fairfax, ſe vit au comble de la gloire, maître des troupes & de ſon roi, & par conſéquent en état de donner des loix à ſes concitoyens. Mais cet habile politique ſentit qu'il n'étoit pas temps encore d'arborer l'étendard de la puiſſance ſouveraine, & que pour s'aſſurer un pouvoir durable ſur un peuple auſſi altier qu'inconſtant, il ne devoit pas ſe preſſer de jouir de ſes forfaits, mais attendre

des circonſtances encore plus favorables pour ménager ces eſprits remuants, & obtenir ſur eux un empire plus abſolu. Quelle profondeur dans ſes vues ! quelle adreſſe & quelle prudence pour les faire réuſſir ! quelle intrépidité dans les dangers ! . . . . . . Ah ! pourquoi faut-il que les grands hommes aient à rougir de partager avec un traître les qualités du héros & les appanages de la vertu ? (penſée vraiment philoſophique.)

Le parlement, après ſes honteux ſuccès, vouloit congédier l'armée qui lui devenoit inutile, & le perfide Cromwel paroiſſoit être du même ſentiment, tandis qu'il ſemoit ſecrétement la révolte parmi les troupes & la diviſion dans Londres, par ſes cabales, afin de ſe rendre plus néceſſaire. En effet, le parlement, ſentant le beſoin qu'il avoit d'une armée pour contenir le peuple mutiné, fut contraint de la conſerver & d'approuver même le choix que les ſoldats avoient fait de Cromwel pour leur généraliſſime. Hamilton, fidele à ſon roi, voulut tenter de le tirer de la priſon où ſes ſujets le tenoient renfermé par les indignes manœuvres de Cromwel, & s'arma pour ſa défenſe à la tête du reſte de la nation, que la contagion du crime n'avoit pu corrompre. Mais l'ingratitude

des

des Anglois envers leur légitime ſouverain, ne méritoit pas de clémence, & Dieu les punit dans ſa colere, en les livrant au pouvoir de leur tyran, par l'entiere défaite d'Hamilton. Cromwel courut dans ce combat les plus grands riſques, car les royaliſtes, qui en vouloient particuliérement à ſa perſonne, firent tous leurs efforts pour le prendre mort ou vif. Mais la deſtinée de l'Angleterre étoit d'être la proie du vice en punition de ſes forfaits. Cromwel rentra triomphant dans Londres, & pour récompenſer ſes barbares ſervices, on le chargea d'examiner les papiers qu'on avoit enlevés au malheureux Charles. Il avoit trop d'intérêt à la perte de ce prince pour ne pas chercher à le faire paroître coupable. Il donna à ſes correſpondances & à ſes projets les plus odieuſes interprétations, & conclut qu'il s'étoit rendu indigne de porter la couronne. Cette horrible déciſion ayant révolté pluſieurs membres du parlement, auxquels il reſtoit ſans doute encore quelque étincelle de vertu, Cromwel apprit qu'ils cherchoient des voies d'accommodement avec le roi : il frémit à cette nouvelle, & craignant que ſa proie ne lui échappât, après s'être oppoſé fortement à toute eſpece de réconciliation avec ce monarque, il le fit enlever

de Wight , où Charles s'étoit retiré , après s'être ſauvé d'Homby, où Cromwel le tenoit renfermé. Le traître avoit favoriſé ſecrétement cette évaſion, afin d'avoir le prétexte de publier dans la ſuite que Charles ne prenoit la fuite que pour perdre l'état, en le précipitant dans une guerre plus cruelle encore que celles qu'il avoit déja ſoutenues. Il le fit tranſporter de château en château, de l'un deſquels ce prince infortuné penſa encore ſe ſauver ; mais ſa malheureuſe étoile ne le permit pas. Enfin il fut transféré à Windſor : quand il y fut, Cromwel ne garda plus aucun ménagement , & voyant que le parlement ne ſe prêtoit qu'avec répugnance à faire le procès à ſon ſouverain , il penſa le caſſer de ſa propre autorité ; mais ſon gendre l'en ayant empêché, il fit entrer l'armée dans Londres , & y fit conduire le roi. Sûr alors de ſon pouvoir , il fit mettre dans les fers ceux qu'il croyoit contraires à ſes coupables projets. La crainte fit prendre la fuite aux autres, & il ne reſta pour repréſenter ce fier parlemenet d'Angleterre , que de vils & criminels eſclaves des volontés d'un ſcélérat. Il ne manquoit plus qu'un crime à Cromwel, c'étoit la ſeule barriere qui reſtât entre le trône & lui ; il la franchit ſans remords , & ce ſa-

crilège ambitieux parvint enfin à faire condamner son maître à perdre la tête, & à périr par les mains d'un infame bourreau.

Cette image sanglante, qui fait frémir l'humanité, est le tableau le plus frappant des excès horribles où l'ambition peut porter un homme qui n'existe que pour cette passion féroce, & qui ne connoît de bonheur que celui d'asservir ses semblables. Cromwel, s'étant délivré par une mort ignominieuse du seul rival qui pût lui disputer la souveraineté, se conduisit en maître plus ouvertement que jamais, sans que personne osât réclamer contre sa tyrannie. Mais que pouvoit-on attendre d'un peuple qui avoit eu la lâcheté de laisser condamner son prince légitime, & la cruauté de le voir exécuter sans l'arracher au supplice? Le nouveau tyran fit casser la chambre haute, & permit seulement que les pairs pussent être élus par les villes pour faire partie de la chambre des communes. Il fit ensuite changer de face au gouvernement, abolit la monarchie, & établit à sa place un conseil d'état composé de ses bas courtisans, auquel il donna le titre pompeux de *Protecteur du peuple, & de défenseur des loix*. Comme il craignoit cependant encore que la fermeté de plusieurs seigneurs qui étoient

demeurés fideles à Charles, & qui avoient vainement combattu pour lui, ne rallumât dans les cœurs quelques étincelles de vertu, & ne le précipitât du faîte de la grandeur où ses crimes l'avoient élevé, dans l'horreur des tourments que sa trahison méritoit ; il les fit décapiter, & se délivra par un arrêt inique des seuls vengeurs qui restassent à la déplorable famille de l'infortuné Charles, & de témoins vertueux dont le nom seul devoit être pour lui un reproche continuel de ses forfaits. Après ces cruelles exécutions, il partit pour l'Irlande avec le titre de Généralissime, & défit ceux qui avoient pris les armes pour Charles II. Il revint ensuite à Londres tout couvert de ses lauriers, cassa le parlement, réforma le conseil, dépouilla plusieurs conseillers de leurs charges, & en créa de nouveaux. Il établit aussi la liberté de conscience ; la religion catholique fut la seule exceptée. . . . . . . Charles II fut rappellé par les Ecossois ; il déclara la guerre à Cromwel ; mais la malheureuse destinée de Charles I, s'étendit jusqu'à son fils, qui fut défait dans un combat par la trahison des perfides Ecossois, qui se rendirent à la vue de Cromwel. Ce barbare usurpateur, aussi heureux que coupable, revint encore triomphant dans

Londres, & en partit bientôt après pour aller porter la guerre en Hollande. Le même bonheur, les mêmes ſuccès l'y accompagnerent. Les Anglois furent tellement éblouis de ſon courage & de ſes talents, qu'à ſon retour, le parlement lui offrit la couronne ; mais il la refuſa. Il avoit trop de connoiſſance des hommes pour ne pas ſentir qu'on les gouverne plus ſurement & plus deſpotiquement en paroiſſant mépriſer la puiſſance, ou en feignant de ne s'en pas croire digne. Il ſe contenta donc du titre *de protecteur*, qui lui fut accordé. Mais l'eſprit inconſtant des Anglois ne leur permit pas de conſerver long-temps leur enthouſiaſme inſenſé pour Cromwel. Il apprit que ce même parlement qui l'avoit voulu couronner, penſoit à lui ôter le titre de protecteur. Cet uſurpateur, que la fermeté & la hardieſſe avoient élevé au comble de la gloire, entra dans la chambre des communes, & dit avec fierté : « Meſſieurs, j'ai » appris que vous étiez réſolus de m'ôter les » lettres de protecteur ; les voilà, *ajouta-t-il*, » en les jetant ſur la table : je ſerai bien aiſe » de voir s'il ſe trouvera quelqu'un parmi vous » d'aſſez hardi pour les prendre. » Enſuite il les menaça de ſon indignation, exigea d'eux le ferment de fidélité, qu'aucun n'oſa lui refuſer,

RÉPONSE

De M. de VOLTAIRE *à M.* D'ALEMBERT.

Paris, ce 9 mars 1744.

MONSIEUR,

MA plume, il eſt vrai, n'auroit jamais dû s'abaiſſer à embellir le langage du vice; elle auroit dû au contraire prononcer hautement contre le plus cruel fanatique que la France ait renfermé dans ſon ſein. Excuſez ma foibleſſe & la petiteſſe de mes paſſions. . . . Les bévues de l'ignorance ſont aſſez l'appanage d'un homme qui veut tout embraſſer (1).

VOLTAIRE.

(1) Cette lettre peut être regardée comme le repentir le plus ſincere de l'erreur; elle joint aux proteſtations de zele pour la vérité les ſentiments les plus nobles, & la philoſophie la plus éclairée. . . .

LETTRE

De M. D'ALEMBERT au Roi de Prusse.

SIRE,

VOTRE bienfaisance éclairée procure sans cesse aux lettres par ses largesses ce qu'elle voudroit leur procurer par ses travaux. Je pleure tous les jours ; les soins du gouvernement vous ravissent les plus doux loisirs : votre majesté prouveroit aux hommes que les lettres les rendent plus sociables: leur charme fut ignoré des Attilla, des Gengis, de cette foule de barbares qui, plus destructeurs que le conquérant macédonien, n'ont pas été comme lui fondateur & réparateur : loin de leur imputer les maux qu'Alexandre, Charlemagne & leurs semblables ont fait à la terre, il est à croire que par les heureuses distractions & les tempéraments salutaires qu'elles donnerent à l'insatiable ambition, ou plutôt à à l'avide fureur de ces conquérants, elles ont préservé l'humanité de bien des malheurs qu'ils auroient pu ajouter à tant d'autres qu'ils avoient

déja caufés... Héros fatigué de vos triomphes & accablé de votre gloire, revenez à des loifirs fi doux. Eft-il un délaffement plus noble & plus agréable que celui qui eft offert par l'étude? Les Trajan, les Marc-Aurele, les Titus en ont toujours fait leurs plus cheres délices.

Je ferai toute ma vie avec le plus profond refpect & la plus vive reconnoiffance, &c.

LETTRE

*De M. d'Alembert à Mad. de St. And**, Religieufe de Mont-Fleuri.*

MADAME,

On vous a impofé des devoirs aufteres, lorfque vous avez embraffé la vie monaftique; mais cette même auftérité n'eft-elle pas rachetée par la paix & la tranquillité de l'ame dont vous pouvez jouir plus aifément que dans le monde? Un jeune époux preffe dans fes bras avec confiance & fans alarmes une époufe adorée; il eft au comble de la félicité.... O malheur! il l'obtient, il la perd en un jour, & fa mort laiffe

dans son cœur déchiré des regrets éternels. Tendre mere, qui contemple aujourd'hui dans une douce extase le fruit de tes longues douleurs, demain peut-être tu le verras passer du berceau dans la tombe. Voyez ce pere affoibli par les ans suivre tristement sa jeune fille, le seul plaisir de ses yeux, le seul appui de sa vieillesse, à ce tombeau qu'il implore en vain pour lui-même.... Hélas ! Madame, ceux qui nous consolent de la vie, en sont aussi les peines !

Je suis avec le plus profond respect, &c.

RÉPONSE

*De Mad. de St. And** à M. d'Alembert.*

MONSIEUR,

VOUS parlez comme un ange ; mais vous ne pensez pas en homme. Les tendres affections ne se sont donc jamais éveillées dans votre cœur ? n'est-ce pas un tourment continuel d'être forcé de résister sans cesse aux impressions de la nature, qui est le plus puissant adversaire qu'on

puiſſe nous oppoſer ? Entretenir des ſentimens ſans les ſatisfaire, pourroit-on inventer de plus affreux ſupplices ? Ce tourment eſt ſi affreux qu'il a donné aux diſciples de Platon l'idée de l'enfer. Qu'il eſt cruel, Monſieur, de ne ſentir autour de ſoi perſonne à qui l'on puiſſe ſouhaiter du fond du cœur tout le bien qu'on veut à ſoi-même, perſonne à qui l'on prenne un tendre intérêt ! L'état d'une femme ainſi iſolée n'eſt-il pas un état déplorable ? Adieu, Monſieur. L'amour maternel impoſe le plus grand des devoirs ; mais il eſt auſſi le plus grand bonheur de la vie.

Je ſuis avec le plus ſincere attachement,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

Sœur de St. AND**.

LETTRE

De M. d'Alembert au Pere Rey, Jésuite, Aumônier des prisonniers de Grenoble.

Mon Révérend Pere,

Que je suis touché des soins généreux que vous donnez à ces victimes infortunées ! Quelle douce jouissance pour une ame aussi noble, aussi sensible que la vôtre, dont les qualités précieuses demeurent trop long-temps cachées sous le voile de la modestie ! pardonnez si j'ose en revéler le secret : lorsque l'éloge est une justice, il ne blesse ni celui qui le donne, ni celui à qui on l'adresse. Vous seriez bien aimable s'il vous prenoit fantaisie de venir passer quelques jours à Bouquéron. Je tâcherois de ravir à votre ame ces étaux de cadavres défigurés que nous voyons toujours à nos portes, & dont se rit le scélérat fataliste. Adieu, Mon Révérend Pere.

Je suis bien sincérement,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

d'Alembert.

LETTRE

De M. D'ALEMBERT *à Mlle. de* DOL ***, *pensionnaire du couvent de Mont-Fleuri.*

MADEMOISELLE,

LORSQU'ON vous parle d'amour, vous plaisantez sans cesse, & avec ce Dieu vous voulez qu'on badine. Petite friponne ! m'avoir tendu les pieges les plus adroits ; m'ouvrir les portes de votre jardin délicieux, & les fermer aussi-tôt pour me laisser l'horreur de la nuit la plus cruelle ! Grand Dieu ! que de gens en vous faisant des protestations d'une amitié désintéressée vous prennent pour une imbécille, & n'ont d'autre but que de vous voler votre affection, & le fruit qu'ils s'en promettent. . . . . . Ah ! l'honnête homme est perdu, s'il juge toujours des autres par son cœur ! L'amitié n'est qu'un nom ! la haine seule est sincere !

RÉPONSE

RÉPONSE

*De Mlle. de Dol*** à M.* D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

EN vérité, une légere affliction vous tourne le cerveau ! oh ! pour cette fois, je n'aurois jamais cru que celui de Jean le Rond eût été aussi peu solide ! Demain matin, vous recevrez de l'ellébore pour le purger. Vous êtes bien fou de me croire entiérement occupée de vous. Je vous respecte, & vous estime, mais je ne saurois vous aimer. Se faire ouvrir les portes d'un jardin, pour se promettre une aventure galante, c'est bien là la conduite d'un novice ! Allez, Monsieur, allez vous faire fesser au temple d'Eleusine : là on vous mettra au nombre des initiés, & vous y serez certainement fêté plus qu'aucun autre. A des procédés aussi flatteurs, vous pourrez vous livrer sans réserve. . . . . *Grand Dieu ! que de gens en vous faisant des protestations d'une amitié désintéressée vous prennent pour un imbécille, & n'ont d'autre but que de vous voler votre affection & le fruit*

qu'ils s'en promettent ! Grand Dieu ! que les gens d'esprit sont sots quelquefois ! Adieu, Monsieur.

Je serai toujours avec le même sourire de l'affection,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

DE DOL***, pensionnaire du couvent de Mont-Fleuri.

LETTRE

*De M. D'ALEMBERT à Mad. de P***, Prieure du couvent de Mont-Fleuri*

MADAME,

QU'IL est digne d'envie le séjour que votre monastere présente à une ame bien née ! Loin du tumulte des cours, tous vos jours sont filés de soie ! Que vous êtes heureuse ! Cette passion qui fait tous les malheurs de la vie, l'amour, vous avez su le bannir de votre cœur ; mon ame qu'il obsede n'est plus aujourd'hui qu'un mélange hideux de ténebres, de précipices, de tempêtes, de ruines, de tombeaux & de fan-

tômes effrayants. Quelquefois, Madame, lorsque j'éprouve ce délire effréné, à peine suis-je en état de rendre ce que je sens. Tantôt enivré de mon bonheur, & tantôt transporté de rage ou plongé dans un désespoir stupide, je ne connois de cette passion terrible que les mouvements dont je suis agité, & ne vois dans l'objet que j'aime que les agréments qui alimentent sans cesse le feu qui me dévore..... Madame, celui qui n'a jamais senti l'amour, n'a jamais senti de peines.

Je suis avec le plus profond respect,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

RÉPONSE

*De Mad. de P*** à M. D'ALEMBERT.*

MONSIEUR,

LA passion qui fait aujourd'hui toutes vos peines fera un jour les délices de votre ame noble & sensible. Ce ne sont que les erreurs momentanées de votre imagination qui vous la rendent redoutable. Votre esprit éclairé & votre

raison lumineuse vous empêcheront de la déifier. Vous n'êtes point au nombre de ces hommes qui, pour la rendre indomptable, mettent en usage tout ce que l'art peut inventer pour augmenter son pouvoir ; les feux dont ils brûlent ne doivent leur existence qu'à la volupté factice dont ils sont enivrés. La nature bienfaisante leur accorde des plaisirs toujours purs : en voulant embellir ses dons, ils défigurent ses traits ; & ce qui n'étoit fait que pour leur bonheur, est devenu par leurs soins le poison le plus dangereux..... Reprenez, Monsieur, cette sérénité que je vois ordinairement peinte sur vôtre front ; vous posséderez dans peu l'objet de votre amour ; nous ne pensons point à engager les parents de mademoiselle de P** (1) à la vouer à la vie monastique ; elle ressemble trop à sa mere, pour la soustraire à l'état qui promet le plus de bonheur.... Cessez de me faire un mérite de la tranquillité d'ame dont je jouis ; je ne sentis jamais vivement les feux de l'amour. Adieu, Monsieur.

Je suis bien sincérement ;

Votre très - humble & très-obéissante servante,

Sœur de P**.

---

(1) On l'avoit promise en mariage à M. d'Alembert.

RÉPONSE

De M. D'ALEMBERT.

MADAME,

DANS quelle ivreſſe inexprimable vous venez de plonger mon ame ! avec quel tranſport je preſſerai dans mes bras cette amante chérie ! Rien n'éteindra jamais les feux que je reſpire & la douce amitié que je lui réſerve. Rien ne ſera comparable à un état qui offre à la fois les plaiſirs des ſens, ceux de la raiſon, & raſſemble tous les agréments de la vie. Je vous dirai toute ma vie, Madame, ce que le divin Pline répétoit ſans ceſſe à la tante de ſon épouſe : « *Nous* » *vous remercions, moi de ce qu'elle eſt ma femme,* » *elle de ce que je ſuis ſon mari, tous deux de ce* » *vous avez uni deux perſonnes faites l'une pour* » *l'autre* (1). »

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT,

Au château de Bouquéron, ce 1 avril 1732.

(1) M. d'Alembert n'eut pas le bonheur de contracter cet hymen. Il devoit épouſer Mlle. de P** le 20 avril 1732. Une mort ſubite l'enleva à ſes parents & à l'amant le plus tendre, la veille de ſon mariage.

LETTRE

De M. D'ALEMBERT *au premier Inquisiteur* (1) *de Madrid.*

MON RÉVÉREND PERE,

LES fureurs des plus noires persécutions sont donc maintenant de votre caractere ? Je n'aurois jamais cru qu'un agneau devînt un jour un tigre altéré de sang. Ministre infame ! c'est le seul nom que vous méritez ! Que la France ne vous revoie jamais dans son sein ! Exercez, exercez sans remords vos lâches cruautés ; elles ne peuvent être que l'appanage d'une ame aussi perfide que la vôtre. Si votre colere est moins destructive encore, c'est que votre pouvoir n'est point aussi étendu que celui du prince fanatique sous lequel vous vivez ; c'est qu'elle ne peut point se donner carriere & se déployer comme la

---

(1) Dom Rovila ou Robilard, échappé du sein d'une famille honnête de Grenoble pour aller remplir en Espagne le plus affreux des ministeres.

ſienne dans l'enceinte de ſa puiſſance. Rendez hommage à la vérité : combien de fois votre colere ronge-t-elle dans la journée les barrieres qui l'enferment & la captivent ?... Mais combien de fois auſſi elle ſe déchire & ſe dévore elle-même ! Lâche miniſtre ! miniſtre infame! je ne ſaurois trop le répéter : marchez, marchez entre le mépris & l'horreur : les coups que vous portez retourneront ſur vous & vous frapperont avec plus de violence encore.

LÂCHE RÉPONSE

De l'Inquiſiteur à M. D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

EST-CE un crime que d'exécuter les volontés de ſon roi ? Dieu l'a dit : obéiſſez même aux tyrans ; c'eſt la loi que je vous impoſe. Si j'ai pris un cœur inſenſible ; ſi je me ſuis fait de la multitude des coupables une apologie pour les plus noirs forfaits ; ſi je tremble devant les regards d'un fanatique à qui je ſuis obligé d'obéir aveuglément : dois-je exercer le moindre repentir pour les crimes qu'il me fait commettre ?

RÉPONSE

De M. D'Alembert.

MON RÉVÉREND PERE,

QUEL moment déſaſtreux pour vous ! le Créateur laſſé de votre réſiſtance, retire enfin ſa main, & vous livre à vous-même. Malheureux ! briſez vos liens ; un crime mene à un autre crime : ceſſez, ceſſez de vous livrer à une cruelle démence, & de vous applaudir de la liberté que vous accorde un fanatique. Inſenſé ! vous ne ſentez pas le danger de cette fatale indépendance ! Fuyez, fuyez cette funeſte cour. Dites-vous à vous-même : où eſt donc cette ſenſibilité, cette tendreſſe de mon jeune cœur ? Hélas ! elle m'abandonne aujourd'hui. Grand Dieu ! frappe, briſe ce cœur dur ; prends pitié de moi ; ſauve-moi de ma fureur : ſi je ſuis coupable, tu ſais pardonner : n'as-tu pas toujours pour moi les entrailles d'un pere ? ne ſuis-je pas ton fils ? ne ſuis-je pas l'ouvrage de tes mains ? Ne le dédaigne pas ; ne le détruis

pas : la vengeance t'eſt pénible . . . . mais plutôt fais pleuvoir autour de moi les traits de ta vengeance. Combien de crimes j'ai voulu ! combien de fois j'ai étouffé ton ſouvenir dans mon cœur! combien de fois j'ai foulé ſous mes pieds ta loi ſacrée ! Grand Dieu ! tu le ſais . . . . & je vis encore ! Tu l'as vu , & tu es reſté paiſible ; ton bras impatient s'étendoit pour me frapper , & tu l'as retenu ! Lance aujourd'hui ſur l'être le plus vil & le plus mépriſable toutes tes foudres vengereſſes (1).

D'ALEMBERT.

---

(1) Le moine fut inſenſible à cette lettre. Il vécut dans le crime luſqu'à l'âge de quatre - vingts ans, après avoir fait mourir cruellement dans les noirs cachots de l'inquiſition plus de deux mille étrangers.

LETTRE

De M. D'ALEMBERT *à Mad. de* TRI***.

MADAME,

QUE votre modeſtie tient de vertus dans l'ombre ! tant il eſt vrai de dire que la gloire des femmes eſt de faire peu parler d'elles ! Bien dif-

férentes des hommes, qui jouent à visage découvert tous les rôles que les passions leur distribuent sur le grand théâtre du monde, elles ne paroissent sur la scene que lorsque des circonstances particulieres les y amenent, & alors on les voit briller & remplir les plus grands rôles avec autant de dignité que les hommes les plus renommés. Et quel est en effet le genre de mérite, Madame, par lequel les femmes ne se soient pas distinguées ? Les belles-lettres réclament comme leur ornement un grand nombre d'entre elles, dont elles ont consacré le nom à l'immortalité. La premiere couronne académique n'a-t-elle pas été décernée à Mlle. Scudery ? N'avons-nous pas vu briller dès le neuvieme siecle une Dodane, duchesse de Septimanie ? Les noms de Gournay, Desroches, Barbier, le Marchand, Saintonge, Daunoy, la Suze, de Murat, la Sabliere, Lambert, Villedieu, Dacier, Deshoulieres, Sévigné, &c. peuvent bien figurer avec les plus illustes des nôtres. Il n'est qu'un méchant qui puisse dire que les femmes ont dégénéré. Les plus hautes places n'ont-elles pas été remplies par les femmes ? On a vu la comtesse de Goesbriand s'acquitter d'une ambassade extraordinaire avec toute la grandeur qu'exige un tel caractere. Les plus grandes affaires même

ne ſont point au deſſus de certaines femmes ; les Pulchérie, les Sophie, les Athénaïs, les Amalaſonte, les Irene, les Marguerite Valdemar, les Blanche de Caſtille, & nombre d'autres princeſſes ont poſſédé la ſcience du gouvernement au plus haut degré ; & Catherine de Foix, femme de Jean d'Albret, roi de Navarre, ſentoit bien ſa ſupériorité, lorſqu'elle diſoit à ſon mari dépoſſédé par Ferdinand : « Dom Jean, » ſi nous étions nés, vous Catherine, & moi » Jean, nous n'aurions jamais perdu la Na» varre. » Parmi les éloges que vous recevez tous les jours, Madame, il n'en eſt point de plus pur & de plus ſincere que le mien ; & je le dirai toute ma vie : votre vertu aime autant à ſe cacher que nos vices aiment à paroître.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
D'ALEMBERT.

Bouquéron, ce 18 juin 1743.

RÉPONSE

De Mad. de TRI*** , *à M.* D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

VOUS faites l'apologie de toutes nos vertus, & vous taiſez tous nos vices. Vous ne me dites rien du triomphe de la pudeur qui n'eſt pas toujours le dernier ſacrifice que nous ayons à faire. L'abſence de cette vertu fait diſparoître toutes les autres, qui ſont ſes compagnes inſéparables. Monſieur, lorſqu'une fois nous avons renoncé à cette retenue qui eſt le premier mérite de notre ſexe, il n'eſt point d'excès dont nous ne devenions capables. Une femme ſans pudeur troublera un état comme une ſociété particuliere. Ce furent des femmes de ce caractere qui attiſerent les feux de la fronde ; & la France ſe reſſouvient encore avec douleur des honteuſes intrigues & des attentats d'une Iſabelle de Baviere. . . . .

. . . .

. . . .

Devrions-nous oſer déclamer contre la fauſſeté

& la noirceur des hommes ? N'eſt-ce pas à nous-mêmes que nous devons imputer les pieges qu'ils nous tendent ? Il eſt ſans doute des hommes faux & trompeurs que la vanité attache à la ſuite des femmes ; mais il n'eſt pas difficile de les reconnoître ; les viles adorations & les complaiſances outrées par leſquelles ils cherchent à plaire, ſuffiſent pour les rendre ſuſpects, & nous porter à nous méfier de leurs hommages. Monſieur, ſi notre ſexe brille de quelques vertus, il a bien des défauts ; & notre foibleſſe que nous attribuons à notre ſenſibilité, eſt digne de toute notre pitié.

Je ſuis bien ſincérement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante,

DE TRI***.

Grenoble, ce 21 juin 1743.

RÉPONSE

De M. d'Alembert à Mad. de Tri ***.

MADAME,

VOUS outrez les caracteres. On ne voit qu'un très-petit nombre de femmes se dépouiller d'une modestie qui semble née avec elles : ce n'est même que par des chûtes répétées que quelques-unes viennent à bout de détruire en elles ce précieux instinct. Celles-là, Madame, ne méritent plus d'être comptées parmi le sexe ; elles en ont abjuré toutes les vertus, & disputent d'impudence avec les plus effrontés du nôtre.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
D'ALEMBERT.

Bouquéron, ce 24 juin 1743.

LETTRE

*De M. D'ALEMBERT à Mad. la Marquise de CHATEL***.*

MADAME,

LE premier mouvement que nous sentons pour une personne vertueuse, fait que nous lui souhaitons du bien ; mais son impression n'est pas encore assez forte pour nous faire partager ses maux ; & il faut presque toujours deux passions pour nous convaincre d'un tendre amour, la joie de voir l'objet aimé, & la douleur de ne le voir plus. Mais l'amitié d'un jeune fat, faux bel esprit, est aussi foible que le roseau ; il ne peut estimer personne, parce qu'il croit devoir à son propre mérite tout l'encens de son esprit : c'est la cruelle alternative dans laquelle je me trouve aujourd'hui. M. le marquis d'A** m'accorde la sienne ; mais il m'en fait trop sentir le prix. Il est toujours prêt à abuser du mauvais état de ma fortune & des connoissances littéraires qu'il me voit acquérir. Cette persuasion ne produit en lui que de secretes jalousies

& d'inutiles confuſions. Toutes les preuves d'amitié qu'il me donne ne tendent qu'à trouver dans ma tendreſſe la dupe de ſa vanité. Madame, il eſt bien malheureux d'être forcé d'invoquer une ame étroite & puſillanime. Oui, déſormais quand je demanderai un ami, je veux un homme dont la vie me devienne ſi chere, que je ſois toujours prêt d'expoſer la mienne pour la conſerver généreuſement; je veux un homme dont l'exil me banniſſe auſſi bien que lui, qui puiſſe diſpoſer de moi comme d'un bien qui lui eſt propre, qui faſſe avec moi communauté de fortune auſſi bien que de ſentiment, & qui croie m'obliger extrêmement lorſqu'il me fera partager les diſgraces de ſa faute ou de ſon malheur : à ces titres ſeuls je veux un ami, ou je préfere mener la vie du plus ſimple anachorete.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
D'ALEMBERT.

Bouquéron, ce 3 juillet 1743.

RÉPONSE

De Mad. la Marquise de CHAT***
à M. D'ALEMBERT.

MONSIEUR,

IL eſt bien fâcheux pour vous qu'une tendre liaiſon vous uniſſe à un petit-maître ! . . .

. . . .

L'équité de l'eſprit eſt un des plus ſolides fondements que la belle union puiſſe avoir ; c'eſt ce qui rend les jeunes gens incapables de ſe lier ; ils ont d'ordinaire des paſſions qui rompent toutes les meſures de l'amitié ; & n'ayant ſelon leur différent caractère qu'une fineſſe mal réglée ou un véritable emportement, ils craignent les conſeils d'un ami qui voudroit combattre leur caprice & ſe piqueroit de ſincérité. Ce qui éloigne le jeune marquis d'A*** de la belle & ſolide amitié, c'eſt qu'il eſt ennemi de la ſeule idée de la vertu. Ce nom lui donne autant d'horreur qu'il eſt flatté par ſon contraire ;

& ne prenant sa sévérité que pour un appanage du retour, il croit se faire tort d'être sage & de donner moins aux sens qu'à la raison. Fuyez, Monsieur, fuyez ce jeune fat; il pourroit même vous engager dans ses passions criminelles : s'il vous en demande votre conseil, c'est comme d'une chose résolue pour être applaudi, & non pas pour être éclairé. Voilà la base de son caractere. Il ne veut pas concevoir qu'on ne le puisse mieux obliger qu'en ne flattant pas ses inclinations, & ne pouvant séduire ses amis par ces foibles amusements dont il a été séduit lui-même; il aime mieux conserver par caprice le déréglement de ses passions, que de renoncer par tendresse à la liberté de faillir. Que de prudence il vous faudra pour éviter tous ces écueils !

Je suis avec la plus vive sincérité,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissante servante
DE CHAT***.

Grenoble, ce 6 juillet 1743.

LETTRE

*De M. d'Alembert au Marquis de P***.*

MONSIEUR,

VOTRE parallele de l'amour & de l'amitié eſt frappant (1) : vous voudrez bien qu'à mon tour je faſſe quelques réflexions que je deſirerois être auſſi juſtes que les vôtres. . . . . .

. . . .

Monſieur, l'amour étant fondé ſur le deſir de ſa propre joie, & l'amitié n'ayant pour objet que le plaiſir de ce qu'on aime, l'on voit aux amants & aux amis dans les viciſſitudes de la fortune des ménagements bien oppoſés. L'amant qui veut forcer le cœur de ſa maîtreſſe à expliquer ſes ſentiments ou à les peindre ſur ſon viſage, lui donne avis de tous ſes malheurs, & par la part qu'il lui voit prendre dans ſes diſgraces, il croit reconnoître aiſément qu'elle en a pris dans ſon amour. Ainſi l'épanchement qu'il lui en fait, réfléchit toujours ſur lui-même, & cela ſe peut bien moins appeller confidence que

(1) M. de P** l'avoit envoyé à M. d'Alembert quelques jours avant ſa mort.

l'art de découvrir un ſecret ; il cache au contraire avec ſoin toute la proſpérité de ſes affaires, de peur qu'on ne donne à ſon bonheur ce qu'il veut devoir à ſon mérite ; & quand la perſonne qu'il aimeroit ne ſeroit pas intéreſſée, la crainte qu'il auroit de prendre le change dans les paſſions de ſon cœur, corromproit toute la douceur des avances, & fortifieroit beaucoup plus ſes ſoupçons que les faveurs les plus honnêtes & les plus déſintéreſſées ne pourroient charmer ſon amour. La conduite d'un vrai ami doit être toute différente ; il doit avec empreſſement communiquer à ſon ami tous les ſujets qu'il a de joie, & trouver beaucoup plus de plaiſir dans le partage qu'il en fera, que dans la réſerve qu'il en auroit faite s'il avoit manqué de liaiſon. Lorſqu'au contraire il eſt mal-traité des caprices de la fortune, il doit ménager un épanchement qui feroit beaucoup plus d'impreſſion ſur le cœur d'un fidele ami, que le malheur le plus cruel n'en eût pu faire ſur le ſien.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

D'ALEMBERT.

ENVOI

Au Roi de Prusse.

SIRE,

TOUTES les passions rendent injuste, même le zele pour la justice quand il est inexorable. La clémence, cette mere des vertus, quand elle n'est pas innée dans un monarque, doit toujours être au moins une politique dont il faut qu'il se serve pour gagner l'affection des peuples. . . . .

. . . .

A force de vouloir tout découvrir & tout punir, on convertit les simples soupçons en peuve, & l'on se met en danger de punir l'innocent. Aussi VOTRE MAJESTÉ se contente-t-elle de ce qui est évident & ne va jamais au-delà. Le desir de déterrer les crimes & de donner des preuves de sévérité, forme des préjugés & ne convient point à un prince équitable & humain qui ne se porte au châtiment qu'à regret, & qui souhaiteroit de n'y être jamais forcé : c'est pour cette raison qu'on ne vous voit point affecter d'employer toute votre autorité, où celle des loix suffit.

ENVOI

A l'Impératrice de Russie.

MADAME,

QUELLES délices m'offre le gouvernement françois ! l'intégrité de ses juges tire toute sa force & sa vigueur du zele de la justice : sans ce zele un juge pourra bien faire son devoir, mais il le fera mollement : il voit l'iniquité sans en être ému ; il dit ce qu'il faut, mais sans lui donner le poids & la force que mérite la vérité ; mais lorsqu'il a du zele & de l'ardeur pour la justice, il est attentif à tout ce qui peut la faire connoître ; il emploie tout ce qui peut la défendre ; il s'afflige amérement quand elle est abandonnée. Du zele résulte la fermeté ; car le zele est un amour ardent, & l'amour a du courage à proportion de son ardeur. Il affermit le cœur où il domine, contre les sollicitations, les insinuations, les espérances, les craintes, les menaces, les dangers, les dernieres extrémités : il résiste au torrent & au mauvais exemple ; il ne s'occupe point des in-

TAYLOR INST. OXFORD

convénients, mais de ſon obligation ; il eſt reſpectueux, mais invincible. Tels ſont les caracteres admirables qui ont frappé d'étonnement l'Europe dans les dernieres diſgraces des parlements de la France : en périſſant, ils ſe ſont couverts d'une gloire immortelle, qui paſſera ſans altération à la poſtérité la plus reculée. .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Ames foibles & puſillanimes ! le moindre intérêt découvre le fond de vôtre cœur, les moindres périls vous alarment, l'amour de la juſtice diſparoît de vos cœurs, parce qu'il eſt étouffé par un autre amour plus dominant, celui de votre intérêt perſonnel ! & il en ſera toujours ainſi, juſqu'à ce que le cœur n'obéiſſe qu'à un ſeul maître, & que l'amour-propre ſoit pleinement ſoumis à celui de la juſtice. . . . .

Ecoutez la voix de ce monarque auguſte. Si vous aviez à braver les menaces & les craintes d'un deſpote, vous devriez détourner les coups redoublés d'un tonnerre foudroyant : mais ſa juſtice, ſa bonté & ſa clémence furent toujours ſon appanage. . . . Etouffez, pour jamais tout intérêt perſonnel. Sans ces heureuſes diſpo-

ſitions, les ſervices que vous rendrez à l'état ſeront peu importants, & auront tous le caractere des actions les plus lâches, & l'empreinte du mépris le plus ſouverain pour les loix.

ENVOI

A *Gustave*, *Roi de Suede*.

SIRE,

De quel ſentiment de reſpect & d'admiration je fus ſaiſi quand jentendis VOTRE MAJESTÉ prononcer cet arrêt plein de juſtice & d'équité :

« Magiſtrats, pour qui ma bonté ſera toujours » ſans réſerve, c'eſt une fidélité à toute épreuve » que j'exige de vous ; vous ne devez écouter » que votre devoir, & ne connoître auſſi que » votre maître ; vous ne recevrez jamais rien ni » d'un étranger, ni même d'aucun prince qui » n'a pas la conduite de l'état ; vous ſerez eſſen- » tiellement ennemi de toutes les factions & » de tous les partis qui ſe forment contre le » gouvernement ; vous ne ſerez ébloui par au- » cun prétexte du bien public ; vous ne ſerez

» tenté par aucune eſpérance de réforme ; au-
» cune diſgrace ne ſera capable d'affoiblir votre
» inviolable attachement pour moi. Le devoir
» & la conſcience vous en font un principe, &
» non l'intérêt, & dans des temps difficiles,
» vous ſerez prêt à tout quitter, à tout ſacrifier,
» à tout perdre pour un prince qui vous auroit
» peu ménagés, & qui n'auroit pas rendu juſtice
» à votre mérite. C'eſt là la fidélité inviolable
» que j'exige de vous. »

En effet, SIRE, cet amour unique de la juſtice ſe manifeſte par l'amour du bien public, qui eſt la grande qualité d'un magiſtrat, & qui eſt fondé ſur le déſintéreſſement ; car dès qu'on tient à quelque intérêt particulier, on eſt incapable de ſoutenir comme il faut l'intérêt public ; & l'on meſure de telle ſorte tout ce qu'on dit & tout ce qu'on fait, qu'on penſe plus à ſoi qu'au bien commun. On ne doit rien attendre de grand ni de généreux d'un homme de ce caractere. Il a toujours quelque ſecrete vue dont il eſt le centre & la fin : l'état n'eſt que le prétexte, & le peuple n'eſt que le voile qui cache ſes deſſeins.

ENVOI SUBLIME (1)

A l'Impératrice de Russie.

MADAME,

IL est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entiere doit aujourd'hui l'espece de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asyle à ses détracteurs, aprés l'avoir si cruellement & si vainement persécuté. L'empire romain y trouva les ressources qu'il n'avoit plus dans ses forces ; ses missions lui valoient mieux que des victoires ; il envoyoit des évêques réparer les fautes de ses généraux, & triomphoit par ses prêtres quand ses soldats étoient battus. C'est ainsi que les Francs, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, & mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'empire après l'avoir subjugué, & reçurent du moins en apparence, avec la loi de l'évangile, celle

(1) Ce chef-d'œuvre qui décele l'ame la plus noble a été le dernier que d'Alembert ait mis au jour.

du prince qui la leur faisoit annoncer. . .

. . . .

. . . .

. . . .

Quelques prétendus esprits forts disent que le christianisme est gênant : c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisible, ajoutent-ils : c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société ; ses devoirs excluent ceux du citoyen : c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les obligations de son état. Il favorise le despotisme & l'autorité arbitraire des princes : c'est méconnoître son esprit, puisqu'il déclare dans les termes les plus énergiques, que les souverains seront jugés au tribunal de Dieu plus sévérement que les autres hommes, & qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils ont joui sur la terre. La foi qu'exige encore le christianisme, contredit & humilie la raison : c'est insulter à l'expérience & à la raison même, que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante & toujours inquiete quand elle est abandonnée à elle-même. Que deviendroit donc le monde, Madame ? Que devien-

droient ceux qui l'habitent, si par la douceur de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucissoit dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, & plus encore aux gens de bien ? C'est sur-tout dans l'inégalité des conditions, dans la disproportion des fortunes, dans l'inexacte distribution des honneurs & des récompenses, que cette religion fait connoître la douceur de son empire & la sagesse de ses loix, qui temperent & réparent, autant qu'il est possible, les adversités humaines. Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien de la subordination, de la dépendance, de la fatigue ; comme la corruption de l'humanité répand sur le général & sur les particuliers des afflictions, des peines, des travaux, des oppressions, des injustices ; quel homme pourroit se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature, sans une lumiere qui lui apprend à supporter les amertumes de son sort, sans un contre-poids qui réprimât les soulévements d'une sensibilité trop souvent juste, sans une loi de soumission qui lui fit accepter, par des vues sur-humaines, tout ce qui peut blesser son esprit & révolter son cœur ? Le mal du chrétien n'est, aux yeux

de sa foi, qu'un mal passager ; & toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, un motif d'injustice & d'iniquité. Par la religion seule les maux cessent d'être ce qu'ils sont ; par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience & de ses devoirs ; par elle seule, l'homme élevé au dessus de lui-même, se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitements, à la persécution, à l'iniquité pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur & de paix au dessus de tous les revers. (Quelle sagacité dans ces réflexions ! quelle rapidité dans la narration ! quelle étendue & quelle profondeur dans les vues ! que la religion est respectable, lumineuse & consolante sous un tel pinceau !)

On aura une idée de M. d'Alembert, en lisant ici son portrait par M. l'abbé Sabatier : il est vrai à certains égards. « On nous a reproché, dit ce critique éclairé, d'avoir traité avec trop d'indulgence les *Mêlanges de littérature* de M. d'Alembert ; de n'avoir pas assez insisté sur les défauts de sa métaphysique, souvent obscure, imperceptible, entortillée ; sur les iné-

galités de ſon ſtyle, tantôt foible, tantôt plein de morgue, & preſque toujours froid & bourgeois; de n'avoir pas mis ſous les yeux du lecteur le contraſte qui réſulte de la médiocrité de ſes productions, & du ton de mépris qu'il affecte, dans toutes les occaſions, pour ce qu'il appelle le *bas peuple* des poëtes, des orateurs, des hiſtoriens. C'eſt à ces critiques à développer leurs ſentiments ſur cet écrivain. Pour nous, en perſiſtant à dire qu'on le regarde comme un des plus habiles géometres parmi ceux qui n'ont pas eu le génie de l'invention, nous avouerons de bonne foi que nous avons eu tort de le placer parmi nos bons littérateurs. » (Cette derniere réflexion eſt un peu haſardée, & ne fait pas honneur à la juſteſſe & à la fineſſe de tact que poſſede ordinairement M. l'abbé Sabatier.)

« M. d'Alembert, continue ce critique, a cependant joui, ſous ce dernier titre, d'une grande réputation, qu'il paroît conſerver encore dans les provinces & dans quelques pays ſeptentrionaux. Mais ne doit-on pas convenir qu'il a trop abuſé de cette réputation, en voulant établir dans les lettres certains paradoxes qui tendent à dénaturer les genres, & que l'eſprit géométrique, ſi nous entendons par ce mot la

justesse des idées, auroit dû être le premier à réprouver? Les sentiments de M. d'Alembert sur la poésie, par exemple, ne sont nullement d'accord avec les principes fondamentaux & consacrés par l'aveu de tout le monde. En exigeant des vers renforcés de pensées ; en préférant dans les vers, les pensées à tout autre mérite, n'est-ce pas en bannir ce qui en fait l'agrément & la vie, l'imagination? Assujettir les fictions, les images, la hardiesse, les écarts de la poésie au ton lourd & pénible de la vérité, c'est ôter à l'esprit humain ces charmes séducteurs qui l'attachent, le captivent & lui font goûter le vrai qu'ils ont embelli. Ce n'est pas que la poésie ne puisse & ne doive accorder son langage avec celui de la raison ; mais la gêne du raisonnement & des preuves énerve son activité, & fait avorter les traits de lumiere & de sentiment propres à frapper & à convaincre plus vivement que toutes les pensées, les sentences ou les démonstrations géométriques.

« Pourquoi donc cet écrivain n'a-t-il pas respecté ce que tant d'autres géometres avoient respecté avant lui? Libres de s'exercer dans la sphere des combinaisons, ils ne se sont point élancés dans le monde poétique où ils auroient

paru étrangers ; ils se sont bornés aux plaines arides & immenses du calcul, sans songer à venir ravager les campagnes fertiles qu'arrose le Permesse.

» D'ailleurs, ne seroit-il pas facile de prouver, par des exemples, à l'auteur des *Mélanges*, que des vers aussi *pensés* qu'il le desire, ne pourroient être que des vers détestables ? Ceux de *la Motte Houdart*, les plus pleins de pensées, sont précisément ceux qu'on lit avec le moins de plaisir ; les vers de *St. Evremont* ne sont pas supportables, quoiqu'ils fourmillent de pensées (ce jugement est un peu téméraire) ; tandis qu'un seul trait, un seul tour, une seule image échappée au génie poétique, attache l'esprit, échauffe le cœur & y laisse des impressions profondes.

» La poésie a toujours été regardée comme une imitation de la nature, non comme une science de raisonnement : elle est l'art de peindre, non l'art d'enfiler des pensées. Tous les auteurs qui en ont traité, depuis *Aristote* jusqu'à *Despréaux*, en ont cette idée, *ut pictura poesis erit*. C'est là ce qui forme son essence ; c'est là le but qu'elle se propose ; c'est là ce qui la rend si agréable, si intéressante, & ce qui a de tout temps établi son empire sur les ames sensibles.

» Les

» Les philosophes eux-mêmes ont si bien reconnu sa puissance à cet égard, qu'ils n'ont pas dédaigné d'en emprunter la parure, toutes les fois que leurs talents naturels leur ont permis d'en faire usage. *Pithagore*, *Seneque*, *Mallebranche*, aussi heureusement pourvus des dons de l'imagination, que de la pénétration philosophique, n'ont fait goûter leurs systêmes, leurs maximes, leurs raisonnements, qu'en les assaisonnant des graces que la poésie pouvoit leur prêter. Quand nous disons *poésie*, nous ne prétendons pas la réduire à la simple versification; on sait en particulier que *Mallebranche* n'a fait que deux vers en sa vie, qui l'ont même rendu ridicule; nous parlons de cette poésie, qui, bien loin d'être ennemie de la prose, en est l'ame & l'ornement. L'immortel *Fénélon* n'a pas eu besoin de s'assujettir aux regles de la mesure & de la rime pour être poëte, & ce n'est que parce qu'il est poëte qu'il se fait lire avec intérêt, & que tout ce qu'il dit s'insinue profondément dans le cœur. S'il se fût borné à accumuler des pensées & des vérités dans son *Télémaque*, il n'auroit pas trouvé des lecteurs, sur-tout s'il eût écrit en vers.

» M. d'*Alembert*, par un retour de réflexion,

a ſans doute rétracté intérieurement cette aſſertion anti-poétique.

» Il auroit pu en faire autant à l'égard de ſes principes ſur l'éloquence, qui ſont à peu près les mêmes que ſes principes ſur la poéſie, & qu'on peut réfuter par les mêmes réponſes.

» On trouve encore dans les mêlanges du même écrivain, différents morceaux traduits de *Tacite*. Il faut convenir qu'on doit peu louer ſa modeſtie d'avoir redouté la traduction de l'ouvrage entier. Quoique ces morceaux aient leur mérite, à l'inexactitude près, on ne trouvera pas étrange qu'on leur préfere la traduction de M. l'abbé de la *Bleterie*, qui a paru depuis, & ſur-tout celle de feu M. de la *Beaumelle*, que nous connoiſſons par quelques fragments, & dont nous nous flattons que le public jugera auſſi favorablement que nous.

» Nous penſons que perſonne n'attribuera à un abus de critique le jugement que nous portons ſur ce qui nous paroît repréhenſible dans les ouvrages de M. d'Alembert. Il ne s'agit ici que de productions littéraires qui ſemblent être le fruit de ſes délaſſements, & ſur leſquelles il n'a pas fondé ſans doute ſa réputation.

» Il paroît, ſur-tout dans ſon *Abus de*

la critique en matiere de Religion, qu'il s'attache plus aux raisons, qu'aux graces du style. Cet ouvrage, composé dans le dessein de justifier les philosophes du reproche d'incrédulité, n'offre ni plan, ni suite, ni liaison ; mais en revanche on doit rendre justice à la dextérité avec laquelle l'auteur traite ce sujet épineux. Plein de souplesse & de modération, il présente ses pensées dans un jour ménagé, qui écarte de lui le blâme de l'excès, autant que le soupçon d'un zele trop vif. Il seroit à souhaiter que le résultat de cet ouvrage fût un peu plus décidé, qu'il y eût moins d'ambiguité dans l'ensemble, & que la maniere de procéder de l'apologiste ne rappellât pas si souvent ce vers de *Virgile* :

Et fugit ad salices & se cupit ante videri.

» Il semble que la philosophie auroit dû être plus franche, sur-tout quand elle a sa source dans une ame aussi philosophique que celle de M. d'*Alembert*.

» On ne doit cependant pas condamner cette réserve : il auroit pu faire comme beaucoup d'autres philosophes, ses subalternes, ne garder aucune mesure, déclamer à outrance, insulter sans égard, prodiguer les épithetes dures, trai-

ter de ſtyle de laquais les écrits anti-philoſophiques, qualifier de libelles les ouvrages où l'on venge l'honneur outragé de quelques gens de lettres, &c. &c. &c. Mais ce perſonnage eût été indigne de lui, & contraire aux intérêts de la philoſophie, qui ſe fait gloire d'un pareil ſoutien. Les chefs d'une ſociété quelconque ne doivent pas ſe compromettre légérement; il eſt de la dignité de leur prééminence de ſe maintenir irrépréhenſibles. Un commandant de troupes conſerve ſon ſang froid, & laiſſe la témérité au ſoldat. Monſieur d'*Alembert* trouvoit cet heureux tempérament dans ſon caractere autant que dans ſa politique, & il reſpectoit trop le public, pour ne pas ſe faire un devoir de donner du poids à ſon zele, par ſa prudence.

» Après avoir oſé éclipſer quelques rayons de ſa gloire, nous nous livrons avec plaiſir aux juſtes éloges qu'il mérite par d'autres productions.

» Son *Eſſai ſur les gens de lettres* eſt un aſſemblage de ſagacité, d'élévation, d'une noble indépendance, qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur du monde littéraire, que chaque homme de lettres pût réduire en pratique. Nous ne rougirions plus alors de voir ſubſiſter parmi

nous ces rivalités malignes, ces basses jalousies ; ces cabales iniques, qui avilissent les talents & révoltent l'honnêteté ; on verroit s'anéantir l'esprit particulier, qui n'admet que ce qu'il approuve, qui n'approuve que ce qui le flatte ; chaque littérateur trouveroit des amis dans les compagnons de sa carriere, & le génie indigent n'auroit pas besoin de chercher des protecteurs en rampant ; on proscriroit sur-tout ces bureaux d'esprit où l'on anathématise les meilleurs ouvrages, quoiqu'on ne puisse s'en dissimuler le mérite ; où l'on encense la médiocrité, parce qu'elle est en état de protéger ou de nuire ; où l'on n'admet tant d'adorateurs stupides, que pour en faire des écho, dont la voix ira d'oreille en oreille déifier tous les membres du tyrannique sénat, & promulguer ses intrépides arrêts : nous aurions la douce joie de voir couler le lait & le miel à côté de l'hypocrene, de pouvoir cueillir les fruits du sacré vallon, sans redouter ceux de la discorde ; de dormir sur le Parnasse, sans craindre des réveils fâcheux ; nous verrions renaître en un mot l'âge d'or de la poésie, & le monde savant retraceroit le modele de cette république, dont M. d'*Alembert* auroit été le *Platon*.

» Mais hélas ! la destinée de ce littérateur

philosophe étoit de proposer des félicités qui ne se réalisent pas. Rien n'étoit plus fait pour produire un excellent ouvrage que son discours pour servir de *prospectus* à l'encyclopédie. Si la profondeur des vues, l'intelligence du plan, l'ordonnance des distributions, l'exposition des matieres, l'exactitude des regles, la vigueur des pensées, l'heureuse aisance des tours, la noblesse du style, eussent été capables d'animer les exécuteurs de ce grand dessein, comme tous ces traits réunis ont réussi à attirer les suffrages & les souscriptions ; toute l'Europe seroit en possession du trésor des sciences qu'elle attendoit, & M. d'*Alembert* n'auroit pas eu la douleur d'avoir contribué, par un bel ouvrage, à faire naître de fausses espérances. . . . »

Lorsque M. l'abbé Sabatier dit à M. d'Alembert, *que sa philosophie devroit être plus franche, puisqu'elle a sa source dans une ame vraiment philosophique*, le reproche est légitime. Tout le monde connoît les poésies de M. *Desmahis* ; elles sont pleines de naturel, de délicatesse, de vivacité, de douceur, d'images & d'agréments, & nous ne pouvons que regretter que ce digne éleve des neuf fœurs n'ait pas joui d'une plus longue vie (1). A peine son épître

(1) Il naquit à Sully sur Loire en 1722, & mourut en 1761.

à Mad. de *Marville* fut-elle achevée, que le poëte qui respectoit les lettres, s'empressa de l'envoyer à monsieur d'Alembert, & la voici. (M. Desmahis y fait un aveu de ce qu'il a été, de ce qu'il étoit, & de ce qu'il desiroit être.)

Mais c'est peu de prêter à ma philosophie
Ce tendre, ce touchant que le cœur déifie :
Il est d'autres devoirs, des décrets adorés,
Plus d'une chaîne qui nous lie,
Et des engagements sacrés.
Nous naissons tous sujets d'une double puissance ;
Chaque peuple a son culte, & chaque état ses loix :
Malgré l'audace impie & l'aveugle licence,
Respectons les autels, obéissons aux loix,
Toujours vertueux par systême,
Coupable trop souvent, mais par fragilité,
Du moins, lorsque d'*Aaron* j'entends la voix suprême,
Fidele Israélite, & m'oubliant moi-même,
De ma folle raison j'abaisse la fierté,
Et laisse captiver devant un diadême
Mon impuissante liberté.
Cependant, ennemi du cruel fanatisme,
Secrétement blessé d'un trop grand despotisme,
Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers.
Telle est mon ame toute entière,
Et telle sera la matiere
De mes écrits & de mes vers.

Dira-t-on que ce morceau de poésie ne respire pas le langage de la philosophie la plus

pure ? M. Desmahis n'eût-il fait que cette épître, ce seroit plus qu'il n'en faudroit pour consacrer son nom à l'amour, au respect, autant qu'à l'immortalité. Mais pour un envoi aussi flatteur dont les princes les plus vertueux auroient été honorés, quelle fut la réponse du géometre qui préconise si hautement la vertu ? Il est impossible de prononcer en ce moment le nom de M. d'Alembert sans être révolté. L'envie est de toutes les passions la plus difforme & la plus déteſtable, elle dirigea sa plume. . . . . Voici sa réponse à M. *Desmahis.*

MONSIEUR,

« JE vous aurois lu avec le plus vif intérêt,
» si je vous avois trouvé tout entier dans le
» miroir de la vertu que vous offrez à mes
» yeux : laissez ces sentiments vraiment philo-
» sophiques à ceux qui le sont eux-mêmes.
» Je n'aime à entendre une telle apologie que
» de la bouche d'un homme réellement ver-
» tueux. Cherchez, autant qu'il vous plaira,
» à justifier par vos écrits la corruption de
» votre cœur ; la meilleure justification est une
» conduite saine, ouverte à tous les hommes.

» Vous vous déguifez pour vous rendre plus
» vifible. Mon langage va vous paroître un peu
» hardi, Monfieur : à Dieu ne plaife cepen-
» dant que je veuille cenfurer ici votre piété
» intérieure ; j'en refpecte le motif, mais j'en
» blâme l'effet. »

Adieu, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.
D'ALEMBERT.

J'ai de la peine à me perfuader que ce trait foit parti des mains de M. d'Alembert. On pourroit le lui pardonner s'il avoit lancé contre ces écrivains dont les fyftêmes ne renferment qu'un enchaînement de contradictions révoltantes, où la nature fe ment à elle-même à chaque page ; un chaos de raifonnements abfurdes, un renverfement général de toutes les inftitutions, ou un monftrueux affemblage d'inconféquences & d'atrocités. On pourroit pardonner à M. d'Alembert, s'il l'avoit lancé contre ces frénétiques dont les organes font entiérement dépravés ; contre ces hommes ineptes qui ofent s'ériger en précepteurs du genre humain ; contre ces prétendus judicieux obfervateurs, qui fe vantent de remonter à la fource des chofes, &

ne s'apperçoivent pas qu'ils la troublent, l'empoisonnent, & n'en font découler que des torrents d'erreurs, de vices & de crimes : on pourroit enfin pardonner à M. d'Alembert, s'il avoit lancé le trait contre *Boulanger*, dont les ouvrages sont remplis d'extravagances, de blasphêmes, d'imprécations & de raisonnements aussi absurdes que rebutants; ou contre *la Métrie*, dont les productions l'auroient conduit sur l'échafaud, sans une prompte fuite, qui le déroba aux perquisitions des magistrats Hollandois.

Mais comment sa plume a-t-elle pu sévir contre un philosophe dont les sentiments ont toujours répondu du bon usage de ses talents ? Car on sait que M. Desmahis, quoique éleve de M. de Voltaire, respecta toujours la religion, les mœurs, les lettres & les loix; & que dans toutes ses productions il parut plus jaloux des qualités du cœur que des talents de l'esprit. Quelque vapeur noire dominoit alors le cerveau de M. d'Alembert. Il a eu un moment d'erreur. Quel est l'homme qui en est exempt ? Plaignons la sienne en la combattant.

Nous n'avons point prétendu affoiblir par la copie de cette lettre le mérite littéraire de M. d'Alembert. L'équité, qui dirigea ses jugements

ſur les écrivains qui ont contribué à la perfection des ſciences, eſt digne d'un philoſophe impartial : voici un trait qui juſtifie ce que nous avançons. Le patriarche de Ferney, dans un libelle intitulé, *Défenſe de mon Oncle*, a vomi un torrent d'injures contre M. Larcher, littérateur plus verſé que lui dans l'hiſtoire des anciens peuples, & dans la connoiſſance des bons auteurs grecs & latins. M. d'Alembert outré des *tudieu !* des *tout-doux !* des *ventre-ſaint-gris !* des menſonges, des traits de mauvaiſe foi que le génie de l'auteur de *Zaïre* n'avoit pas craint d'employer, ſe tranſporta à *Ferney*, avec M. *Larcher*, pour appaiſer la bile du Patriarche.

Arrivés au domicile de M. de Voltaire : Vous venez ſans doute, Meſſieurs, dit-il aux deux députés, pour rendre hommage à mes lumieres & à mes talents ? Eſt-ce par haſard de la part de quelque puiſſance que vous venez ? C'eſt de la part du monde ſavant, répondent M. d'Alembert & M. Larcher. L'hommage du monde ſavant vaut bien celui d'un prince, reprit modeſtement M. de *Voltaire*. Oui, ſans doute, continuent les députés ; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Le monde ſavant, ajoutent-ils, eſt fort étonné que vous uſurpiez ſes droits,

ſans avoir pour ce les connoiſſances requiſes. Vous parlez des écrivains grecs que vous n'entendez pas ; vous employez le mot barbare de *Baſiloi*, qui n'eſt point grec, au lieu de *Baſileis* ; vous vous ſervez du mot de *Deſpote*, ſans en ſavoir la ſignification ; vous avez ſouvent le mot de *Demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce qu'il veut dire ; vous prenez le nom de *Dynaſtié*, pour celui d'une province ou contrée ; vous appellez les prêtres égyptiens des *Bouteilles* ; car c'eſt ce que ſignifie le mot *Choas* que vous leur appliquez : vous faites paſſer à *Hercule* le détroit de *Calpé* & d'*Abila* dans ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa dans un navire appellé *Scyphus* ; enfin vous êtes véhémentement ſoupçonné, par pluſieurs de vos citations, de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

Le ſavant du pays de Gex étonné, ſe mit auſſi-tôt à crier : *Je ſuis ſeigneur de Ferney, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, & membre de cent académies.* Ce n'eſt pas ce dont il eſt queſtion, reprit M. d'Alembert, nous parlons de grec. Alors l'interrogé entre en fureur, & ſe met à crier : *cuiſtre*, *fauſſaire*, *paillard* ; ce n'eſt pas du méchant françois, c'eſt du grec qu'on vous demande. L'interrogé répond : *bouc*, *craſſeux*, *ſodomite*. Ceci eſt encore du françois,

& non du grec, ajouta le député : mais puisque vous ne voulez pas répondre sur le grec, voyons sur les auteurs.

Pourquoi vous êtes-vous avisé de dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de distance de l'une à l'autre ? Pourquoi faites-vous de cent quatre-vingts stades, huit de nos grandes lieues, tandis que cent quatre-vingts stades ne font qu'environ trois & demi de nos petites lieues ? Pourquoi établissez-vous des temples à *Eleusine*, où il n'y en eut jamais ? Pourquoi faites-vous d'*Eleusine* une divinité particuliere, tandis qu'*Eleusine* n'est qu'un surnom de *Cérès* ? Pourquoi faites-vous flageller par des prêtres d'*Eleusine* les pénitents & les initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le passage de *Pausanias*, que vous avez cité pour preuve, que de petites baguettes, avec lesquelles les prêtres frappoient, dans les cérémonies, non les initiés & les pénitents, mais les images des dieux des enfers, parce que ces dieux retenoient *Proserpine* ?

Le grec moderne est interdit par toutes ces questions, ses accès le reprennent ; & se tournant vers M. Larcher, il se met à crier, dans son délire : *Janséniste, qu'on a vu donner des*

ſcenes au cimetiere de Saint-Médard, vil & ancien répétiteur du college Mazarin! . . .

Je le vois bien, dit M. Larcher à M. d'Alembert, l'étude du grec vient de renverſer, dès le commencement, la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des ſcenes au cimetiere de Saint-Médard, moi qui ſuis né en 1726, & les convulſions en 1729! Il me fait répétiteur au college Mazarin, moi dont la fortune a permis que j'euſſe un répétiteur! Ne nous en étonnons pas, c'eſt ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton*, forgé par *Porphyre*; ſa fureur de vouloir ſe perdre dans l'antiquité, pour perdre enſuite le ſiecle préſent par ſes rêveries.

Pendant qu'il parloit ainſi, le philoſophe hiſtorien étoit tombé en foibleſſe, ſes petits yeux de feu s'étoient fermés, & ſa grande bouche reſtoit ouverte. Les députés ſe retirerent & le laiſſerent dans cet état, en prenant la précaution d'avertir qu'on allât lui jeter de l'eau ſur la tête, & lui faire prendre de l'ellébore pour purger ſon cerveau.

M. d'*Alembert* & M. *Larcher* retournerent à Paris, faire leur rapport juridique, & le monde

ſavant convaincu que M. de Voltaire étoit *mentis & græcæ linguæ non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un rudiment grec, un répétiteur du college Mazarin, & un *prêtre d'Eleuſine* pour le *feſſer*, d'après ſon ſyſtême, en qualité de pénitént ou *d'initié* : en attendant, ordre à lui de n'écrire que très-peu en françois, & défenſe de parler jamais de grec. (*Les trois ſiecles.* Tome 3.)

Après cette démarche en faveur de M. *Larcher* (dont les mœurs douces & honnêtes méritent autant d'égards, que l'utilité de ſes travaux), il ſeroit plus que téméraire, & j'oſe dire odieux, d'attenter au mérite littéraire de M. d'Alembert. Nous nous ſommes permis cette digreſſion, parce qu'il eſt même flatteur pour un homme de lettres quelconque de ſe voir ainſi critiqué, & l'on doit rendre cette juſtice à quelque zélateurs de la philoſophie qui procurent ſouvent cette conſolation. Quand on veut faire des critiques plaiſantes, il faut d'abord être plaiſant, puis inſtruit, puis véridique, puis honnête. M. *Larcher* ne méritoit pas certainement de la part de M. de *Voltaire* ce torrent d'injures : mais ce ſavant lui avoit été incommode, par ſon zele à relever quantité de bévues répandues dans ſes écrits ; & à re-

d'admiration, une licence monſtrueuſe : des lumieres capables d'honorer ſon ſiecle, des travers qui en ſont la honte : des ſentiments qui anobliſſent l'humanité, des foibleſſes qui la dégradent : tous les charmes de l'eſprit, & toutes les petiteſſes des paſſions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philoſophie & de l'abſurdité : la varieté de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poéſie riche, & des plagiats manifeſtes : de beaux ouvrages, & des productions odieuſes : de la hardieſſe, & une baſſe adulation : des leçons de vertus, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ſes accès : des proteſtations de zele pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaiſe foi : l'enthouſiaſme de l'intolérance, & les emportements de la perſécution : des hommages à la religion, & des blaſphêmes : des marques publiques de repentir, & une mort ſcandaleuſe : telles ſont les étonnantes contrariétés, qui, dans un ſiecle moins conſéquent que le nôtre, décideront du rang que cet homme unique doit occuper dans l'ordre des talents & dans celui de la ſociété.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zele & la bonne critique

ont enfanté de censures contre lui. Ses succès dans quelques genres lui ont procuré des suffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumieres du discernement ont été éclipsées par les transports de l'enthousiasme, & on aura peine à croire jusqu'à quel point cette espece de fanatisme a poussé son aveuglement ; en un mot, malgré tant de disparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet écrivain a produit a été accueilli, cru, préconisé ; il est devenu l'idole de son siecle, & son empire sur les esprits foibles ne sauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun sait, jusqu'aux plus vils excréments.

La postérité est également à l'abri de la séduction & de la partialité ; elle sait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* est donc de se transporter dans l'avenir, de se mettre à la place de nos descendants, de leur supposer des lumieres, du goût, de l'honnêteté, & de prononcer ensuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous proposons pas d'analyser les différents travaux de cette espece d'*Hercule* lit-

téraire. L'épopée , la tragédie , la comédie, l'opéra , l'ode , la poésie légere , tous les genres de poésie ont été de son ressort. Dans la prose : historien , philosophe , dissertateur , politique , moraliste , commentateur, critique , romancier, sa plume s'est exercée sur tout. Examinons avec quels succès , en défiant quiconque d'oser nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu'il y a de bon dans cet écrivain ou d'outrer la censure dans ce qu'il y a de mauvais.

La Henriade peut , sans contredit , être regardée comme un chef-d'œuvre de poésie , pourvu qu'on n'exige dans un poëme , que la richesse du coloris , l'harmonie de la versification , la noblesse des pensées , la vivacité des images , la rapidité du style ; à cet égard cet ouvrage l'emporte sur tout ce que les muses françoises ont pu produire jusqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités , quelqu'éminentes qu'elles soient , suffisent-elles pour l'élever à la hauteur du poëme épique ? Cet intérêt, fruit de l'art & du génie , cet heureux tissu de fictions , ces combinaisons d'incidents qui saisissent & captivent l'ame du lecteur , la tiennent dans un enchantement continuel & la conduisent au dénouement à travers une inépuisable variété de sensations : où les trouve-t-on dans

M. de *Voltaire ?* La magie des grands maîtres a toujours consisté dans ses puissants ressorts ; c'est en les maniant avec habileté qu'ils se sont élevés au dessus de la sphere des esprits ordinaires, & ont donné à leurs ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les peuples & à tous les siecles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand poëte, que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt, soit ce qui distingue ou subordonne entr'eux les hommes célebres, on sera forcé de convenir, qu'à ce titre M. de Voltaire ne pourra soutenir de comparaison avec les poëtes qui l'ont précédé. Seroit-ce, en effet, un paradoxe que son héros n'intéresse que parce qu'il est Henri IV ; c'est-à-dire, un roi dont le nom chéri de toutes les nations, adoré dans la sienne, parle à tout le monde en sa faveur ? Pour peu qu'on y fasse réflexion, on trouvera que c'est peut-être à cet avantage que la Henriade a dû son succès ; avantage que n'ont pas eu les autres poëtes, qui ont été obligés de créer leur personnage principal & tous les événements de leur poëme. De quelles ressources d'imagination n'ont-ils pas eu besoin pour intéresser au sort de leurs héros, pour lui concilier successivement l'admiration, l'amour, tous

les ſentiments dont une ame ſenſible eſt capable ? Dans la Henriade le monarque françois eſt toujours heureux ou au moment de l'être : auſſi eſt-on rarement dans le cas d'éprouver par lui ces alternatives de crainte & d'eſpérance, ces intéreſſantes perplexités qui font tour-à-tour partager les diſgraces & goûter les triomphes. Par-là, malgré les graces de ſon élocution, le poëte tombe dans une monotonie inſipide, & cette monotonie produit un ennui invincible comme on l'a déja remarqué.

Tout au contraire eſt varié dans l'Illiade, tout y reſpire, tout y eſt en action. S'agit-il d'un conſeil, d'une bataille, ou de quelque autre événement ? ce n'eſt pas le poëte qui raconte ; il rapproche les objets, il les rend préſents ; le lecteur devient un témoin qui voit & écoute ; l'imagination d'*Homere* entraîne la ſienne toutes les fois qu'il lui préſente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade eſt, ſans doute, noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif : point de ces douces illuſions qui vous mettent à la place du perſonnage qui parle ou qui agit ; aucun tranſport de cet enthouſiaſme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée

qui maîtrise les autres ames ; aucune éruption imprévue de ce beau feu, qui fait taire la critique lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts.

Virgile étoit moins animé de ce beau feu qu'*Homere* : il y supplée par l'éclat, la constance & l'égalité. *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles ; mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté. Chez *Milton*, c'est un volcan qui embrase & consume tout. Le *Tasse* a su mieux modérer son essor, sans lui rien faire perdre sous le joug de l'art qui le conduit. Le feu du chantre de *Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir ; il pétille, il éclate ; jamais il n'échauffe & ne transporte.

Seroit-ce encore un excès de sévérité que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les portraits ; de n'avoir pas répandu dans ces portraits assez de variété ; de les dessiner tous de la même maniere ; de les peindre des mêmes couleurs ; de n'y avoir ménagé d'autre contraste que celui des antitheses ; de les terminer constamment par des pointes ou des sentences ; d'oublier ensuite dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donné de ses personnages pour les laisser agir au hasard,

ſans aucune conformité avec le caractere ſous lequel il les a annoncés ?

Les grands poëtes ſont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuſer à faire le portrait de leurs héros, ils ſe ſont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caracteres puiſés dans la nature, d'en diſtinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de régler conſtamment leur mouvements & leurs diſcours, ſelon les paſſions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le reſſort & le développement du poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres poëmes, c'eſt le défaut de merveilleux. On a prétendu excuſer M. de *Voltaire*, en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raiſons qu'on apporte ſeroient auſſi convaincantes qu'elles ſont foibles, que s'enſuivroit-il, ſi ce n'eſt qu'il auroit eu tort d'entreprendre un poëme, dont le ſujet n'étoit pas ſuſceptible de toutes les parties de l'épopée ? Mais a-t-on fait attention que ſa ſtérilité eſt la vraie cauſe de cette diſette ? N'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux par-tout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule ?

Les perſonnages de la diſcorde, du fanatiſme & de la politique, ſont ſans doute puiſés dans le ſyſtême du merveilleux ; mais on ſent au premier coup-d'œil qu'ils ont une maniere d'exiſter & d'agir, dans ſon poëme, abſolument contraire à toute vraiſemblance : quoique les divinités du paganiſme euſſent une exiſtence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les repréſentent ſous des images viſibles & connues, toutes les fois qu'ils les introduiſent ſur la ſcene pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la diſcorde & le fanatiſme ſont des êtres bizarres, fantaſtiques ; on ne les voit point, quoique l'auteur les faſſe agir & diſcourir avec ſes autres perſonnages.

M. de *Voltaire* avoit donc raiſon d'être indécis ſur le nom qu'on pouvoit donner à la Henriade ; il s'exprime ainſi lui-même à ce ſujet : « Nous n'avions point de poëme épi-
» que en France, & je ne ſais même ſi nous
» en avons aujourd'hui. La Henriade, à la
» vérité, a été imprimée ſouvent ; mais il y
» auroit trop de préſomption à regarder ce
» poëme comme un ouvrage qui doit effacer
» la honte qu'on a reprochée ſi long-temps à
» la France, de n'avoir pu produire de poëme
» épique. »

Quel que soit le nom qui lui convienne ; le *lutrin* lui est, sans contredit, très-supérieur du côté de l'invention, & l'emporteroit à tous égards, si les personnages qui figurent étoient plus nobles & l'action plus importante. Malgré la stérilité du sujet, avec quelle adresse & quelle fécondité *Boileau* n'a-t-il pas su répandre dans ce poëme les richesses de la fiction, les ressources de l'imagination, la diversité des caracteres, la variété des tableaux, le jeu d'une versification toujours soutenue.

Que dirons-nous du Télémaque, qui est & sera toujours un vrai poëme aux yeux des connoisseurs ? . . . . Quiconque saura apprécier les traits de l'art & du génie, sera forcé de convenir qu'un seul des épisodes de cet ouvrage immortel renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvement & de vraie poésie, que la Henriade entiere, moins approchante de l'épopée que du genre historique.

Pourquoi les admirateurs du chantre de Henri IV se sont-ils tant pressés de lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir donné le seul poëme épique dont notre nation peut se glorifier ? N'eût-ce pas été assez pour sa gloire & pour celle de leur jugement, de se contenter

de dire qu'il a donné le premier poëme héroïque en vers, qui ait réussi en notre langue ?

D'autres littérateurs, aussi inconsidérés, n'ont pas craint d'élever la muse tragique de M. de Voltaire au dessus de celle de Corneille & de Racine. N'est-ce pas insulter à la crédulité publique ? & ont-ils pu espérer qu'on les en croiroit sur leur parole ? On convient, sans doute, que l'auteur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet* est digne du premier rang, après ces deux peres de la tragédie : on sait qu'il s'est fait un genre qui paroît lui être propre ; mais les esprits judicieux & éclairés savent, en même temps, qu'il ne doit ce genre qu'au tragique qui l'avoit précédé, sans en excepter l'auteur d'*Atrée* & de *Radamiste*, qu'on peut lui opposer comme un rival redoutable. Corneille éleve l'ame, Racine l'attendrit, Crébillon l'effraie. M. de Voltaire a tâché de fondre dans sa maniere le caractere dominant de ces trois poëtes ; ce qui a fait croire, avec assez de raison, à plusieurs critiques, qu'il n'est alternativement que leur copiste, sans avoir de genre qui lui soit véritablement particulier : quoi qu'il en soit, si cette facilité à s'approprier si habilement les qualités de ses modeles, ne suppose pas le

véritable génie, elle annonce du moins un talent aſſez diſtingué pour juſtifier en partie les éloges de ſes admirateurs. Nous croyons devoir même ajouter que du côté de la morale & d'un certain ton d'humanité qui reſpire dans toutes ſes tragédies, l'auteur de *Zaïre* l'emporte ſur les autres poëtes tragiques; mais il falloit, pour conſerver cet avantage, qu'il reſpectât les vrais principes & ſe défiât de la maniere de débiter, à tout propos, des ſentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit en effet que ſes perſonnages montrent trop de penchant à diſcourir; qu'ils raiſonnent le plus ſouvent, lorſqu'ils devroient agir; que le poëte ſe met indiſcrétement à leur place ? mal-adreſſe qui nuit toujours à l'illuſion & affoiblit l'intérêt. La paſſion ne fut jamais ſentencieuſe; la nature ſait s'expliquer ſans emphaſe & ſans détours. Comment après cela la raiſon & le goût pourroient-ils trouver des acclamations prodiguées à ces tirades philoſophiques, applaudies d'abord par la ſurpriſe de la nouveauté, aujourd'hui par habitude ? & encore ſont-elles abandonnées au peuple des ſpectateurs.

Si M. de Voltaire eſt plus moraliſte que nos autres poëtes tragiques, combien lui ſont-ils ſupérieurs pour l'invention des ſujets, la con-

texture des plans, la conduite de l'intrigue ; l'art de dessiner les caracteres, de les soutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent & la marque la plus sûre du genie ? Pourquoi faut-il, au contraire, que par une fatalité qui n'établit pas son mérite dans les esprits clair-voyants, il ne se soit presque jamais attaché qu'à des sujets traités avant lui ? D'un autre côté, où trouvera-t-on dans les plans qui lui appartiennent, la hardiesse, la régularité, la souplesse, la dextérité qui caractérisent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon* ? Les ressorts de ses pieces sont communément foibles, mesquins, & peu dignes de *Melpomene*. Des lettres sans adresse, des quiproquo, des enfants inconnus, des reconnoissances, des oracles, des prodiges ; tels sont les agents perpétuels de sa muse toujours timide, embrouillée, chancelante, pour peu qu'elle soit abandonnée à elle-même.

Sur quelles raisons les admirateurs s'appuient-ils pour établir sa supériorité ? Ils disent que ses tragédies sont plus souvent représentées que celles de ses prédécesseurs. Qui ne sentira que ce raisonnement est à peu près de la même force que celui de Scudery, qui prétendoit également prouver la supériorité de sa tragédie

de l'*Amour tyrannique*, ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit plus de Suiſſes tués à ſa piece qu'à celle de Corneille ? Quand on ignoreroit que le choix des repréſentations dépend des comédiens, & non du public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les pieces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la ſcene pendant près d'un ſiecle ; qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſuſſent par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent courir après des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés ſolides : on pourroit leur répondre encore, que M. de *Voltaire* étant devenu le poëte à la mode, le goût du ſiecle, corrompu par ce poëte lui-même, ne doit pas ſervir de regle, quand il s'attaque uniquement à lui ; qu'il paroît aſſez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuſer ; qu'il s'inquiete peu s'il eſt d'accord avec les vrais principes ; & qu'enfin, indépendamment des diſpoſitions de la multitude pour ſon poëte favori, les reſſorts de la cabale qui le préconiſe, contribuent plus que tout le reſte, à le rendre poſſeſſeur excluſif du théâtre, &c. &c. &c.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES SECRETS
DE M^DE. DE TENCIN,

Ses tendres liaisons avec Ganganelli,

OU

L'HEUREUSE DÉCOUVERTE LITTÉRAIRE,

Pour servir de suite aux ouvrages de cette femme estimable.

PAR M. L'ABBÉ ***, DE GRENOBLE.

La vérité sera toujours mon idole.

SECONDE PARTIE.

1790.

PRÉFACE.

UNE femme honnête vous confie le ſecret d'une galanterie qu'elle aura eue en ſonge ; mais vous le révélez imprudemment : je dis que votre révélation ne peut porter à ſon cœur qu'une très-légere bleſſure ; les devoirs de l'hymen qu'elle ne ſauroit violer, en effacent toute l'empreinte : elle eſt perſuadée que des plaiſirs illicites ſont une fleur dont l'éclat s'éteint pour toujours ſous la main qui la cueille ; d'ailleurs raſſurée par la conviction forte qu'on a de ſa chaſteté, ce motif irrépréhenſible eſt un mobile trop puiſſant pour ne pas diſſiper chez elle toute crainte.

Révélez le myſtere d'une coquette, elle pourra être vivement affectée ; mais ſa douleur ne ſera qu'inſtantanée ; elle ne conçut jamais le projet de la ſageſſe ; nouvelle Celimene du Miſanthrope, la fauſſeté & la légéreté de ſon caractere lui feront bientôt oublier votre calomnie.

Dévoilez les petites fortunes d'une laïs, quoi-

qu'elles lui aient ſouvent coûté beaucoup de peines, elle vous pardonnera facilement votre crime. La pudeur fut éteinte dans ſon cœur dès ſa naiſſance, & la prodigalité de ſes faveurs ne ſauroit réveiller en ſon ame le moindre reſſentiment.

Que conclure de ces différentes révélations? qu'elles ne portent atteinte à aucune des trois S*** que nous peignons ici. La premiere eſt une Lucrece, dont la chaſteté détruit toute opinion défavorable à la chaſteté même; la ſeconde rit de la fleur que mille inſenſés s'arrachent à ſes genoux. Comment pourroit-elle être bleſſée de votre légere indiſcrétion? La troiſieme ſe met entiérement à l'abri d'une ſcrupuleuſe délicateſſe; toute regle de mœurs eſt chez elle annéantie. Ainſi vous l'offenſerez très-rarement, parce que le joug de la pudeur auquel elle s'eſt ſouſtraite à jamais, la rend preſque toujours inſenſible aux procédés les moins flatteurs.

Je ne ſais par quelle fatalité ſe trouve dans

ce dernier portrait celui de quelques Angloises très-spirituelles: mais où peuvent conduire la lecture *de la lettre à Leucippe de Thérese la philosophe*, & celles d'autres écrits aussi détestables? A une fausse philosophie, au pyrrhonisme, au matérialisme & à la dépravation des mœurs. Cependant leur imagination quelquefois exaltée par les pieces les plus saillantes, a produit les rêves les plus intéressants; on les lira avec plaisir dans cet essai.

Dans les deux premiers portraits se trouvent peintes des *Bregy*, des *la Suze*, qu'il ne faudroit ni voir, ni entendre pour se garantir de leurs charmes. Je n'ai pas été le seul admirateur de leur beauté & de leur esprit. La tragédie, la comédie, l'opéra, l'ode, la poésie légere, l'histoire, la philosophie, la mythologie, la morale, la critique qui les occupoient tour-à-tour, ont donné lieu à des rêves aussi utiles & aussi agréables que les objets qui les ont produits. Toutes avoient soin d'en faire à leur réveil un détail circonstancié, & me les man-

doient ſucceſſivement. M. l'abbé qui a eu les mêmes ſoins, rêve à ſon tour de la maniere la plus intéreſſante, ſi je puis m'exprimer ainſi.

PROLOGUE.

Personne n'ignore que Mad. de Tencin fut long-temps le joujou de M. de Voltaire, qui étoit bien des fois derriere la toile lorſque cette femme charmante écrivoit.

RÊVES DE M^DE. DE TENCIN,

ÉCRITS AVEC M. DE VOLTAIRE.

PREMIER RÊVE.

L'INFIDÉLITÉ VENGÉE PAR L'INFIDÉLITÉ MÊME.

Miss Colcy à Floribonde.

VOUS savez, Floribonde, que lorsqu'il arrive pendant le sommeil que les esprits animaux qui sont dans le cerveau en ébranlent quelques parties de la même maniere que, si un objet agissoit sur les organes des sens, pour lors l'ame éprouve une sensation qu'on appelle *songe*. Vous n'ignorez pas également qu'on ne songe presque jamais en dormant qu'aux choses qu'on a senties étant éveillé, parce que les parties du

cerveau qui ont déja été ébranlées par l'action de quelque objet extérieur, sont bien plus aisées à être ébranlées que celles qui sont toujours demeurées en repos.

Cette nuit Morphée a fait de moi une des plus célebres actrices (1) que la France ait renfermées dans son sein. Frappée des beautés que j'avois senties à la représentation du chef-d'œuvre de Racine ; émue par les charmes puissants des passions douces que j'y avois éprouvées, & attendrie par le plus intéressant des ressorts (la pitié) ; je me suis vue sur la scene, fondant en larmes & prête à jouer. Athalie étoit mon rôle. Après l'avoir rempli avec toute la noblesse qu'il exigeoit, je suis allée déposer chez moi les lauriers du théâtre.

Inquiete cependant de n'avoir point vu le pere de la tragédie dans sa loge enfoncée, & nourrie par un sentiment d'orgueil, je me transporte en sa maison pour lui faire part des applaudissements qu'on m'avoit prodigués. A peine suis-je arrivée au premier escalier, que la jeune Zélinde (c'est le nom d'une jeune actrice que

---

(1) Mlle. Champ-Mêlé, digne éleve de Melpomene, qui recueillit plus d'une fois les tendres hommages de l'auteur de *Britanicus*.

l'auteur d'Esther formoit pour la tragédie; la mort l'enleva au théâtre à l'âge de quatorze ans) me dit d'un air attendri & malicieux : « Le bon papa, dont vous faites les plus cheres » délices, & qui soupire si souvent à vos ge- » noux, vient de........ » Comment, petite friponne, à mes genoux ?... Ah ! vous trouvez que je devine. « Oui, vous dis-je, le bon papa » de qui j'espere partager un jour la sensibilité, » s'est transporté chez.... chez.... » Achevez, lutin, confessez la vérité : « Le bon papa » est allé souper chez Mad. de Fontanges. » Un malin sourire qui accompagnoit sa réponse chancelante, me fit soupçonner un souper bien différent. Il me souvint aussi-tôt qu'il y avoit deux festins splendides chez les amis des neuf sœurs. Alors M. Regnier Desmarais (1) & M. l'abbé de Chaulieu (2). Je pense que la li-

(1) Les élégies, les églogues, les odes & les sonnets de M. Regnier Desmarais, respirent le naturel, la délicatesse & l'enjouement.

(2) Les poésies de M. l'abbé de Chaulieu sont pleines d'aménité, de sentiments, & la volupté qu'on y rencontre à chaque pas, y est toujours peinte avec les caracteres qui lui sont propres, le regard tendre, le sourire gracieux & l'air négligé.

berté qu'on respire chez l'abbé d'Aumale (1) l'aura plus volontiers porté à partager les délices de la volupté que les mèts exquis de la table du secrétaire de l'académie. Je m'y transporte. On me dit que Racine n'est point encore venu, & qu'il sera très-surement chez monsieur Desmarais. Je veux satisfaire ma curiosité : un honnête domestique y répond, en me disant que M. Racine est sorti avec Mad. Délindes pour se rendre à l'invite gracieuse de M. l'abbé de Chaulieu. Je vole chez l'abbé d'Aumale. Un laquais à physionomie empruntée me dit fort doucereusement, qu'il n'avoit point encore vu entrer M. Racine. Cet honnête refus augmente ma jalousie secrete, & me rend ingénieuse.

Le desir de briser les chaînes de l'esclavage qu'un mari couvre ordinairement de fleurs, ne sauroit susciter un artifice plus puissant que celui auquel je recours pour punir le perfide. Je vais chez une marchande de modes qui avoit quantité d'habits de masque ; j'y prends une soutanelle, un collet, une calotte, enfin tout l'accoûtrement d'un grand-vicaire inutile ou d'un poupin ambré. Ainsi déguisée, je retourne chez l'abbé de Chaulieu, & m'annonce pour l'abbé

---

(1) On sait que M. de Chaulieu étoit abbé d'Aumale.

Abeille. Mais j'ai mal emprunté le nom; je n'aurois jamais ſoupçonné que la migraine du prieur lui eût permis d'aller s'aſſeoir au milieu des plaiſirs. L'abbé de Chaulieu veut connoître *ce nouvel abbé Abeille*; il vient lui-même, & m'invite à partager les délices de ſa ſociété. J'entre dans ſon ſalon voluptueux; le premier objet qui s'offre à ma vue, eſt Mlle. Duſanos, dont le langage dicta ſouvent les loix de Melpomene, ſans inſpirer les mêmes paſſions que ſa beauté. Son front noble, ouvert, peignoit l'expreſſion de ſon ame. Deux globes étincelants, couronnés par deux ſourcils hardiment ceintrés, exprimoient avec énergie tous les ſentiments de l'amour. Ses levres, trône de ſon cœur, avoient la fraîcheur des roſes, & ſa bouche le tour le plus voluptueux. Trente deux ſœurs d'albâtre qu'uniſſoient des gencives de corail, diſputoient la victoire aux riches perles d'Orient; ſes cheveux bruns ſur ſon col blanc, étoient de l'ébene & de l'ivoire. . . . . Pour mieux la peindre, Junon n'eut jamais autant de majeſté, ni Vénus autant de graces. . . .

Je cherche en vain à me ſouſtraire aux regards fixés ſur moi; ma folie décele mon amour; je ſuis connue, & j'entends murmurer de toutes parts : *c'eſt Champ-Mêlé! c'eſt Champ-Mêlé!* L'ingrat

ſeul ne veut point ſe perſuader la préſence de ſon amante ; il inſulte à l'excès de ma tendreſſe par une raillerie piquante & s'écrie : « Nouvelle Abeille, qui picorez ſi bien les fleurs, vous nous ferez part des ſucs brillants dont votre miel ſe compoſe. » A l'inſtant on éteint les bougies pour me faire goûter les délices d'un ſpectacle que M. Deſmarais avoit promis au cercle. Mais je me dérobe à la ſcene qu'on me préparoit, & me gliſſe dans un petit ſalon, ſéjour de la molleſſe & du plaiſir. Le traître va être puni de ſa perfidie. Mélanthe, le jeune Mélanthe va s'unir à mes chaînes pour toujours. Je me jette ſur un couſſin mollement étendue, & me croyant dans l'iſle merveilleuſe qu'habiterent autrefois *Irza* & *Marſis*. Ma débile voix lui dicte ces paroles qu'inſpire une vive tendreſſe :

« Vois-tu mon ſein ? comme il eſt enflammé !
» Vois comme il bat. . . Viens, ô mon bien aimé !
» Viens, que ta bouche humecte un peu la mienne.
» Mets ſous ma tête un bras qui la ſoutienne. . . . .
» L'Amour combat, il veut être vainqueur,
» Il entre au port, y fait un doux ravage ;
» L'épine cede, il enleve la fleur,
» Et le plaiſir a conſommé l'ouvrage. »

Je me réveille après avoir goûté quelque temps les douceurs du repos. Mélanthe ! m'écrié-je,

viens enlacer de nouveau tes bras dans les miens ! que ta présence a pour moi de charmes ! combien elle augmente l'attrait qui aiguise nos plaisirs ! quelle volupté tu as fait régner sur toutes les facultés de mon ame ! viens, que le plus doux lien nous unisse à jamais. Mes cris sont inutiles...... Mélhante n'est plus....... Son absence ne fait que me rappeller le souvenir amer de mon premier égarement. Je veux le pleurer : larmes injustes !.... n'est-il pas dans la nature de venger l'infidélité par l'infidélité même ?

SECOND RÊVE.

État des femmes dans la société.

J'ÉTOIS cette nuit au sein d'une société brillante. Dix-huit à vingt femmes la composoient. Chacune regardoit son ton supérieur à celui des gens d'esprit. Elles étoient toutes, pour ainsi dire, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation ; mais qui préferent la langue nationale au patois des autres provinces. Leur conversation roula pendant longtemps sur les prérogatives des charges de leurs

maris, ſur celles de leur naiſſance, ſur leurs aventures galantes, & ſur les ridicules donnés ou rendus à un ſouper. Une d'entre elles que ce langage ennuyoit, parla celui de la raiſon, & s'exprima en ces termes : « Nous ſommes les » fleurs charmantes deſtinées à relever le coloris » de l'univers; mais ne nous laiſſons jamais ſé» duire par ces jolis madrigaux; gardons - nous » bien de nous en tenir à ces avantages ſuper» ficiels; il n'en eſt déja que trop parmi nous, » qui, contentes de ce partage, ſemblent avoir » renoncé à tout autre emploi qu'à celui de » charmer les yeux. Nous avons une deſtination » différente, nous ſommes créées pour une fin » plus noble que celle d'offrir un vain ſpec» tacle ; nos charmes ne ſont que l'annonce » d'autres qualités plus touchantes. Nous réduire » à la beauté, c'eſt nous dégrader, & nous » mettre preſque de niveau avec nos tableaux. » De petits ſoins, des complaiſances minutieu» ſes, une ſervile imitation de la part des » hommes ; tout cela ſuffira - t - il donc toujours » pour les mettre en faveur ? Serons-nous ſans » ceſſe jetées par eux dans une diſſipation con» tinuelle, pour laquelle nous ne ſommes point » faites ? Les aſſervirons - nous tellement à nos » caprices, qu'ils ſe trouveront toujours con-

» fondus avec nous ſous les mêmes travers ?
» Ne trouveront - ils donc plus chez nous qu'une
» foibleſſe capable d'augmenter la leur ? Renon-
» çons donc à jamais à de perfides adorations
» qui font la honte de notre ſexe ; ceſſons d'être
» l'objet public d'un culte qui nous déshonore :
» nous ſommes bien faites pour être aimées &
» pour faire les délices d'une ſociété bien ré-
» glée ; mais appellées à une vie tranquille,
» nous ne devons point être abandonnées à ce
» tourbillon d'hommes inappliqués, qui ſe repro-
» duiſent journellement autour de nous ; nos
» graces, pour être moins communiquées, n'en
» feront que plus d'impreſſion. Il nous ſied bien
» de vivre un peu à l'ombre, & de ne nous
» répandre qu'autant qu'il faut pour mieux goû-
» ter le plaiſir d'être rendues à nos familles &
» à nous-mêmes. » A ce diſcours je crus entendre un oracle ; ou c'eſt un Socrate déguiſé qui parle ainſi, me dis-je à moi-même : non, il n'eſt point de femmes à qui cette fantaiſie raiſonnable ait jamais paſſé par la tête. J'avoue que je demeurai long-temps interdite ; & je ne ſais quelle divinité vint en ce moment préſider à ma raiſon, pour tenir moi-même un ſemblable langage : « C'eſt la foule, dis-je, à ces
» femmes qui étoient toutes d'une beauté raviſ-

» ſante, c'eſt la foule qui eſt à craindre pour les
» mœurs; je vous conſeille de l'éviter, ſi vous
» voulez vous ſouſtraire aux impreſſions d'un air
» contagieux ; mais il eſt très-avantageux, &
» pour vous, & pour nous, que vous ne vous
» refuſiez pas à une ſociété paiſible & choiſie :
» dans une telle ſociété, bien loin de ſe faire
» un échange de vices, il ſe fera une utile al-
» liance du plaiſir & de la vertu; notre eſprit
» s'y polira ſans s'énerver; & vous, en épurant
» nos joies, vous nous communiquerez de cette
» douceur qui vous fait obtenir tout ce que vous
» deſirez. Vous êtes l'ame de la ſociété, à la-
» quelle vous faites prendre la forme qui vous
» plaît. Les cours les plus brillantes ne vous
» doivent-elles pas une partie des agréments
» qui les décorent? Oui, vous ſavez non-ſeule-
» ment éveiller la ſociété, mais on peut même
» vous regarder comme le grand reſſort qui la
» fait mouvoir. Il eſt vrai que l'adminiſtration
» des affaires & les différentes branches du gou-
» vernement ſont entre nos mains; mais cette
» diſtribution ne fait que confirmer votre pou-
» voir d'une maniere plus authentique. Nous
» nous conduiſons plus par le cœur que par l'eſ-
» prit; en quelque mains que ſoit le pouvoir,
» n'eſt-il pas toujours à la diſpoſition de ce

» qu'on

» qu'on aime ? Cherchez, cherchez à étendre la
» ſphere de vos penſées, & vous ſerez en état
» de nous fournir d'utiles conſeils : vous êtes
» douées d'une vivacité qui vous fait ſaiſir des ob-
» jets qui nous échappent, & ſouvent vous êtes
» capables de la même rigueur que les hommes
» les plus hardis. Pour moi, le malheur que je
» vous imputerai toujours, eſt celui de faire trop
» peu d'attention à ce que vous valez. Vous
» vous occupez inutilement toute votre vie d'une
» beauté à laquelle vous ne pouvez rien ajouter,
» & vous ne vous donnez aucun ſoin pour aug-
» menter votre eſprit : à cet égard vous vivez
» dans la plus criminelle indifférence, & votre
» dernier ſoupir eſt plus pour la perte de la
» beauté que pour la perte de la vie. Apprenez
» que la beauté ne mérite nos hommages qu'au-
» tant qu'elle accompagne une belle ame. La na-
» ture n'a ordinairement revêtu de charmes que
» ce qui pourroit être ſalutaire ; un beau fruit
» eſt rarement un poiſon ; auſſi eſt-ce un monſtre,
» pour ainſi dire, dans la nature qu'une belle
» perſonne vicieuſe. Réfléchiſſez ſur vos heureuſes
» diſpoſitions, & vous ne verrez plus cette con-
» damnable indifférence étouffer en vous les plus
» précieux dons. »

TROISIEME RÊVE.

Les Richesses.

Je croyois être seul dans le temple de Plutus : aveugle & juste Dieu, lui disois-je, à qui voit-on distribuer les trésors ? A des avares qui les enterrent, à des prodigues qui les dispersent sans raison, à des ames viles qui les emploient d'une maniere conforme à leur bassesse, à des hommes affreux qui les rendent l'instrument de leurs projets criminels. Ah ! si tu faisois tomber sur moi tes faveurs, je les répandrois avec une sage économie dans le sein de mes amis vertueux ; je soulagerois l'honnête homme pauvre & languissant ; je soutiendrois ces jeunes gens d'une heureuse espérance, qui dès leurs premieres années, privés de leurs peres, sans appui, sans fortune, perdent le fruit des dispositions qu'ils ont reçues des dieux ; je conserverois à la vertu ces jeunes filles, encore innocentes, que leur pauvreté semble destiner au vice. L'humanité te rendroit graces des trésors que tu m'aurois accordés, parce que mes richesses seroient, en effet, celles de l'humanité.

Je finiſſois de parler, le temple trembla ; je vis la ſtatue du Dieu s'ébranler. « Ceſſe de » te plaindre, me dit-il, prends cet or : la » ſeule reconnoiſſance que je te demande, » c'eſt d'en faire l'uſage que tu promets. »

. . . .
. . . .
. . . .

A ces mots, je vis un monceau d'or devant moi : je le ramaſſai avidement, & je gagnai ma maiſon, ſans même me reſſouvenir de rendre grace à Plutus. Rentré chez moi, je me dis à moi-même : que tu vas faire d'heureux ! Tout en parlant, je tournai les yeux de côté & d'autre dans ma chambre étroite, digne de ma philoſophie & de mon ancienne pauvreté : mais, dis-je, quel tort ferai-je aux hommes que je veux ſervir ? & quand j'emploierois une petite portion des richeſſes que je leur deſtine, à me loger, à me meubler décemment, je pourrois même, dans la retraite reſſerrée qui m'a ſuffi juſqu'à préſent, recevoir avec commodité les malheureux qui viendront implorer mon ſecours ?

Auſſi-tôt je ſors, en fermant ma porte avec ſoin : je vois une maiſon à vendre ; elle étoit vaſte, ſuperbement décorée & remplie de tou-

tes les commodités imaginables. Je fus ébloui ; j'oubliai que ce faste convenoit peu à ma philosophie, & au plan que je m'étois fait ; j'en fis l'acquisition : de-là j'allai acheter les meubles qui m'étoient nécessaires. . . . .
. . . .
. . . .

Je les pris d'une magnificence qui répondoit à celle de la maison où ils devoient être placés. C'est dans cette maison, disois-je, que je vais donner l'hospitalité. Le voyageur accablé de fatigue, qui trouvera chez moi toutes les aises de la vie, bénira long-temps le ciel de lui avoir fait rencontrer pour hôte, un homme aussi bienfaisant, & Jupiter me comblera de ses bienfaits.

Sans penser jamais à moi-même, & toujours rempli de l'idée de procurer aux heureux que j'allois faire ; toutes les douceurs desirables, j'achetai une grande quantité d'esclaves. En mon chemain je trouvai un nombre innombrable de malheureux qui imploroient avec larmes ma pitié : les uns étoient jeunes : ils peuvent travailler, disois-je, ce sont des fainéants à charge à l'état, par mauvaise volonté, & que la république devroit punir ; d'autres estropiés, couverts de plaies & d'ulceres, sembloient ne

traîner que des restes informes de l'humanité : ah ! disois-je tout bas, leurs maux ne sont que factices ; ce sont des ruses inventées par ces misérables pour toucher le cœur du public ! Les autres étoient accablés par l'âge : ce ne sont point là, continuois-je, les malheureux que je dois secourir ! . . . .

. . . .

Ils subsistent, parce qu'ils ne rougissent pas de demander leur subsistance ; leurs besoins sont soulagés, parce qu'ils ne cachent point qu'ils ont des besoins ; prêtons une main secourable à ces infortunés, qui, gémissant sous le poids du malheur, n'osent pas même avouer qu'ils sont malheureux, qui conservent cette fierté que la misere augmente encore dans les ames élevées, & qui trouvent leur mort dans ce sentiment si louable. En retournant à mon nouveau palais, je rencontrai nombre d'amis dont les traits même ne m'étoient pas connus ; l'un m'avoit vu au portique, l'autre sur l'empyrée, un autre dans le temple ; tous avoient pour moi la plus haute estime, l'amitié la plus tendre. Je les conduisis chez moi ; la plupart sembloient peu opulents : leur donner un répas frugal, c'étoit remplir la promesse que j'avois

faite au dieu Plutus. Le repas fut ſplendide, & rien n'y fut épargné. Lorſqu'il fut fini , j'eus le malheur de bâiller ; tous les convives me propoſerent de faire ma partie pour me récréer. Je penſai que l'amour des malheureux ne devoit pas me priver de toutes ſortes de plaiſirs. On apporta des dés ; je jouai d'abord petit jeu , & je perdis. L'intérêt, l'opiniâtreté, la fureur qui animent tous les joueurs s'emparerent bientôt de moi.

Le jeu fut doublé , triple , quadruplé ; je pariois à chaque coup , & à chaque coup je perdois. On ne quitta pas le jeu que je n'euſſe perdu le quart de mes richeſſes. . . . . .
. . . .

J'avois trouvé les convives très-aimables ; ils m'avoient témoigné mille égards ; leur imagination s'étoit épuiſée à inventer des ſoins pour moi. Ils m'offrirent de renouveller leurs viſites ; je l'acceptai ; mais je me promis bien de ne plus jouer. Je ſuis encore riche aſſez, diſois-je, pour ſecourir les malheureux , & pour goûter la douceur de la ſociété. Le dieu Plutus ne ſauroit trouver mauvais que je ne vive point en hibou & que je reçoive des amis. L'un d'eux m'offrit de m'amener ſa ſœur : voir la ſœur d'un ami n'eſt point une action blâmable, &

je lui témoignai tout le plaiſir que j'aurois à la connoître. Dès le lendemain matin il me l'amena : une affaire preſſante le forçoit de me quitter un inſtant ; il me laiſſa ſeul avec ſa ſœur : elle étoit belle & touchante ; je lui parlai avec indifférence ; mais quelle indifférence peut tenir contre la beauté ? Ma voix s'attendrit, bientôt elle devint foible & tremblante ; dans une diſtraction, ma main prit la ſienne ; dans une autre diſtraction, ma bouche ſe colla ſur ſes levres ; dans une autre diſtraction, j'imprimai un baiſer ſur ſon ſein ; dans une autre diſtraction. . . . . . que la philoſophie eſt foible, quand la paſſion ſe fait ſentir ! je ceſſai d'être philoſophe avant d'avoir ſeulement imaginé que je pouvois ceſſer de l'être. . . . .
. . . .
. . . .

Ma nouvelle maîtreſſe m'avoit rendu heureux aſſez gaiement ; mais après l'inſtant de plaiſir elle verſa un torrent de larmes. Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle ! ô fatale foibleſſe ! ah, cruel ! vous avez abuſé d'un inſtant où je ne me connoiſſois plus ! quelle victoire avez-vous remporté ? Je n'étois plus à moi, pouvois-je me défendre ? Que deviendrai-je ?

Déshonorée dans tout Athenes, vil mépris de ma nation entiere, ſans fortune, objet du mépris des hommes même les plus mépriſables, que dis-je ? objet de ma propre haine, où fuir, loin des mortels & de moi-même ? . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Je lui donnai une ſomme conſidérable ; le remede opéra, ſa gaieté lui revint, & jamais amante ne fut plus tendre. Elle me propoſa de prendre l'air. Nous avions à peine fait quelques pas dans les rues d'Athenes, qu'elle parut admirer les riches étoffes étalées ſur la boutique d'un marchand. Je les lui achetai. Une femme, des plus riches de la république, paſſa couverte de tous ſes diamants ; ils attirerent l'attention de ma maîtreſſe ; je lui en donnai de ſemblables. Une jolie maiſon fixa ſes regards ; j'en fis l'acquiſition pour elle. Elle loua les plaiſirs champêtres ; je m'informai s'il n'y avoit pas de maiſon de campagne à vendre : on m'en indiqua une ; nous y allâmes, & je m'en accommodai avec le propriétaire. Je prévins tous ſes deſirs ; j'eus ſoin qu'elle eût la compagnie la plus agréable. Elle m'apprit que ſon frere étoit pauvre ; je l'enrichis. Elle me

dit qu'elle avoit un oncle malheureux ; je lui fis du bien. Elle me parla d'un coufin peu aifé ; je rétablis fa fortune. Elle aimoit le jeu ; j'avois juré de ne jouer jamais, cependant je manquai à mes ferments pour l'amour d'elle, & nous jouâmes auffi malheureufement l'un que l'autre. Tous les jours je formois pour elle de nouvelles parties, je travaillois à inventer pour elle de nouveaux plaifirs ; les dépenfes les plus fortes ne me coûtoient rien, & j'avois oublié la promeffe que j'avois faite au dieu Plutus, & l'ufage que je devois faire de fes faveurs.

Je m'en fouvins un jour, & je voulus compter avec l'efclave que j'avois fait mon intendant ; je trouvai qu'il ne me reftoit plus rien, & que j'étois confidérablement endetté. Je vendis ma maifon, mes effets, mes efclaves, & ce que j'en tirai ne put fuffire à payer mes dettes. Je devins pauvre ; ma maîtreffe qui refta dans l'opulence, ne me regarda plus, & je me réveillai fatisfait de n'avoir été riche qu'en fonge. . . . .
. . . .
. . . .

QUATRIEME RÊVE.

L'Homme.

JE crus une nuit que Jupiter formoit le monde, & que j'étois à ses côtés. Il prit un peu de terre, & dit : Je veux que tu sois un lion, & aussi-tôt je vis un lion paroître au lieu du morceau de terre. Il créa ainsi successivement tous les animaux, & il voulut enfin que le dernier morceau de terre qu'il tenoit, fût un homme. D'un morceau de terre faire un homme ! quelle seroit donc cette puissance ? J'avoue que cette pensée me jeta bientôt dans un chaos de raisonnements d'où il ne pouvoit résulter que des idées vagues. . . . . D'un morceau de terre faire un homme ! former un corps qui voie, qui pense, qui agisse, qui puisse faire le bien & enfanter tous les crimes ! Je fus tourmenté bien long-temps par un réchauffé de délires les plus extraordinaires.

Cependant à cet ordre du souverain des dieux, je vis sur la terre se remuer quelque chose de foible & d'assez informe ; ce quelchose ne put qu'au bout d'un très-long-temps s'élever sur ses pieds, & déja les autres ani-

maux avoient acquis toute leur force. Je m'approchai de ce quelque chofe que Jupiter avoit nommé un homme ; mais je l'abandonnai bientôt, parce que la plupart des autres animaux me parurent avoir beaucoup plus d'inftinct, & être bien plus amufant. Tout chez eux me raviffoit, m'enchantoit ; j'étois témoin de leurs careffes mutuelles ; leurs fens étoient la bafe de leur amour, pour lequel ils n'admettoient aucun examen ; leurs fenfations me faifoient éprouver des fentiments délicieux. . . . . .

Enfin l'homme grandit peu-à-peu, fa bouche formoit des fons articulés, par lefquels il exprimoit fes penfées, & je les comprenois : ce qui me donna encore plus d'éloignement pour lui, car elles étoient d'une folie & d'un orgueil dont je ne pus qu'être irrité. Il mendioit mes regards ; euffé-je été le plus vil des hommes, je crois qu'il m'auroit même tendu la main. Sa vanité étoit extravagante, il vouloit que je lui rendiffe un falut. « Il eft plus no-
» ble de mendier du pain, lui répondis-je,
» que de mendier un falut, un coup d'œil,
» car le pain eft utile. »

Mais je fuis, me dit-il, le plus bel ouvrage de Jupiter, & beau comme je fuis, je dois croire que je lui reffemble : c'eft pour moi qu'il

a créé tout ce que je vois ; cette terre eſt deſtinée à me ſervir de promenade, ces fleuves ne coulent que pour me déſaltérer, cette mer eſt deſtinée à faire un ſpectacle agréable à mes yeux ; ce ſoleil, qui eſt plus grand que ma tête, a été attaché au haut des cieux pour m'échauffer ; cette lune, qui eſt preſque auſſi grande que la paume de ma main, doit m'éclairer dans l'obſcurité des nuits ; ces étoiles, qui ne ſont guere moins grandes que mon petit doigt, ont été ſemées dans le ciel pour que ma tête fût couverte d'un d'ais d'aſur & de feu. O Jupiter ! je te rends graces ; tu pouvois me laiſſer dans le néant, & tu m'as élevé preſque juſqu'à toi, tu m'as donné l'empire de l'univers. Tout me dit, tout me répete que je ſerai toujours parfaitement heureux ; que je ne dois être né que pour toi ; que c'eſt ici le ſéjour éternel qui convient à cette ame ſublime émanée de ta divine puiſſance ; que jamais je ne marcherai au milieu des noires perſécutions, des inquiſitions odieuſes, des trahiſons, des aſſaſſinats, des horreurs du carnage ou de la ſervitude. . . . .
. . . .
. . . .

Oui, tous ces animaux ont été créés pour

me servir ; pour obéir à ma voix ; je suis leur souverain , & je n'ai de maître que Jupiter même. . . . .
. . . .
. . . .

Tandis qu'il parloit , un lion sortit d'un antre. L'homme prit à l'instant la fuite , & grimpa sur un arbre en murmurant encore tout bas, que ce lion qui l'effrayoit , étoit créé pour lui être soumis. . . . .
. . . .
. . . .

Tremblant & presque inanimé, il laissa passer le lion , & descendit ensuite de son arbre. Je sais tout, continua-t-il , & mon œil sublime & perçant pénetre tous les secrets de Jupiter.
. . . .
. . . .
. . . .

Ce soleil , qui brille de tant d'éclat , est une plaque d'or que le maître des dieux a clouée au ciel , & cette lune est par conséquent une plaque d'argent , rien n'est si clair.
. . . .
. . . .
. . . .

Je puis, ajouta-t-il, commander à mes pas-

ſions & y mettre un frein. A ces mots, il vit une vigne ; il cueillit quelques grappes, les preſſa, en fit une liqueur, la goûta, & la trouva délicieuſe. La liqueur lui monta à la tête; il s'en apperçut : elle pourroit me nuire, dit-il, il faut que je n'en boive pas davantage d'aujourd'hui ; & puiſque je commande à mes paſſions & à mes deſirs, rien n'eſt ſi aiſé. Il laiſſa donc ce vaſe. Mais quand j'en boirois encore un coup, cela me pourroit-il faire quelque tort ? Et il boit. Hé bien, ce coup que je viens de boire ne m'a guere plus étourdi que je n'étois : quand je redoublerois, quelle conſéquence y auroit-il ? Il but encore ; & reprenant toujours le même raiſonnement, & diſant toujours qu'il ſavoit dompter ſes paſſions, l'homme tomba ivre. . . . .

. . . .

. . . .

Il reſta long-temps enſeveli dans un ſommeil léthargique. A ſon réveil, ſa tête étoit appeſantie, ſon corps foible & douloureux, ſon cœur abattu. Toujours perſuadé que rien n'avoit été fait que pour lui, & que les herbes qui l'environnoient devoient renfermer une vertu ſalutaire, il en cueillit & en mangea. Auſſitôt il tomba dans des convulſions affreuſes,

& touchoit à son dernier moment. Je m'apperçus qu'il s'étoit empoisonné ; je pris pitié de lui, je lui fis avaler le suc d'une herbe qui étoit un contre-poison certain. Il me dut la vie, & n'en fus pas plus reconnoissant. Il prétendit que la nature seule l'avoit sauvé, & non pas mon remede. C'est que la gratitude eût coûté à son amour-propre, & que son orgueil ne vouloit pas avouer que j'eusse des connoissances qu'il n'avoit pas. . . . .

. . . .

. . . .

Cesses donc du moins, lui dis-je, créature ingrate de tout rapporter à toi seul, de croire que tout a été fait pour toi ! Est-ce pour toi qu'a été formée cette herbe qui te donne la mort ? Est-ce pour te servir qu'existent ces animaux qui menacent tes jours, & à qui peut-être cette même herbe qui t'ôteroit la vie, sert de nourriture ? Tu penses que Jupiter a fait de toi son ouvrage de prédilection ; & combien d'animaux l'emportent sur toi par la force ! Il n'y en a pas, du moins, qui soient sujet à autant d'infirmités ; il n'y en a pas qui ne connoissent mieux que toi ce qui leur est salutaire & ce qui peut leur nuire. En as-tu vu engloutir comme toi les sucs des fruits qui

peuvent leur causer une ivresse dangereuse ? En as-tu vu comme toi manger des herbes empoisonnées ? Toi seul est nu & exposé à toutes les insultes de l'air ; toi seul n'as aucune arme pour repousser les attaques des animaux tes ennemis ; tous peuvent t'outrager & te trouvent sans défense. Quitte donc ton orgueil ; & loin de te croire le chef-d'œuvre de Jupiter, reconnois qu'il n'a fait de toi qu'un ouvrage de caprice. . . . .

. . . .

L'homme humilié & embarrassé de mon discours, resta long-temps enseveli dans un profond silence & les yeux inclinés vers la terre ; mais enfin levant son front avec plus d'orgueil que jamais, ah ! me dit-il, ne soyez pas étonné de la bizarrerie qui regne dans l'univers : je viens d'en découvrir la cause. Vous avez toujours cru qu'il est un Jupiter, & il n'y en a point. Comment, m'écriai-je, aussi indigné que surpris, est-ce toi qui t'es fait toi-même ? est-ce toi qui as formé ce monde ? Non, me répondit-il avec la même audace : le hasard à tout fait, & rien n'est plus facile à comprendre. Les éléments, où la matiere premiere, où les atomes confondus ensemble, nageoient indifféremment

remment dans l'immenſité de l'étendue ; les uns de ces atomes étoient quarrés, les autres crochus, les autres octogones : ſans ceſſe ils ſe rencontroient, ſe fuyoient, ſe rapprochoient les uns des autres. Par ſucceſſion de temps, à force de mouvements & de rencontres variés à l'infini, la terre s'eſt formée, le ſoleil de même, &c. Cette matiere premiere, diſpoſée d'une certaine façon par le haſard, a fait des corps organiſés, qui ſont des animaux : ces organes diſpoſés auſſi d'une certaine façon par le haſard, ont produit la faculté de penſer que je poſſede ſeul, à l'excluſion de tous les animaux.

. . . .

. . . .

. . . .

Ici, l'homme finit ſon diſcours, & l'on voyoit à ſon air qu'il s'applaudiſſoit fort de tout ce qu'il venoit de dire. . . . . . .

. . . .

. . . .

Un taureau fier & majeſtueux, qui étoit toujours reſté auprès de nous pendant notre converſation, & qui avoit toujours paru ruminer profondément, ne put retenir plus long-temps ſon indignation & parla en ces termes :

. . . .

. . . .
. . . .

Tu mériterois, animal aussi superbe que foible, que je te frapasse d'une de mes cornes, & te rendisse au néant dont jamais tu n'aurois dû sortir. Toi seul des animaux as, dis-tu, la faculté de penser : je suis de ton avis, si par cette faculté tu entends le pouvoir de former des idées bizarres & insensées. Tu es, as-tu dit, le premier des animaux ; & nous, nous sentons l'égalité que Jupiter a mise entr'eux tous. Le chien est vainqueur du lievre, & est terrassé par le loup : d'un coup de corne, je donne la mort à celui-ci, & le lion m'assomme d'un coup de sa queue : lui-même seroit enlevé par l'éléphant avec facilité. Nul de nous ne croit que tout a été fait pour lui ; mais nous sentons tous que nous sommes chers au maître des dieux, qui nous a faits, & qui a voulu que chacun de nous trouvât sur la terre sa subsistance. Nous ne sommes pas surpris en voyant des plantes qui nous seroient dangereuses, parce que nous pensons qu'elles sont utiles à d'autres animaux qui ne sont pas moins dignes que nous de la vie. Tu te vantes de tout savoir ; & nous, nous nous vantons seulement d'avoir formé le soleil qui donne la vie & la chaleur à

tout ce qui eſt ſur la terre, tandis que d'autres êtres lui rendent grace, ſans doute, d'avoir créé ces autres aſtres, dont l'utilité nous eſt moins ſenſible. Tu dis que tu commandes à tes paſſions ; mais Jupiter a bien plus fait pour nous, car il ne nous en a point donné. Il a fait que nous ayons envie de manger, quand notre corps a beſoin de nourriture ; il a fait que le taureau deſire la geniſſe, quand il doit procurer la propagation de ſon eſpece. Cette raiſon que tu eſtimes tant, & que nous n'avons pas, n'eſt qu'un deſir aveugle & effréné de ſavoir tout, & le fruit que tu en tires, c'eſt de ſavoir ſi tu es de bonne foi, que tu ne peux rien connoître ; elle fait ton ſupplice, & le maître des dieux te l'a donnée pour te punir de ton orgueil ; ſache donc que tous les autres animaux ont été formés par lui dans un inſtant de tendreſſe, & qu'il t'a créé dans un inſtant de haine : auſſi nous te fuyons tous, car nous t'avons tous en horreur. . . . .
. . . .
. . . .

Le ſage diſcours du taureau me frappa au point que je m'éveillai en ſurſaut, & le ſonge de cette nuit me donna matiere à réflexion pendant bien des jours.

CINQUIEME RÊVE.

Le Philosophe.

JE songeai une nuit que j'errois dans une forêt épaisse, sans savoir où j'étois. Tous les pas que je fis pour retrouver mon chemin ne firent que m'égarer davantage : enfin je me trouvai auprès d'une grotte que la nature s'étoit plu à embellir ; une douce horreur régnoit à l'entour ; des arbres hauts & touffus l'environnoient & y formoient le plus épais ombrage ; des rocailles variées à l'infini faisoient l'ornement de l'entrée de la caverne ; auprès étoient des sieges de gazon & de mousse : je m'y reposai, & déja je tombois dans les plus profondes réflexions, lorsqu'elles furent tout-à-coup interrompues par l'arrivée d'un vénérable vieillard.

Jamais je n'ai été frappé de tant de respect : sa taille étoit noble, son port majestueux, son regard mêlé de douceur & de fierté ; une longue barbe lui tomboit sur la poitrine : ce n'étoit qu'à la blancheur de ses cheveux, à des traits plus grands & plus marqués qu'on reconnoissoit qu'il avoit atteint à la vieillesse ; car il avoit conservé toute la vigueur du

jeune âge : à peine osai-je lever les yeux sur lui ; je le pris pour Saturne, le pere du maître des dieux ; je tombai à ses genoux ; il me releva en souriant : c'est aux dieux seuls, dit-il, en me serrant la main, que doit être réservée cette marque de respect. Eh quoi ! m'écriai-je, seriez-vous un mortel ? Oui, mon fils, je le suis, répondit-il, & les ans qui s'accumulent sur ma tête, m'avertissent que la mort n'est pas loin de moi. . . . .
. . . .
. . . .

O mon pere ! comment accorder avec cette bonté tendre que vous me témoignez, la haine que vous avez sans doute pour les hommes, puisque vous les fuyez ? . . . . Je ne hais pas les hommes, répartit le vieillard, mais je ne puis rien faire pour leur bonheur, & j'ai cru qu'il m'étoit permis de chercher le mien dans la solitude. . . . .
. . . .
. . . .

Ils l'ont donc traversé, votre bonheur, lui dis-je ? vous les avez donc trouvé méchants ?
. . . .
. . . .
. . . .

J'ai cru du moins qu'ils l'étoient, répondit-il ; mais depuis que je suis éloigné d'eux, depuis que j'ai fait des réflexions sur leur cœur, & que j'ai cherché à les excuser, je crois qu'en général il est peu d'hommes méchants, mais qu'il n'en est point qui ne fasse du mal, ce qui revient au même pour ceux qui vivent avec eux.

. . . .
. . . .
. . . .

Eh ! mon pere, comment sans méchanceté peuvent-ils tous faire du mal ? . . . . .
. . . .
. . . .

C'est, mon fils, qu'ils n'ont qu'une très-foible lueur de raison. Oui, leurs crimes n'ont d'autres causes que leurs erreurs ; ce défaut de raison les empêche de voir que tout dans le monde n'est que bagatelle & misere : ils se sentent malheureux, & se croient capables de parvenir au bonheur, comme s'il n'étoit point réservé aux dieux seuls. . . . .
. . . .
. . . .

Le pauvre croit qu'il ne faut qu'être riche pour le goûter : il s'enrichit & n'en est que plus infortuné. Une maison considérable à sou-

tenir lui donne mille soins ; des débiteurs par leurs faillites le font trembler pour sa fortune ; sa femme ne s'occupe qu'à la dissiper ; ses enfants le déshonorent, parce qu'ils savent que leur pere peut acheter leur impunité. . . .

. . . .

. . . .

Que le riche seroit heureux s'il en étoit quitte à ce prix ! L'ambition vient encore le dévorer. Il parvient à occuper les principales places de l'état, il fait de grandes choses, & mille envieux jurent sa perte. Il fait des fautes, parce qu'il est homme, & tout un peuple l'accuse ; on lui reproche jusqu'à ses bonnes actions. Il ne connoît plus de repos ; nuit & jour il faut que par vanité il travaille pour le bien du peuple qu'il n'aime point & qui le hait. La crainte de la disgrace est un ver rongeur qui le tourmente sans cesse ; son ambition qui avoit paru satisfaite, renaît encore avec plus de force. La seconde place avoit fait tous ses vœux : la premiere seule peut à présent le tenter. Il se fait un parti ; le crime ne l'épouvante plus : heureux s'il périt ! mais s'il parvient à ce qu'il desire, ce n'est qu'un nouvel instrument qu'il ajoute à son supplice. . . .

. . . .

Les mêmes rôles se jouent dans toutes les classes des hommes ; sans cesse on change d'état, de lieu, de société, & l'on ne se trouve pas plus heureux dans un temps que dans un autre : on espere tout de l'avenir ; il ne peut rien faire pour nous, si ce n'est de nous amener la mort : c'est dans nos cœurs qu'est la source de notre misere. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Voilà où conduit la fausse idée du bonheur ; delà les cabales, les trahisons, l'envie, les forfaits. On n'aime point à faire du mal, mais on se détermine à en faire pour devenir plus heureux, c'est-à-dire, plus riche ou plus grand.

. . . .

. . . .

. . . .

Que les hommes seroient bien différents, si la saine raison parloit à leur esprit ! ils reconnoîtroient alors quel est leur véritable intérêt & que cet intérêt est inséparable de la vertu. Peut-être dans l'état de nature les hommes n'avoient-ils que le besoin physique qui leur crioit de le satisfaire : mais il n'en est pas de même dans la société ; il y a tels préjugés qui

peuvent y devenir des vertus indiſpenſables ; parce que tous les membres s'y ſoumettant, celui qui s'éleve contre détruit l'harmonie ; ſouvent telle action condamnable qu'on traite légérement, eſt un crime contre la ſociété, & qui tend à ſa deſtruction, ou du moins à en troubler la paix. Fuyez, mortels coupables, qui ne regardez que vous, comme ſi vous exiſtiez ſeuls ; fuyez loin de l'aſſemblée des hommes, ſi vous ne pouvez que leur arracher leur repos. . . . .
. . . .
. . . .

O le plus ſage de tous les humains, m'écriai-je ! vous n'avez jamais connu les foibleſſes de l'humanité, & en fuyant les hommes, vous vous êtes élevé au deſſus d'eux. . . . . .
. . . .
. . . .

Je n'ai pas toujours vécu dans la ſolitude, interrompit le vieillard ; j'ai été, comme un autre, enveloppé dans le tourbillon du monde ; j'ai aimé des femmes qui me jouoient, des amis qui ne m'aimoient point ; j'ai rampé ſous mille protecteurs qui m'ont fait mille promeſſes, & qui m'ont toujours trompé. Dégoûté des déſagréments que j'avois eſſuyés, j'ai

fui les hommes ; l'aigreur de mon esprit s'est adoucie par l'éloignement : je ne dirai pas que je les aime, mais je ne les méprise ni ne les estime. . . . .

. . . .

Mais, lui dis-je, si les hommes ne sont pas fonciérement méchants, ils peuvent n'être pas incorrigibles. Je me fais un plaisir d'espérer qu'un sage quelque jour leur prouvera que c'est en eux-mêmes qu'ils doivent chercher leur bonheur, que ce n'est qu'en eux-mêmes qu'ils peuvent le trouver, que ce n'est point un état plus ou moins haut qui rend plus ou moins fortuné ; que le laboureur peut être aussi heureux que le monarque, s'il est persuadé que le monarque peut être aussi malheureux que lui.

. . . .

Votre sage n'opéreroit rien, me répondit le solitaire : on l'écouteroit, on l'applaudiroit, mais on ne se corrigeroit point, parce que les hommes ne suivent que le conseil de leur cœur.

. . . .

Je lui repréſentai qu'il y avoit, ſans doute, des hommes qui, par la force de la raiſon, ſe trouvoient exempts des vices de l'humanité, pour qui l'ambition n'avoit point de charmes, en qui l'amour n'étoit point fureur, qui étoient contents du peu que le ciel leur avoit accordé, & qui le béniſſoient de ne leur en avoir pas encore accordé moins. Ces mortels, ajoutai-je, ſont-ils d'une nature privilégiée, ou plutôt tous ne leur reſſembleront-ils point quand on leur aura fait connoître la véritable & ſaine raiſon? . . . .

Les hommes dont vous parlez, répondit froidement le vieillard, ont peu de vices, parce qu'ils ont peu de paſſions; ils ne ſont point d'efforts pour être vertueux; je vous l'ai dit, ils ſuivent l'impreſſion de leur cœur. Direz-vous qu'un eunuque ſoit tempérant, parce qu'il n'attente point à la vertu de votre fille? Mais, n'eſt-il point, répondis-je avec feu, des hommes bienfaiſants qui ſe plaiſent à ſecourir l'humanité? Direz-vous que ce ſoit par défaut de paſſion, ou plutôt n'eſt-ce point par la noble paſſion de faire des heureux? . . . .

. . . .

. . . .

On a des vertus par orgueil & par foibleſſe, interrompit le vieillard. Un grand accorde des graces, parce qu'il n'a point la force de réſiſter aux importunités ; un riche répand ſes tréſors, parce qu'il veut paſſer pour généreux. Heureux du moins les vices qui reſſemblent à la vertu !

. . . .

. . . .

. . . .

Mais vous, lui dis-je, vous êtes un véritable ſage : pourquoi voulez-vous être ſeul ?

. . . .

. . . .

. . . .

Je ſuis ſage parce que je ſuis dans un déſert. Si je retournois parmi les hommes, je redeviendrois, ſans doute, bientôt ſemblable à eux. Le feu des paſſions eſt couvert, mais il n'eſt point éteint : on le verroit reparoître dès qu'il trouveroit des aliments. Mais comment donc corrigera-t-on les hommes ? . . .

. . . .

. . . .

. . . .

On ne les corrigera point, parce que Jupiter

ſeul peut changer la nature des êtres. Il eſt vrai qu'il y a des hommes que leurs paſſions portent au crime & à la noïrceur ; mais ainſi l'a voulu Jupiter, & nous devons le bénir. S'il n'a pas tout fait pour le mieux, il a tout fait ſuivant ſa volonté. Eſt-ce à nous de nous plaindre, & nous a-t-il créés pour lui preſcrire des loix ? Je priai mon ſolitaire de ſouffrir que je reſtaſſe auprès de lui ; mais il le refuſa : il craignoit que la compagnie même d'un ſeul homme ne le rendît moins vertueux.

SIXIEME RÊVE.

L'Amour.

JE rêvois une nuit que je me promenois dans le lieu le plus agréable du monde ; des arbres plantés dans l'ordre le plus recherché, & taillés avec art, formoient des allées où régnoit une douce obſcurité. J'y errois avec plaiſir, & mon eſprit éprouvoit la gaieté que la beauté de ces lieux inſpiroit. Au bout des allées, je vis des parterres jonchés des plus belles fleurs : les jets d'eau qui s'élançoient avec impétuoſité dans les airs, répandoient à l'entour une fraîcheur délicieuſe. Je ne pouvois me laſſer d'admirer. Enfin je vis un berceau, j'y entrai pour goûter un inſtant de repos : j'apperçus un lit de roſes, & deſſus un enfant qui dormoit : que de graces, que de charmes avoit cet enfant ! J'avouai dans ce moment qu'avant de l'avoir vu, j'avois toujours ignoré ce que c'eſt que la beauté. . . . . . Il étoit profondément endormi, & cependant on remarquoit ſur ſon viſage une vivacité inexprimable. Il y avoit dans ſon air quelque choſe de malin, & même, ſi l'on veut, de perfide : mais je ne ſais com-

ment cet air lui ſeyoit. Quoique ſes yeux fuſſent fermés, il ſembloit qu'on en démêlât les attraits. Je ne pouvois le quitter ; je m'aſſis à côté de lui, je l'éveillai malgré moi, par un ſoupir qui m'échappa ; il ſoupira lui-même en ouvrant les yeux, & les tournant de mon côté : Ah ! c'eſt-toi, dit-il, qui viens interrompre mon ſommeil ! il faut bien que je me venge. A ces mots, il me perça d'un trait qu'il tenoit caché. Mon premier mouvement fut de pouſſer un cri ; je me croyois frappé d'un coup mortel. Ah ! traître enfant, m'écriai-je, qui pourroit d'un âge ſi tendre, craindre une telle perfidie ? Cependant un charme inconnu ſe gliſſoit dans mon ame ; j'éprouvois, au lieu de douleurs, un ſentiment délicieux ; je ne me trouvois plus le même : mon cœur s'attendrit, des pleurs coulerent de mes yeux ; mais que ces larmes étoient douces à verſer ! Enchanté, ravi, ne me connoiſſant plus, j'embraſſai cet enfant qui venoit de me frapper. Il ſourit : Hé bien, dit-il, les bleſſures de l'amour ſont-elles bien douloureuſes ? Pour toute réponſe, je voulus l'embraſſer encore . . . . . . Ce n'eſt pas moi qu'il faut embraſſer ; c'eſt en rendant hommage à la beauté que l'on doit révérer l'Amour. Tourne les yeux. . . . . J'obéis ; je vis une nym-

phe . . . . . qu'elle étoit belle ! après l'Amour, je n'avois rien vu de si charmant! . . . . . . Amour, lance encore un de tes traits dans mon cœur. Je ne saurois assez l'aimer: comme la pudeur colore ses joues de ce vif incarnat qui enflamme les desirs ! les graces l'ornent de tout ce qu'elles ont de plus séduisant ! Amour, divin Amour ! embrase tout mon être ! qu'un torrent de faveurs enivre ma tendresse ! prépare mon ame à la volupté & mes sens à la jouissance !

Je dis, je vole à elle, j'allois me jeter à ses genoux : je n'ose, mon cœur le veut, la crainte m'arrête. Je la regarde, elle baisse les yeux, je les baisse moi-même ; je veux parler, je garde le silence ; je brûle, & je forme le dessein de lui cacher mes feux. . . . . . . Ah ! que je puisse seulement obtenir d'être souvent auprès d'elle ! je la verrai, je lui parlerai, je serai trop heureux ! Cette permission que je desirois, je l'obtins. J'avois cru qu'elle suffisoit à mon bonheur ; mais qu'il est cruel de voir sans cesse ce qu'on aime & de n'oser le lui dire ! . . . . Quelquefois elle jetoit sur moi les yeux avec douceur ; quelquefois elle me parloit avec bonté & même presque avec tendresse ; quelquefois elle soupiroit.

piroit. . . . . . . Quelle joie je ressentois alors ! une douceur inexprimable me couloit de veine en veine ! . . . . Elle m'aime, disois-je : peut-être auroit-elle autant de plaisir à m'apprendre son amour, que j'en aurois à lui déclarer le mien ; la pudeur de son sexe est tout ce qui l'arrête. Ah ! parlons. . . . . . si je lui étois indifférent . . . . si ce n'étoit que de l'amitié qu'elle eût pour moi . . . . ah ! gardons le silence. Si j'allois l'irriter ! . . . D'autres fois elle étoit plus sérieuse, plus réservée ; c'en étoit assez pour inquiéter un amant. Quel tourment mon cœur éprouvoit alors ! . . . Je me suis toujours trompé : non, elle ne m'aime point. Eh ! comment ai-je cru qu'elle m'aimât ? Pourquoi lui aurois-je plu ? Quel titre avois-je pour la charmer ? . . . O la plus adorable des nymphes, ai-je pu me croire digne de toi ? C'étoit trop t'offenser . . . . Tu ne m'as jamais aimé ; tu ne m'aimeras jamais ; l'inégalité est trop grande entre nous . . . Fuyons loin d'elle ; cherchons loin de ses yeux un repos qu'ils ne me rendroient jamais. . . . . La fuir ! ah ! si je dois mourir de douleur, mourons du moins auprès d'elle, ou qu'un nouveau trouble agitant mon cœur, s'empare de tous mes sens ; que mon ame semble s'exhaler, & que

l'excès de mes desirs m'en ôte presque le sentiment. . . . .
. . . .
. . . .

Tels étoient les mouvements qui se passoient dans mon cœur ; ils l'agitoient quelquefois ensemble, quelquefois tour-à-tour. Que l'amour, quand il est sincere, donne de plaisir & cause de douleur ! à peine ose-t-on lever les yeux sur la beauté qu'on aime ! Mes regards timides annonçoient la violence de mes desirs ; tout mon être en étoit subjugué ; je ne voyois plus, je ne pensois plus, & cependant je n'existois que pour sentir. . . . .
. . . .
. . . .

Enfin l'occasion de me déclarer fut amenée par ma nymphe elle-même. J'étois assis avec elle sur le bord d'une fontaine ; elle prononça le nom de l'amour. Ah ! lui dis-je, que quelquefois il est cruel d'aimer ! figurez-vous quel doit être l'état d'un amant qui craint sans cesse d'offenser celle qu'il aime, qu'il adore & n'ose le lui dire ! Tel est tout amant véritable.

L'amour sincere est toujours craintif. Je finis en poussant un soupir qui s'exhaloit du fond de mon cœur. L'embarras & la timidité insé-

parables d'une premiere passion, ne me permettoient pas de découvrir le feu qui me dévoroit à l'objet qui l'avoit allumé. . . . .

. . . .

. . . .

A ce soupir; me dit-elle, à la chaleur avec laquelle vous parlez, on croiroit que vous êtes l'amant que vous peignez. Ah! sans doute, j'aime . . . . dois-je rendre grace à l'amour, ou dois-je l'accuser? j'aime la plus aimable des nymphes, & mon malheur n'en est que plus grand, si elle ne m'aime point. . . . . Que devroit cependant m'importer son amour, puisque sans doute, elle ignorera toujours le mien? Le sien ressemble trop à l'amitié pour être une passion véritable. L'amour, tel que la nature l'inspire, doit être l'ouvrage d'un instant; il doit être aussi rapide que l'éclair. . . . . .

. . . .

. . . .

Cette obstination à garder le silence, interrompit-elle, me paroît assez mal fondée. Un amour sincere mérite du retour, & vous en êtes digne à d'autres titres. . . . .

. . . .

. . . .

Ce mot me donna quelqu'assurance. Je lui

parlai encore quelque temps de l'objet de mes feux ; je l'obſervois ; elle me parut inquiete ; il me ſembloit qu'elle craignît que ce ne fût une autre qu'elle. Elle m'ordonna, d'un ton abſolu, de lui nommer celle qui avoit triomphé de mon cœur. Je tenois toujours les yeux fixés ſur elle : je crus appercevoir qu'elle ſe repentit auſſi-tôt de l'ordre qu'elle m'avoit donné. Elle ne ſavoit où porter ſa vue ; un léger tremblement la ſaiſit ; la rougeur ſe répandit ſur ſon front. . . . . Si c'étoit elle que j'aimais, (le moment d'une déclaration eſt embarraſſant, eſt difficile à ſoutenir ;) mais ſi ce n'étoit pas elle ? . . .

Je craignois de mon côté, parce qu'un amant craint toujours ; mais l'inſtant étoit trop favorable, il falloit en profiter. Regardez, lui dis-je, d'une voix foible & obſcure : voilà celle que j'aime. En parlant je lui montrois l'eau de la fontaine, que même le zéphyr n'oſoit agiter. L'altération de mon viſage lui déceloit aſſez l'état de mon cœur. L'amour alloit conduire lui-même ma main que l'émotion rendoit tremblante ſans lui rien faire perdre de ſon adreſſe.

Son ſort étoit décidé ; elle étoit ſûre que je l'aimois. Son embarras augmenta de même que ſa rougeur ; elle détourna les yeux : qu'alloit-

elle me répondre ? son silence étoit aisé à interpréter. Je m'enhardis, je ne cessai point de la presser que je n'eusse obtenu l'aveu qui fit mon bonheur. Mais l'embarras, la honte, l'émotion s'emparerent de tous mes sens ; je chancelois, je tremblois, je rougissois & n'osois lever les yeux sur la seule que je voyois. Mais un de ses mouvements porta subitement dans mes veines tout le feu de l'amour.

Je passai quelque temps plongé dans les délices. Le soleil en se levant, le soleil à son coucher, nous voyoit enivrés d'amour : la nuit qui cachoit la clarté ne pouvoit interrompre nos plaisirs. Mais peut-on aimer & ne point se tourmenter ? Je crus que ma chere nymphe ne m'aimoit point autant que je l'aimois : quel supplice ! M'aimes-tu, lui disois-je souvent ? . . . Peux-tu le demander, répondoit-elle ? ne te l'ai-je pas assez prouvé ? ne te l'ai-je pas assez dit ? Ah ! m'écriois-je, répete-le sans cesse, je ne l'aurai jamais assez entendu. C'est par trop d'amour, que je crains que tu ne m'aimes moins. Je t'aime, je t'aimerai toujours ! . . . . Ah ! qu'il m'est doux de te dicter ainsi ce que je veux que tu me dises ! . . . Viens dans mes bras, nymphe adorée, appuie-toi sur mon sein, prouve-moi que tu m'aimes,

en me faiſant mourir de plaiſir. . . . . .
. . . .
. . . .

Un tourment bien plus cruel m'étoit réſervé, & bientôt j'en éprouvai toute l'horreur. Dans le lieu charmant que nous habitions étoient des jeunes bergers, qui tous inutilement ſe diſputoient l'honneur de plaire à ma chere nymphe; tous l'adoroient, & j'étois ſeul aimé d'elle; mais j'euſſe été trop heureux ſi j'avois pu le croire. Je n'aurois point voulu qu'elle les regardât, qu'elle leur parlât. Si elle jetoit les yeux ſur l'un d'eux, je le regardois à l'inſtant comme mon rival : mais les yeux de ma nymphe retomboient ſur moi, & j'étois appaiſé.

Etoit-elle long-temps abſente : ah! m'écriois-je, c'eſt avec un berger qu'elle s'arrête! il lui déclare ſon amour, & peut-être elle lui avoue le ſien. Perfide! tu m'as toujours trompé : pourquoi m'abuſois-tu? pourquoi ne m'avois-tu pas dit que tu ne pouvois m'aimer?

PROLOGUE
ABSOLUMENT NÉCESSAIRE.

ON ſait que Benoît XIII cédoit facilement aux inſpirations de ſes miniſtres & à celles des gens de lettres ; auſſi Mad. de Tencin, comme nous l'avons obſervé, obtint-elle ſans beaucoup de peine, de ce pape un bref, pour paſſer de la vie monaſtique dans le monde, & s'engager dans la vie littéraire pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Ganganelli, avec qui elle étoit alors dans la plus étroite correſpondance, favoriſa ſon évaſion du couvent de Mont-Fleuri, pour l'engager à venir rendre grace à ſa ſainteté d'une faveur auſſi ſpéciale. Cette femme charmante ſe tranſporta auſſi-tôt à Rome, & le ſacré college lui fit l'accueil le plus flatteur (1).

(1) Mad. de Tencin paſſa cinq ou ſix mois à Rome. Perſonne n'ignore qu'elle y portoit rarement les habits de ſon ſexe, parce qu'elle ſe rendoit tous les jours au palais pontifical, où les femmes n'entrent point ſi elles ne ſont déguiſées.

Ganganelli deſiroit depuis long-temps parcourir la Suiſſe; il en fit le voyage avec le charmant auteur des *Malheurs de l'amour*. Leur ſenſibilité mutuelle donna lieu à ces deux entretiens ; l'un & l'autre ſont trop marqués au coin du plus vif intérêt, pour les ſouſtraire, j'oſe le dire, aux yeux mêmes de toutes les nations : on les lira tels qu'ils nous ont été communiqués par une des nieces de Mad. de Tencin.

Un pygmée de la littérature, pendant mon voyage en Suiſſe, m'avoit fait un larcin de ces deux entretiens. J'en arrêtai l'impreſſion au moment où il les alloit mettre au jour.

LES TENDRES LIAISONS
DE GANGANELLI,
ET DE Mde. DE TENCIN.

PREMIER ENTRETIEN.

GANGANELLI.

DIVINE Alexandrine ! nous ſommes enfin arrivés chez ce peuple où ſe trouve réuni pour la félicité tout ce que la nature peut donner, & tout ce que la ſimplicité des mœurs peut ajouter à la nature ! C'eſt ici qu'on accueille avec raviſſement les infortunés, qu'on offre aux voyageurs l'hoſpitalité la plus généreuſe, & que chacun bénit les dieux du bonheur de ſa journée, quand il a pu faire le bien ! . . . . De quelles délices votre ame ſera enivrée, lorſque vous verrez ces jeunes bergeres au ſon du tambourin folâtrant ſous l'ombrage, toutes vê-

tues d'un lin blanc comme la neige des montagnes ! jamais l'œil ne vit tant de charmes réunis. La fraîcheur, l'enjouement, l'éclat du teint, la grace embellie par l'innocence, tout inſpire le deſir. La premiere marche les yeux baiſſés, ſa chevelure tombe ſur ſes épaules en boucles négligées, ou remonte ſur ſa tête en treſſe d'or, & va ſe confondre avec les roſes de ſa couronne. Un feſton de violettes deſcend autour de ſa taille, pareille à celles des nymphes, & toutes font leur unique occupation du doux emploi d'aimer.

ALEXANDRINE.

C'eſt donc ici le ſéjour de l'éternelle félicité ? C'eſt ſur l'émail de ces prairies, & dans ces ſolitudes fleuries de la nature, que ce peuple heureux s'occupe des moyens de perfectionner ſa raiſon & d'atteindre au ſouverain bien, que ſes jours coulent dans ces ſublimes études, & qu'en cherchant le bonheur des autres hommes, il trouve le ſien. Peuple de bergers ! peuple chéri des dieux ! continuez de vous aimer, & repoſez-vous ſur ces mêmes dieux des ſollicitudes de l'avenir ; ils veillent pour vous quand vous dormez. . . . . . . Et vous, jeunes bergeres, que j'envie votre bonheur ! Lorſque le ſoleil vient de ſe précipiter dans l'onde, l'aſtre des

nuits vous éclaire du haut des collines ; sa lumiere argentée, se projetant sur les eaux, ajoute encore à vos tendres amours ; tout porte dans vos cœurs les plus douces impressions de la volupté. . . . . Ganganelli, que cet asyle a pour moi de charmes ! Ah ! de quel souvenir flatteur y doit être couronné un amoureux mystere !

GANGANELLI.

Vous le savez, Alexandrine, un écrivain enchanteur nous l'a dit :

« Quand l'amour nous fait éprouver
» Son premier trouble avec ses premiers charmes,
» Contre soi-même, encor c'est lui prêter des armes,
» Que d'être seul & desirer.

Hé bien, votre ame ne sera plus isolée, elle partagera les sentiments de la mienne, & dans cette confusion précieuse, vous ne me méconnoîtrez plus. Pensant par vous, aimant avec vous, je deviendrai un second vous-même, & vous ne respirerez plus que mes soupirs.

ALEXANDRINE.

C'est être bien ingénieux à donner de plein vol à cet entretien un ton sublime & de prétention ! A en juger par le début, bientôt nous

ne devons plus avoir qu'une même façon de penser & qu'une même ame. Je ne vois pas quel avantage vous retirerez, Monsieur, d'une ressemblance si parfaite avec moi-même ! Et qui peut vous porter à croire que je respirerai vos soupirs pour établir un bonheur que vous ne craignez pas d'annoncer avec un triomphe qui blesse ma vanité ?

GANGANELLI.

C'étoit, & je le vois, une présomption de mon cœur, d'aspirer à cette harmonie de nos êtres, & vous m'en punissez à l'instant, en feignant de ne pas m'entendre : sans doute, Alexandrine, votre vanité doit souffrir à l'idée seule du parallele. Votre ame est si pure, si vive, si ornée, elle est si parfaite de sa propre beauté, que son éclat indépendant pourroit être terni du souffle même le plus innocent de ma tendresse; mais tout dépend d'une premiere épreuve. Mes facultés pensantes, épurées à vos leçons, deviendront dignes d'être mêlées aux vôtres ; votre ame sera le crystal qui réfléchira mes idées sans en recevoir d'atteinte nuisible.

ALEXANDRINE.

Mon intention n'étoit pas de vous punir,

Monſieur, mais ſeulement de vous faire connoître le danger auquel je m'expoſerois, en paroiſſant favoriſer une démarche contraire à mes principes; & puiſque je veux bien m'expliquer, ſauriez-vous me dire à quoi pourroit aboutir une liaiſon plus étroite entre nous, ayant pris la ferme réſolution de reſter dans un état libre & abſolument indépendant? ...... D'ailleurs, les liens ſacrés que vous avez contractés au pied des autels que vous devez ſeuls encenſer! voudriez-vous y porter déſormais une main profane & ſacrilege?

GANGANELLI.

Que d'objections en ce peu de paroles! .... Des dangers . . . le mépris de vos principes . . . l'inutilité d'une liaiſon étroite, vos deſſeins d'indépendance...... des liens ſacrés! ..... A toute autre femme, je répondrois par des tranſports ſouvent impunis, & toujours victorieux des ames novices & tendres; mais mes plans de liaiſons étant dreſſés ſur l'eſtime, mes repliques doivent être combinées ſur la réſerve; le fil de l'eſpérance n'en ſera pas pour cela abandonné; c'eſt lui qui m'enſeignera les routes de votre cœur, *& c'eſt où je borne mes triomphes*. Si l'amour nous conduiſoit jamais au-delà, du moins les

regrets de la séduction n'empoisonneront pas nos jouissances. Soyez donc sans inquiétude, Mademoiselle, les dangers sont pour moi. . . . . . Vos principes ne peuvent être que ceux de la vertu, & c'est elle qui m'anime. . . . . . Plus notre liaison sera étroite, plus nous serons sûrs de nous-mêmes, & plus vous en imposerez à ma pétulance. Quant à vos projets d'indépendance, ils seront raffermis par le serment que je vous fais d'être à jamais sous votre empire.

ALEXANDRINE.

Si vos plans de liaison, comme vous me l'assurez, Monsieur, sont fondés sur l'estime, il vous en coûtera peu de ménager ma délicatesse, en cessant une conversation qui présente des pieges à mon inexpérience ; j'avoue que j'aurois mieux fait de ne point consentir à vous entendre, puisque vous sortez des bornes d'un entretien ordinaire. . . . . Chercheriez-vous à empoisonner les délices que nous goûtons en ces lieux innocents, chez un peuple qui ne respire que la candeur, & qui ne connut jamais l'artifice & la perfidie que précede ou suit ordinairement la séduction ?

GANGANELLI.

Sans doute, Alexandrine, je ne devrois pas

vous aſſurer que j'ai de l'eſtime, c'eſt un langage trop équivoque, puiſqu'il ſert même de prétexte à la perverſité. J'oſe plus, & ſans vous en parler je veux vous forcer à la reconnoître, & qu'elle entraîne la vôtre ; voilà le ſeul piege qu'aura à courir cette aimable inexpérience, dont vous ne tirerez jamais aſſez de vanité. Vous dites vrai, Alexandrine ; je ſors des bornes d'un entretien ordinaire, car je ne ſuis, ni preſſant, ni ſéduiſant, ni téméraire, aſſaiſonnement trop commun chez les galants beaux diſeurs, qui penſent s'emparer des cœurs, en flattant les oreilles. . . . . . Vous trouverez toujours mon langage ſimple & pur, comme l'intérêt que vous m'inſpirez.

ALEXANDRINE.

Que je ſerois ſatisfaite, Monſieur, ſi je pouvois me perſuader que vous n'êtes pas de ces hommes qui jouent l'amitié ſous le maſque du ſentiment, ni téméraire, ni ſéduiſant, & ſeulement mon ami ! Hé bien, à la bonne heure, je ne rougis point de le croire, & j'eſpere que vous ne démentirez pas cette confiance.

GANGANELLI.

La démentir ! . . . . ah ! Alexandrine, ce ſe-

roit trop agir contre mes intérêts. . . . . Je prétends au contraire conduire notre intimité au degré d'abandon intérieur, où votre ame ſans s'en appercevoir, penſera hautement devant la mienne. . . Nous ne ſongerons plus alors, vous, à vous mettre en garde contre l'inexpérience, & moi, à prévoir le danger de la liaiſon ; nos ames ſeront ces deux fleuves qui ſe rencontrant dans leurs cours paiſibles, confondent leurs ondes, & coulent enſemble juſqu'à la mer, ſans que leur ſurface même ſoit troublée par cette communication.

ALEXANDRINE.

J'avouerai que tous les moyens que vous employez pour affermir ma confiance plaiſent à mon cœur, & que déja je goûte une joie dont je ne m'étois pas doutée au début de cet entretien. S'il eſt beau d'épancher ſon ame dans le ſein de l'amitié, il eſt bien plus agréable encore de n'avoir qu'un ſentiment avec la perſonne qui plaît, & qui nous fait paſſer des moments heureux qui ne ſeront ſuivis ſans doute d'aucune amertume !

GANGANELLI.

Voilà comme je vous veux, Alexandrine, confiante

confiante & raiſonnable. Tous les pas que nous ferons au-delà de ces deux points donnés, ſeront des progrès d'intimité. Nous y gagnerons tous deux : vous, par la connoiſſance de vous-même; moi, par la réforme & la perfection de mes ſentiments. Analyſons le cœur humain, il ne s'égara jamais que par ſa propre ignorance.... Portons le flambeau de la raiſon par-tout où nous trouverons de l'obſcurité ; dreſſons nos plans de converſation, d'abord ſur l'exiſtence de nos êtres..... Paſſons enſuite ſur leurs perfections, delà ſur nos devoirs combinés avec nos beſoins, & ne ſortons de ce cours charmant que plus éclairés ſur les vraies convenances, que plus conformes aux plans ſacrés de la nature, & que plus ſatisfaits de nous-mêmes.

ALEXANDRINE.

Voilà des eſpérances bien encourageantes ; la carriere eſt belle autant qu'utile ; ma ſeule crainte eſt d'y perdre mes forces : je l'entreprendrai cependant, n'euſſé-je à fournir pour ma part qu'un grand fond d'attention & de curioſité d'être inſtruite. La ſociété, théâtre des obſervations, & ſur lequel on me diſtingue déja, doublera mes efforts pour y paroître plus ornée & plus capable. Commençons donc par

cette exiſtence de notre être, ce principe inconnu de nos ſenſations, cet eſprit, cette ame dont on ne ceſſe de parler ſans accord, & que l'on ſent ſans pouvoir définir. . . . Je m'arrête, Monſieur, parlez . . . . mais parlez donc, & éclairez-moi.

GANGANELLI.

Votre empreſſement m'enchante & m'enhardit. . . . . Notre ame, belle Alexandrine. . . . . la vôtre, oui la vôtre eſt une portion de l'eſſence divine; elle eſt pour moi ce que le ſoleil eſt pour la nature, le principe de la vie & du mouvement. S'il m'étoit donné de la définir, j'aurois déja le bonheur de la connoître, & ce bonheur ne peut être que le prix d'un long ſentiment. Vous l'aurez cette définition, je vous la promets : lorſque vous m'aurez ouvert le grand livre des ſecrets de votre cœur, je vous laiſſerai la même liberté à mon égard; vous ſaurez par degré, & ſans effort, tout ce qui s'émanera de mes facultés intellectuelles; & les impreſſions ſucceſſives que vous recevrez dans le cours que nous nous propoſons, atteſteront mieux que des raiſonnements l'exiſtence de cette ame que l'on ne connoît parfaitement que par des ſenſations. Que de philoſophes ont vieilli

dans la recherche d'une vérité dont ils étoient si peu dignes de trouver le fil ! S'ils eussent été sensibles, ils auroient vu clair. L'ame, belle Alexandrine, l'ame dont vous voudriez connoître la nature, est la faculté d'aimer; elle existe dans tous les corps, mais elle y reste engourdie sans la tendresse..... Voilà pourquoi jusqu'à ce jour peut-être, vous avez en vain médité sur vous-mêmes. Aimez, & vous allez être étonnée du grand jour que l'effet produira sur la cause.

Je m'explique plus clairement. Voyez aux premiers jours du printemps ce bouton de rose encore sous l'enveloppe tutélaire qui le garantit & le protege contre les derniers traits d'un hiver fugitif; ce bouton de rose, belle Alexandrine, inquiete sur l'existence & la nature de son ame. Revenez demain, le soleil a pour toujours chassé l'insultant Borée, le soleil a laissé tomber un rayon bienfaisant sur la tige du rosier, le bouton s'ouvre, se colore, devient rose, son ame s'explique & elle brille de toutes ses graces : voilà, Alexandrine encore, mais Alexandrine aimante.

ALEXANDRINE.

C'est un labyrinthe que vos idées sur l'existence de l'ame. Vous prétendez que la seule in-

fluence prouve ſon être, & que cette influence eſt un ſentiment vif qui prend ſa ſource dans le cœur ; cette maxime eſt preſque révoltante, & je n'y apperçois qu'un piege dreſſé à la foibleſſe de mon âge, plutôt qu'une inſtruction. J'aime ſans doute, mais c'eſt la vertu que la nature & mes parents m'ont appris à chérir ; & avant que l'on parvienne à me faire perdre de vue ce ſouvenir dont je me glorifie, apprenez que cette même ame indéfinie & ſans doute indéfiniſſable, ceſſera de m'animer. Donnez à vos principes un plus grand caractere de vérité ; cherchez moins à me dégourdir qu'à m'inſtruire, & vous me trouverez docile à ſuivre vos préceptes : ſans cela ceſſons, de grace, un entretien qui loin de careſſer mes goûts, me feroit déteſter de plus amples connoiſſances, que je n'acquerrerois peut-être qu'aux dépens de ma liberté ou de mon innocence.

GANGANELLI.

Si ce n'eſt pas là de l'évidence, c'eſt du moins, Alexandrine, un tour bien charmant d'expreſſions ! Où eſt l'homme qui n'éprouveroit pas de vives ſenſations, en ſacrifiant même ſes volontés à la vôtre ? Mais je ne me ſens pas digne encore de vous obéir juſqu'à ce point, & je

vous demande la grace de continuer un entretien qui doit contribuer à vous perfectionner, & à assurer le repos de ma vie. Oui, belle Alexandrine, l'ame ne se fait jamais mieux sentir que quand elle est pressée par les soupirs de l'amour; jusque-là elle reste assoupie, & ma félicité la plus pure est de rencontrer en vous cette aimable vivacité, l'ornement de votre âge & le charme de mon cœur. Cédez donc sans contrainte à ma tendresse; elle multipliera ses efforts pour multiplier vos jouissances, restant votre sauvegarde contre les dangers de votre vertu.

ALEXANDRINE.

Ingénieux Ganganelli, vous gagnez beaucoup de terrein, ma confiance s'en alarme, & j'ai peine à me défendre du plaisir de vous entendre. Devez-vous me contraindre à vous dire que je vous aime, quand toutes mes démarches vous l'ont trop annoncé? que feriez-vous d'un autre aveu, & à quoi aboutiroient toutes les déclarations que nous pourrions nous faire sur des sentiments réciproques, qu'il ne seroit plus possible de retenir?

GANGANELLI.

Ah! mon adorable Alexandrine! il est donc vrai que j'ai trouvé le chemin de votre cœur?

Dieux ! il ne manque plus rien à ma félicité ; vous avez couronné mon bonheur, & me voilà ſans inquiétude ; tout eſt prononcé, tout eſt fixé ſur mon ſort ! Je prétends vous adorer toute ma vie, n'avoir d'autre volonté que la vôtre, faire tout ce qui dépendra de moi pour vous faire partager mon bonheur & mon amour. Oui, ma toute belle, nous n'aurons plus qu'une même ame & qu'une ſeule volonté, que les mêmes vertus & les mêmes foibleſſes. Jour heureux ! tu fais luire ſur moi des rayons que je n'avois point encore apperçus, & qui me donnent une nouvelle exiſtence ! Qu'il vous en a coûté, belle Alexandrine, pour mettre le comble à ma gloire ! car c'en eſt une, ſans doute, que cet aveu que je poſſede, & que je ne vous rendrai jamais. Vous ſerez bien dédommagée de cet effort par les tranſports qu'il fera naître.

ALEXANDRINE.

Voyez, Ganganelli, où vous me conduiſez par degré ; au lieu de vous avoir demandé un détail d'inſtruction ſur le plan que vous m'aviez annoncé, & qui devoit, me diſiez-vous, tourner à mon avantage ; je me prête à l'illuſion & ne vous fais pas ſeulement un reproche ; voilà ma foibleſſe. Dieux ! que ce ne ſoit pas ma

honte ! Il ſemble que vous ayiez enchaîné mon cœur pour en diſpoſer à votre gré. Comme vous êtes le premier mortel que j'aime & à qui j'ai oſé le dire, vous aurez aſſez de délicateſſe, je l'eſpere, pour ne m'en pas faire rougir; conduiſez-vous de maniere à écarter tous les ſoupçons que mes parents ne manqueroient pas d'avoir ſi vous ceſſiez un ſeul inſtant de reſpecter les bienſéances; c'eſt à ce prix, Monſieur, que je conſens de vous voir, & que je vous permets de m'aimer...... L'amitié la plus étroite uniſſoit le célebre BOSSUET & Mlle. DESVIEUX; leur généreux amour ne fut jamais converti en un goût paſſager. La plupart des engagements aujourd'hui auxquels on donne le nom d'affaires de cœur, s'éteignent auſſi rapidement que l'étincelle; ce ſont de ces foibles nœuds que le goût du plaiſir ſerre pour un temps, & que le caprice ne tarde guere de rompre.

GANGANELLI.

Fille étonnante en vertus ! raſſurez-vous, on ne vous admire pas ſans vous reſpecter; votre belle ame vous garantit aſſez l'abus que je pourrois faire des privileges qu'offre votre beauté. Vos parents que j'honore dans leur tendre fille, ne ſoupçonneront de notre intelligence que la

roit trop agir contre mes intérêts. . . . . Je prétends au contraire conduire notre intimité au degré d'abandon intérieur, où votre ame ſans s'en appercevoir, penſera hautement devant la mienne. . . Nous ne ſongerons plus alors, vous, à vous mettre en garde contre l'inexpérience, & moi, à prévoir le danger de la liaiſon ; nos ames feront ces deux fleuves qui ſe rencontrant dans leurs cours paiſibles, confondent leurs ondes, & coulent enſemble juſqu'à la mer, ſans que leur ſurface même ſoit troublée par cette communication.

ALEXANDRINE.

J'avouerai que tous les moyens que vous employez pour affermir ma confiance plaiſent à mon cœur, & que déja je goûte une joie dont je ne m'étois pas doutée au début de cet entretien. S'il eſt beau d'épancher ſon ame dans le ſein de l'amitié, il eſt bien plus agréable encore de n'avoir qu'un ſentiment avec la perſonne qui plaît, & qui nous fait paſſer des moments heureux qui ne feront ſuivis ſans doute d'aucune amertume !

GANGANELLI.

Voilà comme je vous veux, Alexandrine, confiante

confiante & raiſonnable. Tous les pas que nous ferons au-delà de ces deux points donnés, ſeront des progrès d'intimité. Nous y gagnerons tous deux : vous, par la connoiſſance de vous-même; moi, par la réforme & la perfection de mes ſentiments. Analyſons le cœur humain, il ne s'égara jamais que par ſa propre ignorance.... Portons le flambeau de la raiſon par-tout où nous trouverons de l'obſcurité; dreſſons nos plans de converſation, d'abord ſur l'exiſtence de nos êtres..... Paſſons enſuite ſur leurs perfections, delà ſur nos devoirs combinés avec nos beſoins, & ne ſortons de ce cours charmant que plus éclairés ſur les vraies convenances, que plus conformes aux plans ſacrés de la nature, & que plus ſatisfaits de nous-mêmes.

ALEXANDRINE.

Voilà des eſpérances bien encourageantes; la carriere eſt belle autant qu'utile; ma ſeule crainte eſt d'y perdre mes forces : je l'entreprendrai cependant, n'euſſé-je à fournir pour ma part qu'un grand fond d'attention & de curioſité d'être inſtruite. La ſociété, théâtre des obſervations, & ſur lequel on me diſtingue déja, doublera mes efforts pour y paroître plus ornée & plus capable. Commençons donc par

confidération qui en fait la bafe. Je ne porterois point le trouble dans une famille devenue la mienne par le cœur; elle fera fans inquiétude, comme nous fans alarmes; notre tendreffe eft trop au deffus des jugements humains pour les craindre; d'ailleurs aimons-nous affez pour ne rien prévoir; ce n'eft qu'aux cœurs froids que les intrigues font fatales; les ames brûlantes, fans même les chercher, font fécondes en reffources & en expédients pour prévenir les inconféquences : pourrois-je y tomber, en n'opérant que votre félicité ? Ne me mettez point au nombre de ces hommes les plus foumis & les plus attentifs à plaire à toutes les femmes; ces vils adulateurs s'infinuent d'abord par un dévouement apparent, fe rendent bientôt les maîtres de leurs maîtreffes, en deviennent quelquefois les tyrans, & font gémir celles aux loix defquelles ils avoient voué une obéiffance fans bornes. . . . . La perfidie marche communément à la fuite de l'artifice & de la féduction. . . .

ALEXANDRINE.

Continuez, homme dangereux, affermiffez bien votre empire. . . . . mais défabufez-vous : je ne fuis pas encore défarmée, il me refte la fuite, & j'aurois le courage de m'y confier. . . .

Mais que dis-je? je ſens que vous êtes aſſez barbare pour m'en avoir fait même un moyen cruel. Quel nœud inviſible me tient encore auprès de vous, que ne ſuis-je déja bien loin? ..... Hé bien, qu'il ſoit dit que vous ayez été plus vertueux que moi. ..... Eloignez-vous, Ganganelli, éloignez-vous....

GANGANELLI.

Me réſoudre à vous quitter, c'eſt me réſoudre à la mort. Quel intérêt auriez-vous à cauſer mon déſeſpoir? Ah! plutôt, Alexandrine, reſtons enſemble, & aſſurons notre bonheur contre tous les cœurs incapables de le goûter..... Paſſons en mon appartement que perſonne ne pénetre; nous n'y ſerons pas ſeuls; l'honneur & la ſageſſe y ſuivront nos pas; c'eſt dans leurs bras que doit périr le préjugé de vos craintes: ſi nous nous aimions plus foiblement, ma propoſition pourroit vous paroître encore dangereuſe; livrez-vous à l'ami de la vertu; on ne ſéduit que des filles précautionnées. Le privilege de la confiance eſt de ſe montrer ſans voile, & votre plus grand danger ſeroit de m'oppoſer des obſtacles.

ALEXANDRINE.

Je vous arrête, Ganganelli, & j'aime mieux

reculer dans la carriere où vous m'avez trop enfoncée, que d'avoir l'air de vous comprendre. Quelle démarche ! me soustraire chez vous aux regards publics ! me séquestrer pour vous fournir plus de moyens de foiblesse ! Ah ! connoissez mieux votre amie, ou renoncez pour toujours à la voir !

GANGANELLI.

Quelle résistance ! & vous prenez cela pour de l'amour ! .... Je ne me trompe plus ; vous avez feint quelques moments des sentiments de tendresse pour me donner des fers, & me faire servir de triomphe à votre vanité. Il vous faut des adorateurs esclaves, & vous aimez à contempler le délire que vous excitez, sans en partager la foiblesse ; mais je découvre assez-tôt votre plan & votre systême pour n'en pas être tout-à-fait la victime. ... Les rigueurs de l'amour sont pour moi des moyens usés de constance ; & dès que vous ne savez pas allier les convenances reçues aux faveurs les plus innocentes, j'aurai le courage de me dégager des liens dont je me glorifiois. Je n'ai pas d'autre sacrifice à vous faire, Alexandrine, que mes jouissances ; je croyois qu'il étoit bien plus héroïque de s'en priver, quand on étoit libre d'en jouir ; qu'il étoit bien plus beau de respecter une amante qui se livre,

que d'avoir de la soumission pour les contraintes : l'honneur que vous me faites de me croire dangereux me flatte peu. . . . Plus de confiance, plus d'amour.

ALEXANDRINE.

Vous outrez, Monsieur, vos droits, mes craintes & mes projets; mais, puisque j'ai la foiblesse de ne plus douter, ni de votre amour, ni de sa délicatesse, je ne veux pas vous faire de reproches; jugez de votre empire, c'est moi qui me mets à votre ton, je fais tout ce que vous voulez, & je sens que bientôt je serai sans alarmes. Restez dans votre appartement; je vais me rendre un instant à la société où je resterai le moins qu'il me sera possible pour revenir vous joindre : jugez de ma situation quand il faudra répondre à cette question : ... L'avez-vous vu ? Enfin faites en sorte de n'être point apperçu. . . . Je me retirerai le mieux que je pourrai du danger où mon peu d'expérience m'a exposée ; je pars. . . & vous laisse. Dieu ! donnez-moi le courage dont j'ai besoin dans cette démarche ! . . . .

Que devint Ganganelli dans ces moments d'alarmes ? . . . . . En proie à l'accablement d'un cœur déchiré par la crainte d'avoir exposé sa maîtresse aux ressentiments de sa famille, il s'interro-

geoit lui-même ſur tout ce qui pourroit en réſulter, en ſuppoſant qu'elle fût ſoupçonnée, brûlant d'amour, & perdant de vue ces grandes promeſſes de modération; il rougiſſoit preſque de n'avoir pas été téméraire : cet inſtant échappé, diſoit-il, l'eſt peut-être pour toujours. Des parents ſoupçonneux, s'ils liſent ſur le trouble du front de mon Alexandrine les ſignes du déſordre de ſon cœur, vont nous ſurveiller, nous interroger & nous écarter peut-être. Sotte circonſpection! je vous abjure, & ſi je peux revoir un inſtant Alexandrine, je ſuis heureux.... Il s'agitoit, ſoupiroit, comptoit les minutes & ſe conſumoit; ſes deſirs ardents, ſes ſens pétillants préparoient la défaite de la vertu.... Alexandrine eût mieux fait de ne le pas abandonner...... Le ton de reſpect que ſa préſence maintenoit auroit perſévéré : mais loin d'elle la fougue augmente, les digues ſe rompent, la faim des jouiſſances s'irrite, & Alexandrine à ſon retour en ſera la victime, ſans qu'elle ait encore le pouvoir du frein précédent. En effet, voyons-la revenir auprès de Ganganelli, & tremblons ſur les ſuites d'une inconſéquence que ce même amant venoit de lui peindre ſous les traits de la confiance la plus reſpectée. Elle ouvre, ſa main tremblante aſſure elle-même le ſecret & la pré-

caution ; un double tour enhardit son séducteur. Ecoutons-le parler.

GANGANELLI.

Retour heureux ! vous me ramenez l'espérance. O mon amante ! je vous possede donc, & notre trouble, notre agitation ne seront plus les effets de la crainte. Il faut bien que la sécurité soit assurée, puisque je vous revois. Mettons avec le secours de notre imagination un intervalle de cent lieues entre nos parents & nos cœurs ; soyons seuls au monde, & ne résistons plus au charme invisible qui nous réunit & nous attire ; jouissons, aimons, égarons-nous dans un océan de volupté. Ouvre tes bras, divine Alexandrine ... Qu'aurions-nous encore à dire quand nous en sommes au point de ne plus vivre que pour sentir ?

ALEXANDRINE.

Ma sécurité, mon ami, est toute dans votre respect. Pleine de cette idée, je viens penser avec vous ; voilà ma jouissance : mais plutôt nourrissons l'opinion où j'ai laissé ma famille sur votre occupation actuelle ; nous y gagnerons plus de liberté pour l'avenir. On vous croit à la chasse ; il ne faudroit pas avoir l'air d'en revenir sans triomphe. Prenez le harnois, fuyez, abattez,

& rentrez vers nous dignes des éloges univerſels, & les poches pleines de vos victimes.

GANGANELLI.

Faire la guerre à ces timides & foibles oiſeaux ! ah ! c'eſt oublier, charmante Alexandrine, que leur mélodieux ramage rappelle ſans ceſſe à mon cœur les doux ſons de votre voix ; & loin de les détruire, je voudrois pouvoir les protéger contre l'adreſſe de ces oiſifs deſtructeurs, inhumains juſqu'au ſein de leurs plaiſirs; d'ailleurs j'apprécie un peu mieux le plus beau moment de ma vie; je crains trop qu'il ne m'échappe, & je trouve déja que j'en profite peu. O Alexandrine ! que ma timidité & mon treſſaillement doivent vous prouver combien vous m'êtes chere !

ALEXANDRINE.

Ne ceſſerez-vous donc jamais, Ganganelli, de m'attendrir ? n'ai-je point aſſez de ma propre foibleſſe, & peut-être de mon penchant, ſans y ajouter des pieges ? Je n'enviſageois l'amour que comme un paſſe-temps agréable, qui ne laiſſoit après lui qu'un ſouvenir paiſible & doux ; mais que vous en faites un ſentiment tumultueux ! O mon ami ! dans quel état m'avez-vous plongée ? & que préparez-vous à mon ame naïve & franche ?

GANGANELLI.

Me ſoupçonner de tendre des pieges à l'amitié! eſt-ce là le degré de confiance que vous m'avez promis. Nous avons déja trop prolongé notre tête-à-tête pour qu'il vous reſte encore des craintes. Moi, je tromperois une femme que j'idolâtre! Ah! Alexandrine, connoiſſez mieux le cœur de votre ami; il eſt auſſi éloigné du menſonge, qu'il eſt prêt à vous donner les témoignages les plus éclatants de ſon amour. Oui, j'aime à vous répéter que mon deſſein n'eſt de troubler cette ame franche que je mets au deſſus de tout ce qui exiſte dans la nature, & pour le bonheur de laquelle, encore une fois, je ſuis diſpoſé aux plus grands ſacrifices.

ALEXANDRINE.

Hé bien, Ganganelli, je vous promets de n'avoir plus ces craintes chimériques qui ne font que troubler la tranquillité de mes jours: vous m'aimez aſſez pour être généreux, c'en eſt plus qu'il n'en faut pour me perſuader que nous n'altérerons jamais ce ſentiment précieux, qui nous éleve au deſſus de nous-mêmes: donnons, comme vous me l'avez dit, l'exemple à l'univers d'une union peu commune, & prouvons qu'il eſt poſſible de s'adorer ſans crimes.

GANGANELLI.

Aimable franchiſe qui mets le comble à mes eſpérances, vous m'ôtez la force de communiquer tout ce que mon cœur ſent ! Pardonnez, divine Alexandrine, au trouble qui m'agite : vous m'avez réduit au plus grand ſilence, par une généroſité qui prend ſa ſource dans la douceur de votre caractere ; oui, vos deſirs s'accompliront, & je me rendrai de plus en plus digne de vous. Où eſt le mortel qui ſeroit ſourd à la voix de l'honneur, quand vous daignez vous-même en tracer la route ?

ALEXANDRINE.

O mon amant ! triomphe donc de toute la volupté que j'éprouve ; je n'ai jamais ſenti tant d'amour ; une flamme inconnue juſqu'à ce moment circule dans toutes mes veines, & c'eſt toi qui me la communique. C'eſt comme tu me voulois, Ganganelli. . . . . Mais d'où vient que je friſſonne en rencontrant tes regards ? & pourquoi mes yeux s'embraſent-ils ? . . . O ma vertu, ſoutiens-moi . . . . . ou plutôt ſéparons-nous pour quelques minutes ; nos ſituations ne ſont pas naturelles, & je ne ſoutiendrai pas un paſſage plus vif de ſenſations.....

Mes genoux fléchiſſent ; & les tiens Ganganelli ?.. D'où vient que tu pâlis ? .... Ah ! ce baiſer, méchant, devroit être oublié ! Qu'il faut que je ſois indulgente ! & comment ne le ſerois-je pas ? réſiſte-t-on au plus doux des plaiſirs ? Me voilà bien heureuſe ! ..... Mais vas-t'en, je n'ai plus la force de rien articuler..... Vous ne ſortez pas, Ganganelli ?

GANGANELLI.

Eh, Alexandrine ! ... puis-je encore maîtriſer mes mouvements ? .... dépend-il de moi d'être tranquille, d'être ſage ? eſt-il un frein aux tranſports que j'éprouve ? Ah ! laiſſez-moi dévorer de baiſers celle qui m'appartiendroit, ſi elle étoit le prix du plus amoureux des hommes .... que j'expire d'amour aux genoux que j'embraſſe .... votre ſein ſe ſouleve, vos joues ſe colorent d'un nouveau feu ; c'eſt un triomphe que je m'approprie, ce ſont des roſes que je dois cueillir.... Que ſon haleine brûlante & douce gliſſe juſqu'au fond de mon ame ! Laiſſe-moi coller mes levres ſur ta bouche amoureuſe ; l'articulation m'échappe, mes yeux ſe rempliſſent de vapeurs, un charme inviſible anéantit tout mon être & le déifie. . . . . .
Ah ! reſtons grouppés ainſi, & confondons nos

ſoupirs . . . . . . ! je ſens venir la mort, & je l'implore ; la vie ne me permettra jamais autant de volupté que j'en reſſens.

ALEXANDRINE.

Ceſſe, Ganganelli. . . . . ah ! ceſſe par pitié, mon déſordre demande grace. . . . . . Qu'as-tu décidé ? . . . . qu'exiges-tu ? hé bien, ne ſuis-je pas aſſez foible ? & quand j'agoniſe d'amour, veux-tu me faire mourir de douleur ? . . . . Comment me définir ? . . . . Et je me croyois vertueuſe !

GANGANELLI.

Oui, tu l'es, même en ſuccombant, puiſque la raiſon toute entiere périt dans cet abandon délicieux ; ne conſens-tu pas à me rendre heureux ? . . . . . .

ALEXANDRINE.

Sais-je ſeulement ce que tu demandes . . . . . Ah, traître ! ah, mon amant! oui, oui, Ganganelli, je ſuis toute à toi . . . . laiſſe-moi fuir . . . . . . monſtre cruel ! . . . . où ſuis-je ? qu'ai-je fait ? . . Ma derniere faveur, Monſieur, ſera le billet que vous recevrez demain . . . . . faſſe le ciel que lorſque vous le lirez, Alexandrine ait eu le courage de ceſſer d'être !

SECOND ENTRETIEN.

GANGANELLI.

Vous l'avez pu écrire cette défense raisonnée de vous voir . . . . . hé bien, par accumulation des torts que sans doute je dois avoir, je passe vos ordres, & je viens m'expliquer. Nous n'avons pris tant de soins à former la chaîne qui depuis un an nous lie, que pour la rompre . . . . la rompre ! il faut au moins un entretien ; j'en ai besoin, je le veux, & rappellez-vous que c'est la premiere fois que j'exige. Parlez, Mademoiselle, parlez, votre foudroyant billet a été reçu dans un calme indéfinissable ; tout ce que vous aurez la cruauté d'y ajouter sera oui & répliqué avec le flegme de l'étonnement. N'étouffons pas le feu, éteignons-le, éprouvons nos cœurs ; consultons-les bien, & ne nous séparons que trop certains de nous-mêmes ; méfiez-vous sur-tout de votre foiblesse . . . . Parjure à tant de serments d'amour, comment tiendriez-vous mieux celui de me haïr ? . . . . Vous seriez inconstante jusques dans la haine, & c'est-là ma crainte . . . . . . mais faisons du respect . . . . nous ne devons plus nous aimer. . . .

ALEXANDRINE.

Dites que nous ne le pouvons plus, que nous ne l'aurions jamais dû; mais je vous pardonne, Monsieur, de ne pas le sentir. Les hommes ont reculé si loin les bornes de leurs privileges, que séduire les femmes, rompre avec elles, ou feindre l'amour, est pour eux une égale gentillesse; & nous, victimes de leurs plaisirs & de nos devoirs, nous n'y rentrons qu'à l'aide des remords. C'est d'eux, Monsieur, que vous tenez le billet qui devoit produire votre retraite, & qui cependant vous ramene. Croyez que j'ai été aussi calme en l'écrivant, que vous en le recevant. Vous demandez des explications . . . . m'en avez-vous accordées, quand, prévenant l'attaque de mes principes, heurtant les convenances, profitant de mon inexpérience, vous m'avez appris à redouter les regards des auteurs de mes jours, à connoître le mystere, à sacrifier au mensonge, à croire enfin à l'amour des hommes?

GANGANELLI.

A croire à l'amour des hommes! ... le grand effort, quand on est trop sûre de leur inspirer ce sentiment! ..... Que parlez-vous de nos

droits & de vos remords ? . . . Je connois aussi peu les uns, que vous devriez sentir les autres. Si j'apperçois bien, voici quel a été le tissu de notre liaison. . . . . Lassés de nous voir, nous nous sommes contemplés : de cette contemplation encore trop oisive, nous avons passé à des entretiens indifférents ; nous avons vagué par ce champ vaste, sans méfiance ; nous y avons trouvé des douceurs qui nous ont égarés ; & ne cherchant qu'à nous redresser, nous nous sommes rencontrés : j'en ai été aussi étonné que vous ; mais je pourrois vous jurer que la séduction n'a point tenu son coin dans tout ce systême d'union ; & si vos regards sur vous-mêmes vous impriment quelque honte, le souvenir & le sentiment de mon bonheur étoient faits pour l'effacer ; mais aussi galante que foible, vous auriez dû vous reposer sur moi du tendre soin de vous rendre impassible à toute sensation qui n'auroit pas été celle du plaisir.

ALEXANDRINE.

Je ne vous croyois que dangereux, vous devenez pervers, & pour me forcer davantage à rougir de mes premieres erreurs, vous me proposez un plan d'abandon, dont l'idée seule révolte ma vertu & semble lui restituer son premier

éclat. Gardez, Monſieur, vos principes de félicité ; vous tenteriez en vain de nouveaux triomphes, je veux être aſſez fiere pour que ma défaite vous déſeſpere, & refuſe juſqu'au moyen de vous mépriſer en vous écoutant davantage.

GANGANELLI.

Vous vous rendez juſtice, Mademoiſelle ; un homme comblé de vos faveurs ne peut plus être mépriſable ; vos reproches même m'enorgueilliſſent : il eſt ſi glorieux d'avoir des torts envers la plus jolie des femmes ! il ſeroit ſi doux de n'en avoir qu'envers la plus aimable ! . . mais vous ne le voulez pas. . . . .

ALEXANDRINE.

Scélérat ! vous vous décelez ; vous n'avez vu en moi qu'une jolie femme, & vos procédés ne l'ont que trop prouvé : avec d'autres yeux je ſerois encore vertueuſe ; en me reſpectant davantage, en vous oppoſant même à la foibleſſe de ma ſenſibilité, j'aurois reſté votre amie, je ſerois aimable, & nous aurions encore des deſirs.

GANGANELLI.

Des deſirs ! . . . c'étoit donc là que devoit ſe terminer le roman faſtidieux & métaphyſique de

nos amours ? ... Des desirs ... des langueurs .. ; j'étois trop aimant pour me circonscrire en de si étroites limites ; & pour tout dire, si j'ai fait quelques pas de trop dans la carriere, ce n'a été qu'en vous poursuivant ..... en fuyant vous hâtiez la chûte ; vous aviez l'air d'éviter un amant, & sur vos pas vous l'ameniez au piege : voilà mes torts, & c'est moi que l'on proscrit, c'est à moi que l'on écrit de ne plus reparoître ; c'est bien, Mademoiselle, c'est très-bien .... avec ce plan-là, & sur-tout avec vos graces, vous ne manquerez pas d'amants, s'ils gardent tous, ainsi que moi, le secret de vos perfidies.

ALEXANDRINE.

Quel persiflage amer ! .... moi prétendre à de nouveaux hommes ! ah ! que je sois oubliée de l'univers entier ! ... L'homme que j'avois cru le plus estimable, est trop fait pour me faire juger tous les autres comme autant de monstres qui consommeroient l'opprobre & le malheur de ma vie. Infortunée Alexandrine ! .. non, tu ne peux plus connoître l'amour ! Eloignez-vous, Monsieur, je ne veux pas que vous soyez le témoin de mes pleurs ; vous en tireriez une vanité outrageante.

Je ne ſuis pas ici pour vous tourmenter ; mais ſeulement pour avoir avec vous une explication ; c'eſt un beſoin qui même nous eſt réciproque. Je ne tirerai vanité, ſoyez-en ſûre, ni de votre émotion, ni de vos reproches. Eſſayons de nous bien entendre ; encore une fois, dreſſons entre nos cœurs une barriere ſolide, & ſongeons à rompre ſur des raiſons, non ſur des caprices : ne me dites pas, je ne veux plus vous aimer, je ne prendrois jamais cela que pour une menace, que huit jours d'abſence rendroient vaine ; prononcez le grand arrêt . . . . je ne vous aime plus. Rendez-moi mon cœur .... maître de lui, je lui commanderai alors le calme & l'indifférence ; il rentra dans la paix, dans le néant de l'inſenſibilité.

ALEXANDRINE.

Eh ! Monſieur, je n'ai point de reſtitution à vous faire . . . . . . ce cœur que j'ai eu la foibleſſe d'envier . . . . . dont j'ai payé ſi cher la propriété promiſe, feignoit de ſe livrer quand il trouvoit ſon intérêt à feindre ; je ne l'ai que trop cruellement compris le jour fatal qui a ſuivi l'inſtant où, pour la premiere fois de ma vie, j'ai reçu le gage & les ſerments d'une flamme à laquelle je n'aurois dû m'abandonner . . . Séduc-

teur cruel ! . . . . me laissâtes-vous seulement la force de vous repousser ? . . . . Qu'étois-je quand vous formâtes vos projets audacieux ? l'écoliere de la nature . . . . . Quand vous les excusâtes ? une femme au néant . . . . . & quand vous disparûtes ? Ah, monstre ! . . . qu'allois-je prononcer ? . . . . . Au nom de Dieu, retirez-vous, je n'ai rien à vous dire, le secret horrible qui m'alloit échapper ne peut plus parvenir jusqu'à vous.

GANGANELLI.

Que me laisse imaginer votre embarras & votre trouble, ce secret prêt à être révélé ? . . . Hé bien . . . . ah ! pour ma tranquillité . . . . . parlez, Alexandrine ; vous savez que nous ne devons plus nous aimer . . . . . Qu'importe que je sache tout ? Dieux ! vos yeux se baignent de larmes, vos joues se décolorent . . . . . votre égarement . . . . . que je vous voie plus tranquille, & je fuis . . . . . . je vous délivre d'un objet trop odieux . . . . . . je ne vous demande plus aucun aveu . . . . revenez à vous, & comme un trait . . . . .

ALEXANDRINE.

Arrête, perfide, qu'en vain je voudrois chasser

de mon cœur ! il n'eſt plus en mon pouvoir de te haïr, & j'en gémirai long-temps ...... Arrête ... ſi je dois vivre encore ... le puis-je ſans toi ? le devoir de la vie n'entraîne-t-il pas aujourd'hui celui de te pardonner ? ..... Oui, cruel, tu as bien fait de venir t'expliquer .... il m'en coûtera une honte de plus, mais mon amour du moins ſurvivra à tant d'humiliation ; ne pouvant devenir plus à plaindre, l'amour expiera le crime de l'amour.

GANGANELLI.

Que faut-il que je croie de ces convulſions de tendreſſe ? .. Ah ! par pitié rendez-moi votre haine ; j'y ſuis obſtiné. A quoi nous conduiroit tout autre ſentiment ? ..... Songez-y bien, Alexandrine, vous avez arrangé votre plan d'inhumanité ; ſoyez femme à le ſuivre ; je ne veux pas être pardonné ; que mes torts ne ſoient plus un ſecret : individuez-les tous, ouvrez votre ame aux reproches, rempliſſez la mienne de remords ſi je ſuis coupable, & que mon dernier hommage ſoit du moins un repentir.

ALEXANDRINE.

Avec quelle légéreté indécente vous traitez, Monſieur, la plus myſtérieuſe & la plus digne

des réſerves ; vous ſeriez à mes pieds pour la vie, ſi auſſi inconſéquente que vous êtes preſſant, je vous rendois clair-voyant ſur vos torts. J'ai arrangé, dites-vous, mon plan d'inhumanité; mais j'ai bien plus de raiſon de vous répliquer que vous en avez dreſſé un d'oubli, de froideur, que ſais-je? peut-être de mépris, & que vous ne cherchez qu'un bon prétexte pour me laiſſer les frais de la rupture. Non, cruel, non, jamais vous ne m'avez aimée, & cependant ..... que je ſuis malheureuſe! —

GANGANELLI.

C'eſt pour me tourmenter, je le vois, & vous dédommager des petites perſécutions que je vous ai faites dans mes premieres déclarations, que pour m'enchaîner davantage vous avez feint une rupture : votre projet n'a pas réuſſi. Accoutumé aux privations, je viens vous obéir ; & c'eſt parce que je vous demande des détails, que je n'en obtiens point ...... Hé bien, Mademoiſelle, gardez votre ſecret, je me réſigne à votre ſilence, & vais chercher des fers plus doux qui me faſſent oublier la dureté des vôtres.

ALEXANDRINE.

Et voilà une partie de ce ſecret fatal! Vous

voilà, Monſieur, à votre aiſe. Je la connoiſſois cette rivale, & malgré mes droits, je lui ſacrifiois un homme qui devroit me ſacrifier toutes les beautés de la terre, ſi l'honneur, ſi la probité . . . . . . mais elle me vengera cette femme qui déja a reçu vos hommages perfides ; puiſſe-t-elle être un jour auſſi à plaindre que la pauvre Alexandrine !

GANGANELLI.

Plus je vous écoute, plus je vous trouve impénétrable. . . . La moitié de votre ſecret, eſt donc une chimérique jalouſie ? . . . . . . Dégoûté de votre cœur, je ſuis allé porter ailleurs le mien & ſes hommages ! Vous vous dépréciez au point de croire que vous puiſſiez avoir des rivales ! . . . . Ah, Alexandrine ! ce ſoupçon me feroit bien plus naturel ! Je ne vous ai point écrit de billet qui annonçât par un adieu froid & tranquille, que je fuſſe pourvu & que j'euſſe fait une conquête nouvelle & préférable.

ALEXANDRINE.

Ce billet auquel vous revenez encore avec une ſatisfaction affectée, n'annonçoit pas, injuſte Ganganelli, que j'euſſe pu diſtinguer un autre amant ; vous m'avez trop appris à abhorrer tous

les hommes, & quand le plus séduisant de tous est un monstre; quand j'ai eu la force de m'en vouloir séparer; quand je ne voudrois garder de lui, ni le souvenir de sa tendresse, ni la honte de ses fantaisies (& voilà l'esprit du billet), on ne peut plus me soupçonner de vouloir prendre de nouveaux liens ... Ganganelli... fussiez-vous à mille lieues de moi, l'objet qui vous remplacera dans mon cœur abreuvé d'amertume, ne me rappellera que trop qu'un instant vous me fûtes cher, & qu'à cet instant même vous méritiez très-peu ma tendresse.

GANGANELLI.

Quel art vous mettez à dérouter mon imagination & à contraindre mon cœur ! . . toujours énigmatique, obscure ou dissimulée.... à l'agonie de l'amour, succedent des expressions de flamme; au langage du dédain & de la cruauté, l'enthousiasme du délire de la passion. Allons, Mademoiselle, allons, mon parti est absolument pris; je ne tiens plus à vos caprices, & sans pouvoir vous dire (puisque vous ne croyez à rien) quels seront les sentiments que je dois conserver pour vous, j'éloigne à jamais.... je souffre trop de votre présence.

ALEXANDRINE.

Tu ne le peux, barbare . . . ni te quitter ; ni t'aimer, voilà mon ſort. Dieux ! rempliſſez mon ame de fermeté & de courage . . . . . . mettez ſur mes levres les expreſſions qui me manquent pour peindre toutes les ſituations oppoſées de mes ſentiments. Trois paſſions aujourd'hui m'animent, & me dévorent, le deſir de la mort contraſtant au cri de ma conſcience ; des tranſports anticipés d'amour pour un bien qui devroit être, hélas ! la récompenſe de la vertu, & la honte de ne pouvoir effacer de mon ſouvenir l'auteur de tant de maux. . . . . . Me comprends-tu ? . . . . me comprenez-vous, Ganganelli ? . . . . Soyez généreux, épargnez-moi des confidences que jamais aucune femme n'a dû oſer faire, & que dès long-temps vous auriez deviné, ſi vous m'aimiez encore, & ſi ma réputation vous étoit chere.

GANGANELLI.

A force d'alambiquer vos idées ſombres & ſiniſtres, à force de couvrir vos expreſſions d'ombres & de courir après les obſcurités, vous m'éloignez en tout ſens de la vérité de votre langage ; c'eſt un délire que votre ima-

gination, auquel je ne puis atteindre. Qu'auriez-vous à rougir avec moi? Faites l'aveu entier de vos alarmes à Ganganelli, qui a possédé votre cœur, & qui s'en rendroit encore le maître malgré vous, s'il étoit moins soumis & moins inquiet sur vos indécisions étonnantes : pouvez-vous douter que votre réputation me soit chere, quand je lui sacrifie le besoin de vous voir, les occasions de vous plaire, & le charme voluptueux de vous adorer? Pouvez-vous douter que je vous aime, quand j'ai la constance, sans m'en plaindre, de m'entendre nommer scélérat, monstre & parjure ; quand j'ai plutôt l'air de vous demander pardon de vos soupçons, que de vous tyranniser par des reproches ; quand enfin je me livre à toute votre haine, pourvu qu'elle opere votre tranquillité ? . . . . Mais il me restera toujours à connoître le reste du secret, ces confidences si pénibles, & que je devrois deviner ; comme si j'avois jamais eu le droit de lire en votre cœur ce prix de la vertu, & que pourtant vous croyez posséder sans elle, & sur-tout cette honte de mon souvenir !

ALEXANDRINE.

Ah, Ganganelli ! ah cruel ami ! . . . à quelle épreuve vous mettez ma vanité & ma délica-

teffe ! ... Faudra-t-il pour vous éclaircir un mystere qui se lit jusques dans la tristesse de mes regards, épuiser la coupe de l'humiliation jusqu'à la lie, & vous faire comprendre par des termes qui ne me viendroient jamais, ce que je voudrois me cacher à moi-même? Mais, ô folie de sentiments ! quel bien retirerai-je de cette horrible confidence ? .... En affectant de ne pas m'entendre, ne me donnez-vous pas vous-même la leçon d'une discrétion & d'un silence éternel ?.. Que je sois seule malheureuse... ignorez à jamais qu'Alexandrine ne connut le bonheur d'exister qu'en méritant le néant ; ne sentit l'amour qu'en attirant sur elle les malédictions de la terre ; ne fut digne d'un homme qu'en se rendant indigne de Dieu : vous connoîtrez toute l'horreur de mon sort, sans pouvoir le soulager. Si vous êtes né sensible, Ganganelli, vous ne tiendrez pas au désespoir de ma situation ; vous vous reprocherez toute la vie d'avoir couvert la mienne d'ignominie : personne ne gagneroit à cet éclaircissement, & j'aurois une amertume de plus, celle de déchirer votre ame, & d'ajouter le poids de vos douleurs aux miennes. .... Ganganelli, je me sens attendrie, je n'ai plus de haine contre vous, il sera encore pour moi des larmes de tendresse,

&

& je vous les devrai .... donnez-moi votre main, mon ami .... jurez-moi, si vous avez mon secret, de le respecter jusqu'à votre dernier soupir ; jurez-moi de vous rappeller qu'Alexandrine ne peut plus appartenir à personne ; mais rendez-moi ma foi, & ne conservez que mon cœur.

GANGANELLI.

Femme adorable autant que tourmentante, je ne me connois plus ; vous maîtrisez mon être, vous le transformez, vous l'électrisez, il faut avec vous expirer de tendresse ou de désespoir !... En vain voudrois-je vous ramener à des principes moins outrés, à des sensations plus tranquilles ; plus je l'essaie, & plus j'en éloigne l'effet. Hé bien, il faut vouloir ce que je ne puis empêcher, il faut souscrire à ce que je ne comprendrai jamais, il faut croire ce que je ne me persuaderai point, il faut vous les laisser ces larmes de tendresse ..... je les recueillerai puisque vous avouez que Ganganelli les fera répandre .... oui, oui, je jure de respecter votre secret. Hélas ! comment pourrois-je le profaner ? J'ai frémi vingt fois dans cet entretien de la confusion, du désordre de mes idées, en recevant toutes les conjectures qui se présentoient sur cet impénétrable mystere :

une ſur-tout me fait encore friſſonner. . . . . .
Ah ! Alexandrine, votre tête ſemble ſe vouloir cacher dans votre ſein, vous vous couvrez le viſage de vos mains, vous ſoupirez. . . . Dieux ! ſeroit-il poſſible ? . . .

ALEXANDRINE.

N'achevez pas, Ganganelli, ou prononcez l'arrêt de ma mort ; vous n'êtes que malheureux, c'eſt moi qui ſuis la coupable . . . où me cacher ?

GANGANELLI.

Je parlerai, Alexandrine ; mais raſſurez-vous. Oui . . . . . oui, j'ai compris que vos parents vous ont fait une loi de la cruauté, un crime de m'aimer & une défenſe de me revoir ; mais l'amour n'eſt pas moins puiſſant que la nature, le mien trouvera d'heureux expédients pour les fléchir, & ma conſtance triomphera ; laiſſez-moi ce ſoin, ma belle amie, & prenez pour vous celui de vous calmer dans le ſein de la plus flatteuſe eſpérance ; gardez ma foi, c'eſt un don qui n'appartient plus aux peres de rendre légitime ; ils abuſent trop de leurs vrais droits, ſans encore étendre nous-mêmes leur tyrannie . . . . & je voudrois bien qu'ils le trouvaſſent mauvais !

ALEXANDRINE.

Mon ami, il n'eſt pas queſtion de mes parents, l'outrage que je leur ai fait eſt encore ſecret; puiſſé-je deſcendre dans la tombe avant eux, & leur épargner pendant ma vie des larmes d'indignation. Tous ceux de qui je dépends, vous eſtiment; vous avez trop la magie de ſubjuguer les eſprits & les cœurs. . . . Mes parents ſont ſi loin de penſer que vous m'ayez ſu plaire, que vingt fois ils m'ont engagée à vous marquer plus de déférence; ils trouvent que je ſuis guindée & froide devant vous; ils ſont ſi chaudement vos amis, que tout ce qui les entoure doit partager la vivacité de leurs tranſports. . . . . Vous ſavez, Ganganelli, comme vous les méritez!

GANGANELLI.

Et me voilà donc encore à cent lieues du ſecret.... cependant vous avez cru un inſtant que je l'avois ſaiſi.... Hélas! ne ceſſerez-vous point de déchirer mon ame par de vagues ſoupçons & des craintes alarmantes?.... pourrois-je penſer... Ah, Alexandrine! ah, mon épouſe!... mais loin de moi cette idée également douce

& affreuſe . . . . non, je ne ſaurois croire . . . .

ALEXANDRINE.

Ouvre tes bras . . . . que j'y plonge, & que j'y expire. . . . Ton épouſe, Ganganelli. . . ah! ſans doute, c'eſt un titre que rien ne peut plus m'enlever . . . mais combien de circonſtances il manque pour le rendre ſacré ! & qui les fera naître ? . . . Prends pitié de ton amante ; trouve, s'il eſt poſſible, en ton amour un moyen de conſolation, ou recueille le dernier ſoupir de la malheureuſe Alexandrine . . . . le ſerrement de mon cœur . . . . mes ſanglots.... Ah ! Ganganelli, qu'avons-nous fait ?

GANGANELLI.

Hé bien, ma charmante Alexandrine, hé bien, béniſſons-en le ciel, & faiſons tourner cet événement à notre bonheur. . . Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage ; hélas ! j'ignorois le treſſaillement que j'éprouve : ah ! c'eſt bien maintenant que vos jours m'appartiennent, & que les miens vont être conſacrés à vous rendre heureuſe ! Raſſemblez vos forces avec courage ; revenez à la vie ; aimez-la . . . n'inſultons pas à la nature, nous nous rendrions indignes de ſes bienfaits. . . . . Il faut bien,

Alexandrine, que nos cœurs ſoient vertueux, puiſque la providence nous fait entrer dans le plan de ſes adorables combinaiſons.

ALEXANDRINE.

Je vois clair dans mon cœur ; la joie l'emporte ſur la honte & mon amour ſur les préjugés. Oui, je vivrai, Ganganelli, je ferai plus, je goûterai la vie .... déja je l'aime, déja j'apperçois une perſpective délicieuſe .... mon cœur ne ſera plus ſeul, il ſera rempli, content, pénétré de la plus douce des ſatisfactions, & ce bonheur ne ſera qu'à moi .... nul être dans l'univers ne me l'enviera ; c'eſt dans le ſecret & le myſtere que je l'ai acquiſe cette amere felicité ; ce ſera dans le ſecret & le myſtere que je la conſerverai ; mais je t'en préviens, ô mon amant ! je jouirai du prix de ma premiere foibleſſe avec le ſerment de n'en pas reſſentir de nouvelles. Auras-tu la force de m'aimer aſſez pour me reſpecter toute la vie ?... Eh ! n'aurons-nous pas aſſez de jouiſſance dans la ſpiritualité de nos êtres, ſans nous expoſer à de nouvelles alarmes ? Faiſons-nous des plaiſirs plus durables que ceux que promet l'abandon des ſens ; ne nous aimons plus comme on aime ſur la terre ; que l'effort héroïque de nos ames

rachete le matériel de nos premieres amours, & que le ciel, en contemplant notre nouvelle union, bénisse ce qui nous restera de l'ancienne.

GANGANELLI.

Ange de vertu & de sensibilité, devant qui je suis forcé de me prosterner ! pardonnez si j'hésite à répondre à tous vos sublimes projets; je dois encore purifier mon ame pour la rendre digne de la vôtre, & mériter la céleste faveur d'une union aussi étonnante. Je n'ai pas encore assez admiré la beauté de votre cœur & la noblesse de tous ses sacrifices ; je crains de n'avoir pas le courage de vous imiter . . . . il faut de longues épreuves pour éteindre entiérement le salpêtre de mes sens, & vous adorer comme une pure intelligence . . . . je les entreprendrai ces épreuves, l'honneur me les rendra faciles, & mes entrailles me disent que j'en sortirai victorieux : jusques-là cependant, n'ayez à redouter que les attaques de mes sentiments ; je ne serai plus pour vous qu'un tendre frere, & si je dois exercer un titre plus doux & plus sacré, le ciel & vous, savez bien à qui je le destine. . . .

ALEXANDRINE.

Un titre plus ſacré . . . ah ! ſans doute, Ganganelli, les loix ſur ce point devroient être d'accord avec la nature ; mais les hommes, ceux qui n'ont jamais aimé, ont imaginé des obſtacles au bonheur ; enfants du préjugé & peut-être de l'erreur ! Sachons nous paſſer de cette forme ; elle ne nous donneroit un état & une exiſtence ſociale qu'aux dépens de notre plus vive tendreſſe. . . Où eſt l'hymen qui préſente les douceurs d'une union myſtérieuſe ? Le ſecret de notre amour en atteſtera la ſincérité & en ſcellera le repos : n'ayant plus de tranſports à connoître, poſſédant le prix de ceux que vous avez ſu m'inſpirer, c'eſt ſur lui, ſur ce gage précieux & révéré à jamais, que nos idées doivent ſe repoſer paiſiblement & dans la ſérénité de nos ames.

GANGANELLI.

Oui, mon Alexandrine, oui, ma toute vertueuſe épouſe, vous venez de fixer mon ſort pour toujours ; je reçois avec tranſports le gage précieux du lien ineffable que vous m'offrez . . . . tout eſt d'accord entre nous, & votre beauté ne ſera plus pour moi qu'un objet de contemplation, & un moyen plus ſûr de m'élever

jusqu'aux perfections de votre ame.... Où seroit le crime de s'aimer, si cette douce erreur servoit à tous les hommes, ainsi qu'à nous, à les rendre meilleurs ?

ALEXANDRINE.

Je jouis, mon cher Ganganelli, je suis heureuse, & je ne voudrois pas pour tous les biens que promet la vertu, être encore à te connoître. Qu'est la sagesse primitive ? Une chimere qu'un desir seul ternit, & que la plus légere jouissance fait évanouir. Nous payons tous le tribut à la fragilité humaine ; mais le rafinement de la vevtu, mais la pureté de l'honneur, mais le goût solide du vrai bien, est de profiter d'une premiere chûte de l'inexpérience, pour devenir fous de sa propre foiblesse, & se fixer pour toujours au dessus de toutes les illusions de l'âge & du cœur. O mon ami ! connoissois-tu Alexandrine, quand, épris de quelques traits extérieurs que les hommes appellerent beauté, tu lui vins présenter ton hommage, heurter à son ame & lui donner des sens ? En quelle classe de femmes la plaçois-tu ? .... Sur le gradin, sans doute, de celles qui, ayant reçu de la nature une émination plus grande de cette substance ignée qui tourbillonne dans les veines &

embrase le cœur, n'ont plus qu'un pas à faire, pour devenir tendres & se livrer : tu n'espérois pas que la révolution de mon être seroit entiere, & que le même rayon qui reverberoit sur mon ame aimante, sur mon ame pensante, feroit luire un plus grand jour encore. . . . . Aimable séducteur, sans songer tu devenois l'agent de bien des métamorphoses ; sans toi, peut-être, je n'aurois connu que fort tard qu'il est un bien au-delà de celui d'exister par l'amour : combien de vertus, de facultés nouvelles je sens éclore dans mon cœur ! . . . . . Hélas ! pourquoi a-t-il fallu que leur germe heureux fût une erreur, & peut-être un crime ?

GANGANELLI.

Je suis un homme nouveau.... Alexandrine me transfigure ; je me crois à cet instant essence éthérée ; je suis dépouillé de mes sens, tout se dissout, tout se transforme en ame ; une divine émulation m'anime, une flamme inconnue m'investit. Tout est conclu .... il faut bien appaiser les dieux. O Alexandrine ! ô mon amante ! ô temple auguste de leur réconciliation ! tu me vois à tes genoux, je jure par toute ta vertu d'être éternellement digne de

l'intime & ſurnaturelle union que tu me propoſes . . . . ne crains plus rien de ton amant .... il ne ſera déſormais que l'ange conſolateur de ta vie, & l'objet adoré qui cauſe tes treſſaillements & mon délire, le médiateur qui nourrira notre amour, & maintiendra l'exécution de mes promeſſes.

ALEXANDRINE.

Que je t'embraſſe, Ganganelli .... mais non .... ce ſeroit fauſſer mon ferment, & d'ailleurs mon amour ne peut plus ſe témoigner par des ſignes ; il eſt trop pur, trop immatériel pour rétrograder vers la terre : que nos ames planent au deſſus de la région d'où l'on n'apperçoit plus la nature . . . . ou ſi nous diſtinguons encore les hommes, que ce ne ſoit que dans le vrai point de vue de leur petiteſſe réelle ; du moins de cette nouvelle habitation n'entendrons-nous pas les ſifflets de la calomnie ; les traits de la malignité ne ſauroient nous y atteindre ; les méchants ! . . . . ils ne t'avoient que trop enlaidi à mes yeux ; pendant que nous rampions, confondu avec eux ſur la glebe du vice . . . . . . ils m'avoient preſque ôté mon amour : mais plus de ſoupçons, Ganganelli, nous ſerons ſûrs de nous-mêmes comme du ſoupir préſent.

GANGANELLI.

Combien, Alexandrine, je reste au dessous de ton essor! Malgré l'honneur & la délicatesse, aimant puissant qui m'attire & m'entraîne sur tes traces divines ; mais que dis-je?... je ne t'envie pas la supériorité ; trop heureux de t'imiter & de te suivre... Souffle de ma vie, ame de mon ame, je rends grace aux envieux de mon bonheur.... sans eux nous saurions moins l'un & l'autre tout ce que nous valons. Qu'ils exercent leur rage, ils en auront le droit, puisque nous sommes capables d'un héroïsme qui les humilie ; si notre exemple pouvoit renverser le fanatisme & ramener les hommes aux vrais principes des mœurs, de la vertu & de l'honnêteté, il y auroit moins de vices sur la terre, & bien plus de vrais retour à l'innocence.

ALEXANDRINE.

Nous n'avons plus rien à nous dire.... nos cœurs s'entendent, l'harmonie reste établie, & rien ne sera capable de la rompre. Je rentre auprès de mes parents ; présentez-vous à eux avec cette sérénité que donnent la vertu & la pureté de l'ame ; le sceau du bonheur que nous venons de nous faire ne peut plus paroître sur

nos phyſionomies; notre amour eſt indépendant de la matiere. N'ayons plus d'yeux, plus d'adreſſe, plus de beſoins de nous trouver ſeuls; à mille lieues l'un de l'autre, nous ſerons toujours enſemble par l'ame & par la penſée. O Ganganelli, vous êtes un homme ſelon moi!..

GANGANELLI.

Oui, adorable Alexandrine, j'irai baigner de mes larmes les genoux de ce bon pere & de cette mere tendre qui vous chériſſent...... O cruel départ, que tu coûtes à mon cœur! lien ſacré! pourquoi viens-tu rompre celui qui maintient l'ordre, l'harmonie dans les familles, qui charme les douleurs & les maux les plus pénibles à ſupporter? .... Où la nature humaine a-t-elle donc puiſé des erreurs ſi ſublimes & ſi magiques? où a-t-elle donc enfanté ſes décrets inviolables qui nous commandent d'étouffer dans nos cœurs ces vertus, ce ſentiment ſi naturel que nous éprouvons tous les jours, & auquel nous devons notre exiſtence, notre repos & notre bonheur? ..... Hymen, tendre hymen! j'étois né pour ſubir tes douces loix, & je ſuis en bute aux horreurs d'un célibat atroce qui ne m'offre qu'un déſert où je vis iſolé, triſte & ſans conſolation..... Noms chéris d'époux

& de pere, vous êtes les titres d'honneur que dispense la nature, & elle vous a attaché des plaisirs bien supérieurs à ceux qui suivent les titres que la fortune peut donner ! . . . L'homme qui se reproduit dans des enfants, multiplie son être; ce sont autant de canaux qu'il ouvre au bonheur pour couler dans son ame ; ces objets de sa tendresse sont vraiment ceux pour lesquels son cœur fut formé : il goûte les plaisirs d'une sensibilité d'autant plus délicieuse, qu'elle lui est inspirée par la nature. Oui, si l'amour paternel impose à l'homme les plus grands devoirs, il est aussi le plus grand bonheur de la vie. . . . . Il en est du penchant qui nous presse d'être pere, comme du lait d'une mere; il faut qu'il sorte de son sein pour se répandre, ou bien qu'il s'y corrompe, & enfante la maladie & la douleur.

LES CERISES (1).

CONTE.

L'INVENTION est un présent céleste ;
Oh ! j'en conviens ; je suis admirateur
De tout esprit fertile & créateur ;
Mais cela manque ; un autre encor nous reste :
Eh ! quel est-il ? c'est, puisqu'il faut opter,
Celui qu'avoit ce bon Jean la Fontaine,
De bien choisir & de bien imiter.
Il prit par-tout pour enrichir sa veine :
Oui, mais, comment ? il sut tout embellir !
Original, lorsqu'il n'est que copie,
Sur ses larcins il souffla son génie :
Le bien qu'il prend lui semble appartenir.
Il a volé l'esclave de Phrygie,
Phedre & Pilpai ; tant mieux pour ses lecteurs :
Ces messieurs-là sont d'assez froids conteurs.
Ils seroient morts ; il leur donne la vie,

(1) M. de Bouquéron étoit plus libidineux qu'un carme & un cordelier. Il engagea Mad. de Tencin à lui faire porter par sa servante qui étoit belle comme l'amour, une corbeille de cerises. La pauvre fille donna dans le piege. C'est ce qui a donné lieu au conte suivant que M. Dorat * a mis en vers, dans l'espace de cinq à six jours, à la toilette de Mad. de Tencin. Nous le citerons ici pour le plaisir de ceux qui ne le connoissent pas, & même pour celui de ceux qui le connoissent.

* Il n'étoit âgé alors que de douze ans.

De leur couronne il rajeunit les fleurs.
Puissé-je ainsi de quelque mine antique,
Sans nul travail extraire des brins d'or;
Et sachant plaire, en dépit du critique,
Des fonds d'autrui composer mon trésor!
Créer fatigue, & polir nous amuse.
Je sens déja que ce prélude-ci,
Où je vais seul, fait haleter ma muse.
Prenons un guide, & que Jean de ceci
Soit mon modele, & sur-tout mon excuse.
Pour marcher ferme, il me faut un appui.
A moi, Verville. Il fut prêtre & chanoine,
Hardi bavard, chassant au loin l'ennui.
La gaieté fut son plus sûr patrimoine:
Dieu le bénisse, & contons d'après lui.
   Las des catins & du bruit de la ville,
Messire Arnoult s'en étoit retourné
Dans son château par la Sarte baigné,
Et s'élevant sur un site fertile
Devers Angers: il avoit amené,
Car il faut bien meubler son domicile,
Nombre d'amis, un prieur fortuné,
Très-rond de panse, & d'esprit très-borné,
En ce point seul conforme à l'évangile;
Puis un abbé d'humeur fade & civile,
Cherchant en cour quelqu'heureux débouché,
Poupin ambré, grand-vicaire inutile,
Dans l'œil de bœuf lorgnant un évêché;
Un jeune peintre, un apprenti Corrége,
Qui devoit là barbouiller des plafonds,
Bref, un Mansard, sachant laugier à fonds;
De mons Arnoult tel étoit le cortége.

Ajoutez - y les gens des environs ;
Trois bernardins, oisifs du voisinage ;
Un financier, très - massif personnage,
Au poids de l'or payant les rigodons,
Et déja vieux, sans en être plus sage :
Jugez du train qu'on mene dans ces cantons.
L'excellent gîte ! on y passe la vie,
Entre le jeu, la chasse & les festins.
Le gros prieur & les trois bernardins
Oublioient là toute la liturgie,
Le rituel, & se moquoient des saints ;
Tous pauvres sots morts de mélancolie.
  Le châtelain avoit pour son fermier
Certain Guillaume, un serviteur fidelle ;
Qui, pour son compte, avoit fille si belle,
Qu'à mes couleurs je n'ose me fier,
Pour vous la peindre ; en tout c'est un modelle.
De cent trésors ornant la pastourelle,
Il en est cent qu'on craindroit d'oublier.
Seize ans, au plus, c'est l'âge de Laurette,
Age des ris & des premiers desirs ;
Un sein naissant, connu des seuls zéphirs,
Enfle déja sa simple collerette,
Et semble aller au - devant des plaisirs.
Dans les deux mains on tiendroit son corsage,
Libre d'atours, d'ornements empruntés ;
Pour modeler de célestes beautés,
Jadis le Guide eût choisi son visage.
Dans ses regards respire la candeur ;
Quand elle rit, c'est son ame qui s'ouvre.
A chaque instant l'œil ravi lui découvre
Des charmes vrais, images de son cœur.

Elle n'a point les discours du village :
Le sentiment, par des avis secrets,
Conduit sa voix, épure son langage,
Et la nature, en formant ses attraits,
Sut assortir l'esprit avec les traits,
De peur que l'art ne gâtât son ouvrage.
De tout cela, que faire sans l'amour ?
Fille est le bloc ; il est le Prométhée :
Sans lui tout dort ; sans lui nymphe attristée
Rêve ou sommeille au milieu d'un beau jour.
Notre bergere, au seul instinct soumise,
Ne rêve point, & veille de bon cœur
Pour son André, qu'elle aime avec franchise,
Sans trop savoir le but de son ardeur.
Elle a raison : André de son village
Est le moins riche, & le plus vertueux,
Bon travailleur, vrai meuble de ménage,
Toujours chantant, & toujours amoureux ;
Dans l'univers il ne voit que Laurette.
Les fleurs des champs naissent pour la parer ;
L'astre du jour brille pour l'éclairer.
Sous le gazon s'il sent la violette,
Sa belle approche, & vient de respirer.
Vers la moisson dans la plaine il la guette ;
Sur les épis vient-elle à s'assoupir ?
L'amant est là ; l'amante satisfaite,
A son réveil, trouve sa gerbe faite.
André l'embrasse, & Dieu sait quel plaisir !
Pareil baiser est licence permise.
Le protecteur de Laurette & d'André,
L'amour, bientôt, en face de l'église,
Doit les bénir par la main d'un curé.

. . . .
. . . .
. . . .

Pour revenir, Guillaume un beau matin,
Dans un verger va cueillir des cerifes
A courte queue, en leur forme bien prifes,
Mûres de refte & venant à la main;
A fon feigneur c'eft un don qu'il veut faire.
On voit d'ici quelle eft la meffagere,
Et le préfent doit y gagner : enfin
Dans un panier Laurette les arrange,
De fa main blanche avec foin les choifit,
En les touchant encor les embellit,
Et n'y peut fouffrir aucun mélange.
Le bon Guillaume à l'ouvrage applaudit.
Le panier plein, un autre foin occupe
Notre bergere : elle court revêtir
Son jufte rouge, & fa plus belle jupe,
Voile fon fein qu'on voudroit découvrir;
A fon chapeau, treffé dans la femaine,
De frais rubans mêle encor les couleurs,
Et va laver fon teint dans la fontaine,
Qui dans fes eaux croit recevoir des fleurs.
Prête à partir, elle vole à fon pere;
Guillaume rit, ne fe poffede pas;
Il fe rengorge en voyant tant d'appas,
Cent fois la baife; & l'agile bergere
Vole au château, la corbeille à fon bras.
Que de gaîté dans fes yeux étincelle !
Son jupon court flotte aux zéphirs livré :
Plus ajuftée, elle fe croit plus belle,
Et voudroit bien rencontrer fon André.

Laurette arrive, & demande audience.
Dans le ſalon on s'étoit tranſporté :
On introduit Laurette ; elle s'avance,
En rougiſſant, fait ſa révérence ;
Sa grace naît de ſa timidité.
La vérité parle dans ſon ſilence.
Arnoult lui dit : bon jour, la belle enfant.
Elle offre alors ſon ruſtique préſent ;
Baiſſe ſes yeux où regne la décence,
Rougit toujours & s'embellit d'autant ;
Plus on la voit, & plus on s'écrie :
A droite, à gauche on entend murmurer :
Comme elle eſt fraîche & comme elle eſt jolie !
Meſſires loups ſont prêts à dévorer ;
Et les deſirs gagnent la compagnie.
Par la corbleu ! diſoit un bernardin,
Que ce mouchoir doit cacher un beau ſein !
Le peintre avoit une Vénus à faire,
D'un prix honnête on étoit convenu ;
Le temps preſſoit ; Laurette eſt ſon affaire :
Il voudroit bien deſſiner ſur le nu.
Arnoult l'entend, & goûte ſon envie :
Hé bien, mon cher, il faut vous contenter.
Tous d'applaudir, le prieur d'inſiſter.
Le nu, dit-il, aide fort au génie.
Monſieur le peintre a raiſon d'en tâter.
Chacun en veut paſſer ſa fantaiſie,
Et l'abbé ſeul ſemble encor réſiſter.
Que dira-t-on en c[illegible]ur d'un tel ſcandale !
Où ſont les loix & l[illegible] reſpect humain !
Pour être évêque &[illegible]re ſon chemin,
Il prétendoit qu[illegible]int de la morale.

Avec éclats on rit du prestolet.
Les bernardins veulent que l'on se presse,
Et que le jeu commence avant la messe.
Voilà parler. On propose le fait
A la bergere : elle s'indigne, pleure,
Et cherche à fuir cette horrible demeure :
La malheureuse est prise au trébuchet.
On ferme tout, & même on la menace.
Aux pieds d'Arnoult elle tombe en tremblant,
Baigne de pleurs ses genoux qu'elle embrasse.
Sa beauté nuit à l'accommodement.
La pitié naît, le desir la remplace,
Et ce dernier est toujours exigeant.
Que peut, hélas! tout l'effort d'une fille?
Sur son refus on vous la déshabille,
Du haut en bas : son chapeau détaché
Laisse flotter sa longue chevelure,
De son beau sein le voile est arraché,
Et son pied nu cherche en vain sa chaussure.
Ce voile enfin si cher à la pudeur,
Que l'hymen seul leve d'une main pure,
Reste en trophée à la main du prieur.
O Titien, vous Corrège & l'Albane!
Jamais, jamais votre brûlant pinceau
N'a rien tracé, rien produit de si beau
Que ce qu'ici voit la bande profane;
Indigne, hélas! d'un aussi doux tableau.
La nudité n'exclud point la décence.
Peins-toi, lecteur, un corps svelte & charmant,
Cet incarnat, le fard de l'innocence,
Qui se marie à l'albâtre éclatant,
Mille trésors qu'on admire en silence,

Spectacle fait pour les yeux d'un amant.
Déja Laurette a vu fleurir cet âge
Où des beautés l'accord est plus touchant,
Où la nature a fixé leur moment,
Et, sans pouvoir leur donner davantage,
Vient aux amours confier son ouvrage,
Pour l'animer des feux du sentiment.
De nos messieurs la troupe libertine
N'y cherche point tant de raffinement.
Mais devinez ce qu'Arnoult imagine,
Non, Belzébut n'eût point fait autrement.
On se souvient des fatales cerises :
Sur le tapis il les fait disperser.
Pour ta pudeur quelles horribles crises,
Pauvre Laurette ! il faut les ramasser
L'une après l'autre ; il veut qu'elles soient mises
Dans le panier. Et comment résister ?
Elle n'est point en habit de défense :
Malgré ses pleurs l'exercice commence ;
Arnoult commande, il faut exécuter.
Elle se baisse, & recule & s'avance,
A droite, à gauche ; elle va, vient, revient,
Montrant toujours ce qu'à peine on obtient
Avec l'amour & la persévérance ;
Tous ces attraits d'une jeune beauté,
Les lis du sein & ces roses naissantes,
Qui semblent peindre à chaque extrémité ;
Ces frais contours, ces formes séduisantes,
Dont l'œil est ivre & le cœur enchanté.
Deux de ces fruits qu'a dispersés la belle,
Pleins, arrondis, & si vermeils enfin,
Qu'on les croiroit détachés de son sein,

Sur le tapis avoient roulé loin d'elle ;
Elle ne fait comment les rattraper,
Hasarde un pas, puis deux, s'arrête, hésite,
Touche le but, s'en éloigne bien vîte,
Sert les regards, en voulant les tromper.
Un certain dieu qui rit de l'escapade,
La mene ainsi de Carybde en Sylla.
Elle ne peut éviter l'embuscade,
Se cache à l'un, s'expose à celui-là.
Chaque trésor dont s'embellit Laurette,
Quoiqu'elle fasse, est cent fois reproduit
Sous tous les sens : le charme qu'on regrette
Est éclipsé par le charme qui fuit.
L'œil du prieur est ardent de luxure.
C'est, disoit-il, un vrai plaisir d'élus.
Le fin regal ! la charmante aventure !
Je n'en voudrois tenir cent bons écus.
Un bernardin en met cinquante en sus.
L'enchere va : celui-là, puis cet autre
Selon l'état, proposent moins ou plus.
Quant au prélat il fait le bon apôtre,
Lorgne en dessous d'un œil demi-confus.
Je voudrois bien, disoit notre architecte,
Lever un plan, & bâtir là-dessus.
Le peintre enfin d'une main circonspecte
Prend gravement le trait de sa Vénus.
Certain valet, dans certaine embrâsure ;
Sent plus qu'aucun l'aiguillon du desir,
Et libéral, sous un habit de bure,
A dix écus met sa part de plaisir.
Le financier n'est pas moins énergique :
Il faut le voir, assis dans son fauteuil,

Se démener & galoper de l'œil
Sur ce beau corps. Non, dit le vieux cynique,
Je n'ai rien vu de cette force - là
En nudité, pas même à l'opéra.
En connoiſſeur il juge, il apprécie :
Il donne tant pour la chûte des reins,
Tant pour le pied, tant pour les deux tetins ;
Tant . . . l'on devine; il n'eſt rien qu'il oublie ;
A chaque geſte il riſque du ſurplus,
Et ſon écot ſe monte à mille écus.
Mais le panier ne s'emplit point encore,
Et cependant regards d'aller leur train.
Pauvre Laurette ! Ah ! quel eſt ton deſtin ?
Moine & prieur, tout cela te dévore.
Ruiſſeaux de pleurs inondent ſon beau ſein,
Et ſon panier : tels les pleurs de l'aurore
Baignent les fruits & les fleurs au matin.
Conſole - toi ; va, ton honneur te reſte,
Tu ſeras pure aux yeux de ton amant.
De l'innocence, ô ſuprême aſcendant !
Laurette nue eſt encor plus modeſte,
Et ſa pudeur lui ſert de vêtement.
Arnoult, lui - même, Arnoult, dans ce moment,
Laiſſe attendrir ſon ame de corſaire ;
Il voit ſa faute & la honte l'éclaire :
Son cœur ſe trouble, & s'ouvre au ſentiment.
A tous les yeux il cache la bergere ;
Fait rapporter ſes champêtres habits ;
Et s'adreſſant aux ſpectateurs ſurpris :
Morbleu ! dit - il, l'œil brûlant de colere,
Me prenez - vous pour votre appareilleur,
Votre plaiſant ou votre pourvoyeur ?

C'eſt là vraiment un joli perſonnage ;
Pour régaler vos appétits ſtridents,
Penſez-vous donc qu'ici je vous ménage
Serrail meublé de fille de quinze ans ?
Non, Meſſieurs, non, treve de convoitiſe.
Pour expier ſes lubriques deſirs,
Chacun paiera la taxe qu'il s'eſt miſe ;
J'ai retenu le taux de vos plaiſirs.
Réaliſons, que la foudre m'abyme,
Si quelqu'un ſort ſans m'avoir ſatisfait !
Vous-même avez prononcé votre arrêt.
Réſignez-vous & réparez mon crime.
Le prieur gronde, & veut repréſenter
Que dans Paris, plein de nymphes gentilles,
A pareils taux on ne met point les filles,
Et qu'à bien moins on peut ſe contenter.
Alors Arnoult en furieux s'approche
De ſon armoire, & prend des piſtolets.
Ce geſte opere, il a de prompts effets ;
Chaque aſſiſtant met la main à la poche.
Le bernardin, procureur du couvent,
Le gros prieur, le cynique traitant,
Vieux émérite échappé de Cythere,
Tous ſans délai viennent payer comptant
A Maître Arnoult leur taxe volontaire ;
Et ce valet qui lorgnoit à l'écart,
Comme eux auſſi vient conſigner ſa part.
Pour notre abbé, ſoi-diſant grand-vicaire,
Il dépoſa ce que, vu ſon état,
Pour ſes amours doit payer un prélat.
On a taxé juſques à l'architecte,
Qui ne pouvoit répondre des haſards :

Le peintre seul dont la bourse est suspecte ,
Se trouve exempt en faveur des beaux - arts.
Arnoult se juge & lui - même s'impose ,
Joint ses deniers à ceux qu'il a reçus ,
Et nourrissant les sommes qu'on dépose ,
Porte le tout jusqu'à deux mille écus ,
Puis à Laurette , en tremblant , les propose.
Garde ton or , dit - elle , corrupteur ;
Je ne veux point de ton affreux salaire ;
Je viens à toi , comme à mon protecteur ,
T'offrir les dons que peut offrir mon pere :
Je crois en toi voir un dieu tutélaire ;
Et , quand tu dois respecter ma candeur ,
Ta lâcheté s'arme de ma foiblesse ,
Pour outrager , pour flétrir ma jeunesse ,
Pour me forcer au dernier déshonneur !
J'ai donc perdu les fruits de ma sagesse !
Tu m'as rendue indigne pour toujours
Des regards purs du seul mortel que j'aime ;
Tu m'as rendue odieuse à moi-même :
Hélas ! pour moi, plus d'André , plus d'amours !
Ses pleurs alors coulent en abondance :
De ce séjour elle s'arrache enfin
En sanglottant : Arnoult la suit en vain ;
La crainte donne un vol à l'innocence.
A l'instant même , il fait venir André.
On te dit pauvre , & de plus , honnête homme ,
Laurette t'aime , emporte cette somme :
Que votre hymen ne soit plus différé.
Mais , jure - moi , qu'avant ton mariage ,
Tu cacheras le bien que je t'ai fait :
Tel est mon ordre ; & c'est ton avantage.

Va, fois heureux, & fur-tout fois difcret.
Je peindrois bien André dans le délire,
Aux pieds d'Arnoult, ravi, croyant rêver;
Mais comme on fait ce qui doit s'obferver
En pareil cas, il vaut mieux n'en rien dire.
Il va chez lui dépofer fon argent,
Et court de-là chez fon futur beau-pere,
Pour le prier d'être plus indulgent,
Et de hâter un hymen qu'il differe.
Jamais André ne fut plus éloquent :
De fon ardeur il obtient le falaire.
Trois fois déja Laurette en rougiffant,
Voulut trahir fa honte involontaire;
L'amour trois fois lui dit de n'en rien faire.
André la preffe, elle aime, elle confent;
Et quelle fille auroit fait le contraire?
Le lendemain doit finir leur tourment.
Le lendemain, quand la cérémonie
Fut achevée, André ne s'en tient plus,
Se pâme d'aife; & vîte à fon amie
Dit le fecret de fes deux mille écus,
Lui nomme Arnoult, & bénit fes vertus.
Laurette fent, à ce nom qui l'outrage,
Le vermillon lui monter au vifage;
Mais fon bonheur la confole de tout;
André bientôt fait oublier Arnoult.
De fon panier & de fon avanie,
Comme on le voit, elle ne conta rien :
Fit-elle mal? Je dis qu'elle fit bien;
De fon amant, pourquoi troubler la vie?
Pourquoi rifquer fon bonheur & le fien?
Quoique prieur & moines aient pu faire,

Heureux André, cette rose est entiere;
En la cueillant, ajoute à sa beauté
Deux mille écus. Femme qui sait se taire,
Voilà ton lot, on ne t'a rien ôté.

Fin de la seconde Partie.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage

PREMIERE PARTIE.

PRÉFACE. page 3
DISCOURS PRÉLIMINAIRE. 5
PREMIER PORTRAIT. 11
Lettres de M. d'Alembert, & ses mêlanges politiques. 71
Lettre de M. d'Alembert à M. de Voltaire. 72
Réponse de M. de Voltaire à M. d'Alembert. 74
Lettre de M. d'Alembert au roi de Prusse. 75
*Lettre de M. d'Alembert à Mad. de St. And**, religieuse de Mont-Fleuri.* 76
*Réponse de Mad. de St. And** à M. d'Alembert.* 77
Lettre de M. d'Alembert au pere Rey, jésuite, aumônier des prisonniers de Grenoble. 79
*Lettre de M. d'Alembert à Mlle. de Dol***, pensionnaire du couvent de Mont-Fleuri.* 80
*Réponse de Mlle. Dol*** à M. d'Alembert.* 81
*Lettre de M. d'Alembert à Mad. de P***, prieure du couvent de Mont-Fleuri.* 82
*Réponse de Mad. de P*** à M. d'Alembert.* 83
Réponse de M. d'Alembert. 85

TABLE DES MATIÈRES.

Lettre de M. d'Al. au premier inquisiteur de Madrid, page 86

Réponse de l'inquisiteur à M. d'Al. 87

Réponse de M. d'Alembert. 88

*Lettre de M. d'Al. à Mad. Tri***.* 89

*Réponse de Mad. de Tri*** à M. d'Al.* 92

*Réponse de M. d'Al. à Mad. de Tri**** 94

*Lettre de M. d'Al. à Mad. la marquise de Chatel***.* 95

*Réponse de Mad. la marquise de Chatel***. à M. d'Al.* 97

*Lettre de M. d'Al. au marquis de P***.* 99

Envoi au roi de Prusse. 101

——*à l'impératrice de Russie.* 102

——*à Gustave, roi de Suede.* 104

——*Sublime à l'impératrice de Russie.* 106

SECONDE PARTIE.

PRÉFACE page 3

PROLOGUE 6

Rêves de Mad. de Tencin, écrits avec M. de Voltaire. 7

Premier Rêve. L'infidélité vengée par l'infidélité même. 7

Second rêve. État des femmes dans la société. 13

Troisieme rêve. Les richesses. 18

Quatrieme rêve. L'homme. 26

Cinquieme rêve. Le philosophe. 36

Sixieme rêve. L'amour. 46

TABLE DES MATIERES.

Prologue absolument nécessaire. 55

Les tendres liaisons de Ganganelli & Mad. de Tencin.

Premier entretien. 57

Second entretien. 83

Les cerises. Conte. 110

Fin de la Table.

489
MH

① A-H8, I7
② A-G8, H7

B342A